books2ebooks.eu

Marmontel, Jean François

Les Incas ou la destruction de l'empire de Pérou. Tome 1 / Jean François Marmontel

eBooks from your library by eBooks on Demand

digitised by Kungliga Biblioteket

National Library of Sweden

EOD – Millions of books just a mouse click away! In more than 10 European countries!

Thank you for choosing EOD!

European libraries are hosting millions of books from the 15th to the 20th century. All these books have now become available as eBooks – just a mouse click away. Search the online catalogue of a library from the eBooks on Demand (EOD) network and order the book as an eBook from all over the world – 24 hours a day, 7 days a week. The book will be digitised and made accessible to you as an eBook.

Enjoy your EOD eBook!

- Get the look and feel of the original book!
- Use your standard software to read the eBook on-screen, zoom in to the image or just simply navigate through the book
- *Search & Find*: Use the full-text search of individual terms*
- *Copy & Paste Text and Images*: Copy images and parts of the text to other applications (e.g. word processor)*

* Not available in every eBook.

Terms and Conditions

With the usage of the EOD service, you accept the Terms and Conditions provided by the library owning the book.

- Terms and Conditions: http://books2ebooks.eu/odm/html/nls/en/agb.html

More eBooks

Already more than 30 libraries in over 12 European countries offer this service.
Search books available for this service: http://search.books2ebooks.eu
More information is available at http://books2ebooks.eu

Från Carl XIII:s Bibliothek. Gifven af H. K. H. Kronprinsen.
December 1852.

Vu. 65:1.

Marmontels dedications exemplar till Gustaf III.

Les incas

ou

la destruction de l'Empire du Pérou.

Tome 1.

Enfans du meme dieu vivons du moins en freres.

Voltaire.

A sa Majesté
le Roi de Suede.

Sire,

Quels droits Votre Majesté n'a-t-elle pas à l'hommage que je lui rends? Je suis françois, et à ce titre, je dois partager les sentimens de vénération et d'amour que vous avez laissés dans ma patrie. Je cultive les lettres; et la faveur signalée que vous leur faites, Sire, de les associer à la gloire de votre regne, en reconnoissant l'influence quelles ont eue sur vos moeurs et sur vos principes, est pour les hommes de lettres de toutes les nations un lien qui les attache à vous.

Mais je supplie Votre Majesté de permettre que je publie les circonstances plus particulieres qui m'ont encouragé à lui présenter ce tribut d'admiration et de zele. Ce n'est point un mouvement de vanité qui me presse de révéler le secret de vos bontés pour moi; et quoique l'époque la plus glorieuse de ma vie soit le moment que je rappelle, ce n'est pas de moi, Sire, que je dois m'occuper. Qu'il ait été permis à un homme obscur d'approcher de la personne d'un Roi, dans la retraite et la solitude;

cette faveur n'intéresse que l'homme heureux qui en a joui. Mais qu'il ait vu ce Roi, dans l'âge où le pouvoir a le plus d'attrait et l'ambition le plus d'empire, qu'il l'ait vu le visage abbattu de tristesse, le coeur saisi, les yeux encore mouillés de larmes, gémir, avec une douleur si profonde et si vraie, sur le malheur d'être sitôt chargé du poids d'une couronne; s'effrayer des dangers du trône où il venoit d'être élevé; soupirer en perdant la douce liberté de communiquer avec les hommes; craindre de voir la vérité le fuir et l'amitié l'abandonner; reconnoître que ses devoirs étoient au dessus de ses forces; dire, "j'avois besoin d'acquérir "des lumieres: c'étoit l'objet de mes voyages, et cet événement m'en "dérobe les fruits"; c'est là, Sire, ce qu'il est important et indispensable que je publie, pour contribuer, autant qu'il est en moi, à faire connoître quel Roi le ciel accorde à la Suede, et quel exemple, en l'élevant au trône, il veut donner à l'univers.

Enfin, Sire, le caractere même de cet ouvrage sembloit le destiner à paroître sous vos auspices. Tout y respire deux sentimens dont vous êtes rempli, l'horreur du fanatisme et l'amour de l'humanité. C'est par là, Sire, qu'il est digne d'intéresser le coeur d'un Roi sensible et juste, qui sait ce que l'on doit à dieu, qui sait ce que l'on doit aux hommes, et qui ne fera jamais à la religion l'outrage de persécuter en son nom.

Je Suis avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté,

Le très humble et très

obéissant et très dévoué Serviteur.

marmontel

Préface.

Toutes les nations ont eu leurs brigands et leurs fanatiques, leurs tems de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus estimables sont celles qui s'en accusent. Les Espagnols ont eu cette fierté, digne de leur caractere; et si l'on veut savoir à quels excès de violence et de cruauté se porterent les conquérans de l'Amérique, c'est dans les fastes de leur patrie que tout cela est consigné.

Jamais l'histoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du Nouveau Monde, dans le livre[a] de Las-Casas. Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux prélat, ce témoin, dont personne encore n'a osé révoquer en doute la sincérité courageuse, compare les Indiens à des agneaux[b], et les Espagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions pressés d'une longue faim qui les rendoit furieux. Tout ce qu'il dit dans son livre, il l'avoit dit aux Rois, au Conseil de Castille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accusoit. Jamais on n'a blâmé son zele; on l'a même honoré: preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit, n'étoient ni permis par le prince, ni avoués par la nation.

On sait que la volonté d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximénès, de Charles quint, fut constamment de ménager les Indiens, de les gagner par la douceur, et de n'employer la force qu'à les délivrer eux mêmes de ces Caraïbes féroces qui s'abreuvoient de leur sang. C'est ce qu'attestent toutes

les ordonnances, tous les réglemens faits pour eux. (c)

L'Espagne a donc pu révéler sans honte, des crimes commis sans son aveu. C'étoit s'en laver elle même que de les dévouer au blâme; et l'on va voir que partout ailleurs les mêmes circonstances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les peuples de la Zone tempérée, transplantés entre les tropiques, ne peuvent, sous un ciel brulant, soutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le Nouveau Monde; ou se borner à y établir un commerce paisible avec les Indiens; ou les contraindre, par la force, de travailler à la fouille des mines et à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eut fallu une sagesse que les peuples n'ont jamais eue, et que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de secours mutuels, eut été le plus juste: par de nouveaux besoins et de nouveaux plaisirs, l'Indien seroit devenu plus laborieux, plus actif; et la douceur eut obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagemens: l'égalité le blesse; il domine, il commande; il veut recevoir sans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit pressé de s'enrichir; et l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier: „Si vous ne pouvez vous résoudre à tirer vous même du „ sein d'une terre sauvage et brute les productions, les

» métaux, les richesses qu'elle renferme, abandonnez là;
» soyez pauvres, et ne soyez pas inhumains ». fainéans
et avares, ils voulurent avoir, dans leur oisiveté superbe,
des esclaves et des trésors. Les Portugais avaient déjà trou-
vé l'affreuse ressource des nègres; les Espagnols ne
l'avoient pas;(*) les Indiens naturellement foibles, accou-
tumés à vivre de peu, sans desirs, presque sans besoins,
amolis dans l'oisiveté, regardoient comme intolérables les
travaux qu'on leur imposoit; leur patience se lassoit, et
s'épuisoit avec leur force; la fuite, leur seule défense, les
déroboit à leurs tyrans. Il falut donc les asservir, les tenir
dans la dépendance, et les forcer à ces travaux. Voilà
tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Il s'agit de voir à présent par quels dégrés l'oppression
parvint à ces excès d'horreur qui ont fait frémir la nature;
et pour remonter à la source, il faut se rapeller d'abord
que l'ancien monde, encore plongé dans les ténebres de l'igno-
rance et de la superstition, étoit si étonné de la découverte
du nouveau, qu'il ne pouvoit se persuader que celui ci lui
ressemblât. On disputoit dans les écoles si les Indiens
étoient des hommes, ou des singes. Il y eut une bule
de Rome pour décider la question.

Il faut se rapeller aussi que les Castillans qui pas-
serent dans l'Inde avec Christophe Colomb, étoient la lie
de la nation, le rebut de la populace(*). La misere,

(*) On y joignit les malfaiteurs.

l'avidité, la dissolution, la débauche, un courage déterminé, mais sans frein comme sans pudeur, mêlé d'orgueil, et de bassesse, formoient le caractere de cette soldatesque, indigne de porter les drapeaux et le nom d'un peuple noble et généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires sans discipline et sans moeurs, qui ne connoissoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage et le butin. Et ce fut à ces hommes que l'amiral Colomb eut la malheureuse imprudence d'abandonner les peuples qui se livroient à lui, plus occupé de la frayeur qu'on ne lui enlevât sa gloire, que du soin de la mériter.

Les habitans de l'isle Haïti(*) avoient reçus les Castillans comme des dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens, avec la plus naïve joie et un respect qui tenoit du culte. il dépendoit des Castillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb, qui voulut lui même aller porter à la Cour d'Espagne la nouvelle de ses succès, partit, et laissa dans l'isle, au milieu des Indiens, une troupe de ces brigands, qui leur prirent de force leurs filles et leurs femmes, en abusèrent à leurs yeux, et par toute sorte d'indignités, leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

(*) L'isle Espagnole, ou Saint-Domingue.

Colomb, à son retour, aprit leur mort : elle étoit juste; il auroit dû la pardonner; il la vengea par une perfidie. Il tendit un piege au Cacique (8) qui avoit délivré l'isle de ces brigands, le fit prendre par trahison, le fit embarquer pour l'Espagne. Toute l'isle se souleva; mais une multitude d'hommes nuds, sans discipline et sans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des insulaires fut égorgé, le reste prit la fuite, ou subit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb aprit aux Espagnols à lancer sur les Indiens des troupes de chiens affamés. (9)

Les Indiens, assujettis, gémirent quelque tems sous le poids des tributs que les vainqueurs leur imposerent; enfin excédés, rebutés, ils se sauverent sur les montagnes. Les Espagnols les poursuivirent, et en tuerent un grand nombre. Mais ce massacre ne remédioit point à la nécessité pressante où l'on étoit réduit. Plus de cultivateurs, et dès lors plus de subsistances. On distribua aux Espagnols des terres que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable; et Colomb voulut, mais trop tard, s'opposer aux vexations : sa sévérité révolta une partie de sa troupe; les coupables, selon l'usage, noircirent leur accusateur, et le perdirent à la Cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (*) et qui

(*) François de Bovadilla.

le renvoya en Espagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, se garda bien de l'imiter. Il vit que le plus sûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute discipline, c'étoit de donner un champ libre au désordre et au brigandage, dont il partageroit le fruit.

De la corvée à la servitude, le passage est facile: ce tyran le franchit. Les malheureux insulaires dont on fit le dénombrement, furent divisés par classes, et distribués, comme des troupeaux, dans les possessions Espagnoles, pour travailler aux mines et labourer les champs. Réduits au plus dur esclavage, ils y succomboient tous; et l'isle alloit être deserte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du gouverneur, le rapella; et par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'isle. Vingt et un navires, chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abimés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'histoire, n'avoit englouti tant de richesses; j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son successeur(*) fut plus adroit et ne fut pas moins inhumain. La liberté avait été rendue aux insulaires; et dès lors le travail des mines et leur produit

(*) Nicolas Ovando.

avoient cessé. Le nouveau tyran écrivit à Isabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Espagnols, de refuser de travailler pour eux, quoiqu'on voulut récompenser leurs peines, et d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des chrétiens, pour se faire enseigner leur loi. („Comme s'ils eussent été obligés de deviner, observe l'Evêque Las-Casas, qu'il y avait une loi nouvelle.")

La Reine donna dans le piége. Elle ne savoit pas qu'en s'éloignant des Espagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppresseurs; elle ne savoit pas que pour aller chercher et servir ces maitres barbares, il falloit que les Indiens quittassent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laissassent leurs terres incultes et se rendissent au lieu marqué à travers des deserts immenses, exposés à périr de fatigue et de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en société et en commerce avec les Espagnols; et que chacun de leurs Caciques seroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes, pour les travaux qu'on leur imposeroit.

Il n'en falut pas davantage. C'est la méthode des tyrans subalternes, pour s'assurer l'impunité, de surprendre des ordres vagues, qui servent au besoin de sauve garde au crime, si jamais il est dénoncé. Le gouverneur, s'étant délivré par la plus noire trahison, du seul peuple de l'isle qui

pouvoit se deffendre(*), tout le reste fut opprimé(b); et dans les mines de Cibao il en périt un si grand nombre, que l'isle fut bientôt changée en solitude. Ce fut là comme le modele de la conduite des Espagnols dans tous les païs du nouveau monde. De l'exemple on fit un usage, et de l'usage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces contrées, comme partout ailleurs, le fort ait subjugué le faible; que pour avoir de l'or on ait versé du sang; que la paresse et la cupidité ayent fait réduire en servitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs; ce sont des vérités stériles. On sait que l'amour des richesses et de l'oisiveté engendre les brigands; on sait que dans l'éloignement les loix sont sans appui, l'autorité sans force, la discipline sans vigueur; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il est aisé d'en obtenir, par le mensonge et la surprise, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en pouvoient prévoir l'abus.

Mais ce qui n'est pas dans la nature des hommes même les plus pervers, c'est ce qu'on va lire. La plume m'est tombée de la main plus d'une fois en le transcrivant; mais je supplie le lecteur de se faire un moment la violence que je me suis faite. Il

---

(*) Le peuple de Xaragua.

n'importe, avant d'exposer le dessein de mon ouvrage, que l'objet en soit bien connu. C'est Barthélemi de Las-Casas qui raconte ce qu'il a vu, et qui parle au Conseil des Indes.

» Les Espagnols montés sur de beaux chevaux, » armés de lances et d'épées, n'avoient que du mépris » pour des ennemis si mal équipés; ils en faisoient » impunément d'horribles boucheries; parcourant les » villes et les bourgs, ils n'épargnoient ni âge, ni » sexe, ni femmes, ni enfans; ils ouvroient le ventre » aux femmes enceintes, pour faire périr leur fruit » avec elles; ils faisoient entre eux des gageures, à » qui fendroit un homme avec plus d'adresse d'un seul » coup d'épée, ou à qui lui enleveroit la tête de meil- » leure grace, de dessus les épaules. Ils arrachoient les » enfans des bras de leurs meres, et leur brisoient la » tête en les lançant contre des rochers..... pour faire » mourir les principaux d'entre ces nations, ils élevoient » un petit échafaud, soutenu de fourches et de perches; » après les y avoir étendus, ils y alumoient un petit » feu, pour faire mourir lentement ces malheureux, » qui rendoient l'ame avec d'horribles hurlemens, pleins » de rage et de désespoir. Je vis un jour quatre ou cinq » des plus illustres de ces insulaires, qu'on bruloit » de la sorte; mais comme les cris effroyables qu'ils » jettoient dans les tourmens, étoient incommodes à un

„capitaine espagnol, et l'empêchoient de dormir, il „commanda qu'on les étranglât promptement. Un officier „dont je connois le nom, et dont on connoit les parens „à Séville, leur mit un bâillon à la bouche, pour „les empêcher de crier, et pour avoir le plaisir de les „faire griller à son aise, jusqu'à ce qu'ils eussent „rendu l'ame dans ce tourment. J'ai été témoin oc„culaire de toutes ces cruautés, et d'une infinité „d'autres que je passe sous silence.

Le volume d'où j'ai tiré ces deux pages d'abominations, n'est qu'un recueil de récits tout semblables; et quand on a lu ce qui s'est fait dans l'isle espagnole, on sait ce qui s'est passé dans toutes les isles du Golfe, sur les côtes qui l'environnent, au Méxique et dans le Pérou.

Quelle fut la cause de tant d'horreurs, dont la nature est épouvantée? le fanatisme: il en est seul capable; elles n'appartiennent qu'à lui.

On avoit eu soin de donner à la découverte du Nouveau Monde le caractere d'une entreprise religieuse et sacrée. Un Pontife avoit tracé une ligne d'un pole à l'autre; et de sa pleine autorité il avoit partagé ce nouveau monde entre deux couronnes exclusivement[1]: il réservoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnoit tout l'occident à l'Espagne, et autorisoit ses Rois à subjuguer avec l'aide

de la divine clémence, et amener à la foi chrétienne les habitans de toutes les isles et terre ferme qui seroient de ce côté là. La bulle[l] est de l'année 1493, la premiere du pontificat d'Alexandre VI.

On va voir quel fut le système élevé sur cette base, et que de tous les crimes des Borgia, cette bule fut le plus grand.

Le droit de subjuguer les Indiens, une fois établi, on envoya d'Espagne en Amérique une formule[m] pour les sommer de se rendre. Dans cette formule, approuvée et vraisemblablement rédigée par des docteurs en théologie et en droit canon, il étoit dit, que dieu avoit donné le gouvernement et la souveraineté du monde à un homme apellé Saint Pierre; qu'à lui seul avoit été attribué le nom de Pape, qui signifie grand et admirable, parcequ'il est pere et gardien de tous les hommes; que ceux qui vivoient en ce tems là, lui obéissoient, et le tenoient pour le Seigneur, Roi et Supérieur de tout l'univers, ce qui s'étoit conservé depuis, à l'égard de tous ceux qui avoient été élevés au même pontificat; que l'un de ces pontifes avoit fait domation, comme seigneur du monde, de ces isles et terre ferme de la mer océane, aux Rois de Castille qui vivoient alors, et à leurs successeurs, avec tout ce qui en dépendoit; qu'ainsi sa majesté catholique étoit roi et seigneur de ces isles et terre ferme, en vertu de cette domation; et que tous

les peuples, parmi lesquels ses droits étoient notifiés, le reconnoissoient comme tel, volontairement et sans résistance; qu'ils obéissoient à des hommes religieux, envoyés par sa majesté pour leur prêcher l'Evangile, et leur enseigner les mysteres de la foi; et qu'ils avoient tous embrassé le christianisme de bonne volonté, sans conditions et sans récompense. » Si vous faites » de même, ajoutoit celui qui parloit dans cette formule, » vous ferez bien, et ne ferez que ce que vous êtes obli- » gés de faire. Alors sa majesté, et moi qui vous parle » en son nom, nous vous recevrons avec amour et cha- » rité; nous vous laisserons, vous, vos femmes et vos en- » fans, libres et exempts de servitude; et vous vous en » trouverez bien, comme presque tous les habitans des » autres isles s'en sont bien trouvés..... Mais au con- » traire, si vous ne le faites pas, ou si par malice » vous apportez du retardement à l'execution, je vous » déclare et vous assure qu'avec l'aide de dieu, je vous » ferai la guerre à toute outrance; que je vous atta- » querai de toutes parts, et de toutes mes forces; et que » je vous assujettirai sous le joug de l'obéissance de » l'église et du Roi. Je prendrai vos femmes et vos » enfans; je les rendrai esclaves, je les vendrai, ou les » emploirai suivant la volonté du Roi; j'enleverai vos » biens, et vous ferai tous les maux imaginables, com- » me à des sujets rebelles et désobéissans; et je proteste

„que les morts, et tous les maux qui en résulteront,
„ne viendront que de votre faute, et non de celle du
„Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui sont
„venus avec moi.“

Ainsi le droit de forcer les esprits a été comme la base du système d'oppression qu'on a suivi en Amérique; et toutes les fois que cette grande cause fut débattue devant les rois d'Espagne, le Conseil vit en même temps, des théologiens réclamer au nom du ciel les droits de la nature, et des théologiens opposer à ces droits l'intérêt de la foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs et des Romains et l'autorité d'Aristote, lequel décidoit, disoit-on, que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans. (n)

Or, dès qu'une question de cette importance dégénère en controverse, on sent quelle est dans les Conseils l'incertitude et l'irrésolution sur le parti que l'on doit prendre, et combien le plus violent a d'avantage sur le plus modéré! (o) La cause de la vérité, de l'humanité n'a pour elle que leurs amis; et c'est le petit nombre. La cause des passions a pour elle tous les hommes qu'elle intéresse, ou qu'elle peut intéresser, d'autant plus ardens à saisir l'opinion favorable au désordre, qu'elle les sauve de la honte, leur assure l'impunité et les délivre du remords.

C'est cette opinion, encore toute brulante du choc

de la dispute, que les Castillans, qui passoient dans l'inde, y apportoient et y répandoient. Bientôt les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une espece de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir et à soufrir; qu'une race impie et rebelle, qui, par ses erreurs et ses crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot que les ennemis d'un dieu qui demandoit vengeance, et auquel on se croyoit sûr de plaire en les exterminant.

J'ai donc eu raison d'attribuer au fanatisme ce que toute la malice humaine n'eut jamais fait sans lui. Il est impossible en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, leur innocence, leur foiblesse, leur naïve simplicité, l'accueil si tendre et si touchant qu'ils avoient fait aux Espagnols, ne les eussent point désarmés, si le fanatisme ne fut venu les endurcir et les pousser au crime. (P)

Les partisans du fanatisme s'efforcent de le confondre avec la religion; c'est là leur sophisme éternel. Les vrais amis de la religion la séparent du fanatisme, et tâchent de la délivrer de ce serpent caché et nourri dans son sein.

Ceux qui pensent que la victoire est décidée sans retour en faveur de la vérité, que le fanatisme est aux abois, que les autels, qu'il embrassoit, ne sont plus pour lui un asile, et qu'on a su l'en arracher,

regarderont mon ouvrage comme tardif et superflu. Fasse le ciel qu'ils ayent raison! Je serois indigne de défendre une si belle cause, si j'étois jaloux du succès qu'elle auroit eu avant moi, et sans moi. Je sais que jamais l'esprit dominant de l'Europe n'a été si modéré; mais je répete ici ce que j'ai déjà dit, qu'il faut prendre le tems où les eaux sont basses, pour travailler aux digues. Le but de cet ouvrage est donc, et je l'annonce sans détour, de contribuer, si je le puis, à faire détester de plus en plus ce fanatisme destructeur; d'empêcher, autant qu'il est en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatissante et charitable, et d'inspirer pour elle autant de vénération et d'amour, que de haine et d'exécration pour son plus cruel ennemi.

J'ai mis sur la scene, d'après l'histoire, des fourbes et des fanatiques; mais je leur ai opposé de vrais chrétiens. Barthélemi de Las-Casas est le modele de ceux que je révere: c'est en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zele pur et tendre, enfin l'esprit du christianisme dans toute sa simplicité. Fernand de Luques, D'Avila, Vincent de Valverde, Réquelme sont les exemples du fanatisme qui dénature l'homme, et qui pervertit le chrétien: c'est en eux que j'ai mis ce Zele absurde, atroce,

impitoyable, que la religion désavoue, et qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit détester. Voilà, je crois, mon intention assez clairement exposée, pour convaincre de mauvaise foi ceux qui feroient semblant de s'y être mépris.

Quant à la forme de cet ouvrage, considéré comme une production littéraire, je ne sais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un roman, et pas assez pour une histoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un poëme: dans mon plan, l'action principale n'occupe que très peu d'espace; tout s'y rapporte, mais de loin; les incidens, les épisodes ne sont ni assez étroitement liés ensemble pour former le noeud d'une fable, ni disposés avec assez d'art pour en cacher le dénouement; c'est donc moins le tissu d'une intrigue, que le fil d'un simple récit, dont tout le fond est historique, et auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre. Etre utile à la multitude est le but que je me propose. C'est mon excuse auprès de ceux qui me reprocheroient d'avoir trop insisté sur des vérités familieres pour eux, mais qui ne le sont pas encore assez pour tout le monde. C'est aussi la raison qui m'a fait essayer de répandre quelque agrément dans mes

récits et dans mon stile : car la premiere condition, pour être utile en écrivant, c'est d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages ni du respect ni du mépris. Rien de moins fidele sans doute que les récits qu'on nous a faits de la conquête de l'amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraisemblable et intéressant ; et quand la vraisemblance a manqué à l'histoire, j'ai pris la liberté de dire à ma façon ce qui m'a paru le plus vrai.

On m'accusera d'avoir exagéré les bonnes qualités des indiens. Mais tout le bien que j'en ai dit, leurs destructeurs l'ont dit eux mêmes ; ils n'auroient pas voulu les rendre plus intéressans qu'ils n'étoient.

Les indiens en général étoient foibles d'esprit et de corps, (V) je l'avoue. Mais lorsque, pour les avilir, on leur refuse à tous jusqu'à ce courage d'instinct qui brave la douleur et mépris la mort, on est cruellement injuste. ~~Pour juger du courage d'un peuple, il faut le voir~~ Pour juger du courage d'un peuple, il faut le voir combatre, armes égales, avec des peuples ses égaux. On n'est point lâche, pour trembler devant des hommes que l'on prend pour des dieux, et devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accusé les indiens d'une timidité puérile auroient du faire attention que les Romains tremblerent devant des éléphants.

On appellera si l'on veut pusillanimité cet étourdissement que cause la surprise d'un péril inconnu, et le découragement où l'on tombe, faute de voir les moyens d'éviter ou de surmonter ce péril; mais l'un et l'autre est naturel à tous les hommes, même aux nations qui se piquent le plus de bravoure et de fermeté. Que dans le fort d'une bataille, une armée d'Européens entende *nous sommes coupés*; ce seul mot jette l'épouvante. Et on accuse de lâcheté des peuples, qui, voyant pour la première fois des monstres s'élancer contre eux, et sur ces monstres bondissans des hommes armés de la foudre, en étoient saisis de frayeur! Qui ne l'eut pas été de même? Mais lorsque, malgré ce prodige, si capable de les troubler, ils se rallioient, ils venoient se précipiter de nouveau au devant du fer et du feu, étoient-ce encore des lâches? Voilà pourtant des faits unanimement attestés.

Du reste, si j'avois voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurois bien pu me le permettre; mais lorsqu'on pense à faire plaindre le foible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de dissimuler sa foiblesse? J'ai dit quel est l'objet de mon ouvrage, et l'on sent bien que pour le remplir, je n'avois besoin que d'opposer des colombes à des vautours.

Notes.

(a) Le livre de Las-Casas.) La découverte des Indes occidentales, publiée en Espagne en 1542, traduite en françois et imprimée à Paris en 1687.

(b) (L. des agneaux.) Christophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. „Je jure, disoit-il à Ferdi„nand, dans une de ses lettres, je jure à votre Majes„té qu'il n'y a pas au monde un peuple plus „doux."

(c) Tous les réglemens faits pour eux.) „Ce que je „vous pardonne le moins, disoit Isabelle à Christophe „Colomb, c'est d'avoir ôté, malgré mes défenses, la li„berté à un grand nombre d'Indiens."

Le réglement de Ximenés portoit que les Indiens seroient séparés des Espagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais sans rigueur; qu'on en formeroit plusieurs villages; qu'on assigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à son profit, en payant un tribut équitablement imposé.

Dans une assemblée de théologiens et de jurisconsultes, qui se tint à Burgos, le roi catholique, Ferdinand, étant dans son conseil, déclara, que les habitans du nouveau monde étoient libres, et qu'on devoit les traiter comme tels. „Votre Majesté, dit Las-Casas à Char„les quint, ordonna encore la même chose, l'an 1523."

Même décision en 1529, après une conférence et de longs débats dans le Conseil.

(d) Les Espagnols ne l'avoient pas) Barthélemi de Las-Casas, pour sauver les peuples de l'isle espagnole, proposa d'y faire passer des négres. C'est une tache pour sa mémoire; mais que n'a-t-il pas fait pour s'effacer?

(e) Qu'on ne lui enlevât sa gloire.) Il eut peur qu'un de ses avanturiers, appellé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, et s'en attribuer l'honneur.

(f) il tendit un piége au Cacique) Le Cacique s'appelloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué et cinq autres navires, prets à mettre à la voile, furent brisés et engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

(g) Des troupes de chiens affamés.) Ces chiens étoient exercés à la chasse des Indiens. » Ils leur sautoient à la » gorge avec d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord » ou les mettoient en pieces, après les avoir terrassés. » Croiroit-on que les historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens appellé Bezerillo, » lequel, pour sa férocité, et sa sagacité singuliére à distinguer un Indien d'avec un Espagnol, avoit » la même portion qu'un soldat, non seulement en vivres, » mais en or, en esclaves &c? Les autres chiens n'avoient

„que la demi paye; mais ils se nourrissoient de la chair
„des Indiens qu'ils égorgeoient, ou que l'on égorgeoit
„pour eux. On a vu, dit Las-Casas, des Espagnols as-
„sez inhumains pour donner à manger de petits enfans
„à leurs chiens affamés. ils prenoient ces enfans par
„les deux jambes, et les mettoient en quartiers." (Découverte des Indes occid. P. 82.)

(b) Tout le reste fut opprimé;) „Ceux qu'Ovando avoit mis
„à la tête des troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux
„Indiens le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, les
„réduisirent à de si cruelles extrémités, que ces malheureux
„s'enfonçoient, de rage, leurs flèches dans le corps, les
„retiroient, les mordoient, et les mettoient en morceaux,
„qu'ils jettoient contre les chrétiens, dont ils croyoient,
„dit Herrera, s'être bien vengés par cette insulte."

(i) Entre deux couronnes exclusivement.) On sait que François premier demandoit à voir l'article du testament d'Adam, qui l'avoit exclu du partage du nouveau monde.

(l) La Bulle) Decretum et indultum Alexandri sexti, super expeditione in barbaros novi orbis, quos Indos vocant.

(m) Une formule,) Le premier qui employa cette formule fut Alfonce Ojeda, en 1510. „Elle a servi, dit
„Herrera, dans toutes les autres occasions où les Castil-
„lans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelque
„pays."

(n) Que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans.) Dans la fameuse conférence de Barthélemi de Las-Casas avec l'Evêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque osa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la servitude.

Le docteur Sépulvéda, gagné par les grands de la Cour, qui avoient des possessions dans l'Inde, fit un livre, où il soutenoit que les guerres des Espagnols dans le nouveau monde, étoient non seulement permises, mais nécessaires, pour y établir la foi, et que les Espagnols étoient fondés en droit pour subjuguer les Indiens.

Las-Casas, que l'on mit aux prises avec ce docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la foi, de prendre de bonnes habitudes, et d'exercer les actes de toutes les vertus; mais qu'il falloit les y engager par la persuasion et par de bons exemples; et il proposoit pour modèle les apôtres et les martirs. Mais Sépulvéda lui opposoit le Compelle intrare, et le Deutéronome, où il est dit, „ quand vous vous présenterez pour attaquer une place „ vous offrirez d'abord la paix aux habitans; et s'ils „ l'acceptent, et qu'ils vous livrent les portes de la ville, „ vous ne leur ferez aucun mal, et vous les recevrez „ au nombre de vos tributaires. Mais s'ils prennent „ les armes pour se défendre, vous les passerez tous au

„fil de l'épée, sans épargner ni les femmes, ni les „enfans.".

(o) Sur le plus modéré.) On en vit un exemple, lorsque les moines Jéronimites furent chargés, en qualité de commissaires, de faire executer le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départemens, où l'on avoit distribué les Indiens, seroient abolis. Cet article, d'où dépendoit le salut des Indiens, fut sans effet; et la servitude subsista par la foiblesse et l'infidélité de ces indignes commissaires.

(p) Les endurcir et les pousser au crime.) Les cruautés que les Sauvages du Canada exercent sur leurs captifs, sont réciproques; et du moins leur furie est aiguisée par la vengeance. Mais que des hommes soient pires que des tigres, envers des hommes plus doux que des agneaux, c'est ce que la nature n'a jamais produit sans le concours du fanatisme; et il faut croire que les Espagnols qui passoient en Amérique, étoient une espece de monstres unique dans l'univers, ou reconnoître une cause qui les avoit dénaturés.

(q) Foibles d'esprit et de corps.) „La nature vivante „y est (dans le nouveau monde) beaucoup moins agis„sante, beaucoup moins variée, et nous pouvons dire „beaucoup moins forte. (Buffon, hist. nat. tom. 18 in „12. p. 122.") La différence n'est pourtant pas sensible quant à la structure du corps humain." Tous les

»animaux d'Amérique, même ceux qui sont naturels
»au climat, sont beaucoup plus petits en général que
»ceux de l'ancien continent. La nature semble s'être
»servie dans ce nouveau monde d'une autre échelle
»de grandeur. L'homme est le seul qu'elle ait mesuré
»avec le même module.« (ibid. Pag. 100.)

Les Incas

Chapitre I.

Il n'est plus, cet empire, qui sous le regne auguste des Incas, ses législateurs, se crut trois cents ans gouverné par les enfans du Soleil: tant ses loix étoient sages, tant ses rois étoient justes, tant leurs vertus le rapprochoient de l'astre bienfaisant qu'ils appelloient leur pere, et qu'ils adoroient comme un dieu! Il n'est plus; et je vais gémir sur ses ruines. Si quelqu'homme sensible les parcourt avec moi, il suivra la trace du sang qu'un fanatisme impitoyable y fit répandre; il y verra ce que c'est que le droit de la force et de la contrainte; il frémira, il s'écriera: O dieu, pere de tous les hommes! et tu l'avois donné, ce droit inéxorable, à tes enfans, sur tes enfans!

Le Pérou dès longtemps paisible et florissant sous un seul monarque, venoit de se voir partagé. Cusco avoit son roi; Quito avoit le sien. Le fier Huascar, Roi de Cusco, à qui les loix donnoient l'Empire, avoit été cruellement blessé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ses provinces; mais la volonté d'un pere(*), l'habitude de lui obéir, un

(*) Huaïna Capac.

reste de vénération pour sa mémoire imposoient encore à ce prince ambitieux et jaloux ; et au sein d'une paix trompeuse et peu durable, tout l'empire alloit célébrer la grande fête du Soleil.(*)

Le jour marqué pour cette fête, est celui où le dieu des Incas et leur pere, décrivant l'équateur, semble venir s'asseoir sur les colonnes mystérieuses, érigées devant ses temples, pour marquer les degrés du cercle qu'il décrit. Sur la plus élevée un trône d'or l'attend ; il s'y reposera au milieu de sa course ; et investies de sa lumiere, les colonnes n'étendront leur ombre vers aucun point de l'horizon.

Cependant tout l'empire veille dans l'attente de ce beau jour. Les vieillards chancelans, soutenus par leurs fils, sortent de leurs humbles cabanes. Les femmes, tenant par la main leurs enfans, émus et surpris d'être éveillés avant l'aurore, leur recommandent le silence, à l'approche du dieu qu'ils doivent adorer. celles qui portent dans leurs bras un foible nourrisson, l'invitant à la joie par de douces caresses, essayent de lui faire entendre qu'il va voir l'astre qui l'anime. L'enfant, avec un sourire ingénu, a les yeux fixés sur sa mere ; et la mere, d'un air religieux et tendre, lui montre les portes de l'orient.

Déjà l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'astre à la brillante chevelure(*), et qu'ils révérent

---

(*) Chasca, chevelue.

comme le favori du Soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon; un doux frémissement, un murmure confus se fait entendre dans ces plaines. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; bientôt, de nuance en nuance, il s'efface et s'évanouit; une blancheur éclatante, mêlée d'une teinte de rose, se déploie, comme une zône, sur le lointain bizarre et varié que forment les cimes des monts; des flots de pourpre et d'or peu à peu s'y répandent; la pourpre à son tour se dissipe; l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'oeil attentif des Indiens observe ces gradations; et leur émotion s'accroit à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux; et leur attente est aussi timide que si elle étoit incertaine.

Enfin la pointe des rayons perce le voile d'or qu'a déployé l'aurore. A l'instant les airs retentissent de ce cri, le voilà, le dieu; et depuis le fleuve qui roule l'émeraude parmi ses sables, jusqu'au delà des sources de l'Amazone, tous les échos du rivage de l'océan pacifique se renvoyent les louanges de l'astre qui vient l'éclairer.

Mais c'est sur tout dans les murs de la florissante Quito, dans ses délicieux valons que cette sainte

joie éclate. De tous les climats de la terre aucun ne reçoit du Soleil une si favorable et si douce influence; aucun peuple aussi ne lui rend des hommages plus solemnels.

Ataliba (c'étoit le nom du Roi) suivi de ses vaillans Caciques(*) et d'un petit nombre d'Incas, rejetons de la race auguste qui résidoit à Cusco, étoit debout devant le temple. Soudain la lumiere, à grands flots, s'élance de l'horizon vers les voutes du firmament; l'astre qui la répand, s'annonce en déployant sa chevelure éblouissante, et la cime du Cayambur(b) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le temple s'ouvre, et que l'image du soleil, en lame d'or, placée au fond du sanctuaire, devient elle même resplendissante, à l'aspect du dieu qui la frape de son immortelle clarté.

Trois fois les Incas, les Caciques, et tout le peuple, à leur exemple, s'inclinent devant le soleil; trois fois les enseignes guerrieres, où l'arc-en-ciel(†) est peint de ses vives couleurs, s'abbaissent, et touchent la terre en signe de vénération. Alors le Pontife,(c) au milieu des ministres des autels et du choeur des vierges choisies, entonne l'hymne solemnelle,

---

(*) On les appelloit Curacas.

(†) On l'appelloit Cuichu.

l'hymne auguste, qu'au même instant des millions de voix répetent, et qui de montagne en montagne, retentit des sommets de Cambamarca jusques par delà le Potose.

» Ame de l'univers, toi, qui, du haut des cieux, ne » cesses de verser au sein de la nature, dans un océan » de lumiere, la chaleur, et la vie, et la fécondité, » Soleil reçois les vœux de tes enfans, et d'un peuple heu- » reux qui t'adore. »

Alors tout le peuple répond: » Ame de l'univers! pere » de Manco(*), pere de nos Rois, ô Soleil!

Et le chœur des Incas reprend: » O Roi, dont le trône » sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle impo- » sante majesté tu domines dans le vaste empire du » ciel! Que sont-ils devenus, ces feux, qui parsemoient » les voiles de la nuit? ont-ils pu soutenir un rayon » de ta gloire? Si tu ne t'éloignois pour leur céder la » place, ils resteroient ensevelis dans l'abime de ta » lumiere; ils seroient dans le ciel comme s'ils » n'étoient pas. »

Et le peuple répete: » Ame de l'univers! pere » de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil! »

Et le chœur des vierges reprend: » O délices du » monde! heureuses les épouses qui forment ta céleste » cour! Que ton réveil est beau! Quelle magnificence » dans l'appareil de ton lever! Quel charme répand

(*) L'Inca, fondateur de l'Empire.

„ta présence! Les compagnes de ton sommeil soulevent
„les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes:
„Tu ouvres les yeux; c'est l'aurore. Tu sors de ton
„lit; c'est le jour. O quelle dut être la joie de la nature,
„lorsque tu l'éclairas pour la premiere fois! Elle
„s'en souvient; et jamais elle ne te revoit, sans ce
„tressaillement qu'éprouve une fille tendre, au retour
„d'un pere adoré, dont l'absence l'a fait languir.»

Et le Pontife recommence. »Ame de l'univers, sans
„toi, le vaste océan n'étoit qu'une masse immobile et
„glacée; la terre, qu'un stérile amas de limon, de
„roc et de sable; l'air qu'un espace ténébreux. Tu
„pénétras les élémens de ta chaleur vive et féconde.
„L'air devint fluide et subtil; les ondes souples et
„mobiles; la terre fertile et vivante. Tout s'anima,
„tout s'embellit. Ces élémens, qu'un froid repos te-
„noit dans l'engourdissement, firent une heureuse
„alliance. Le feu se glisse au sein de l'onde, l'onde
„divisée en vapeurs, s'exhale et se filtre dans l'air;
„l'air dépose au sein de la terre les germes pré-
„cieux de la fécondité; la terre enfante et reproduit
„sans cesse les fruits de cet amour, sans cesse
„renaissant, que tes rayons ont allumé.»

Et le peuple répéte encore: »Ame de l'univers!
„pere de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil!»

Et le Pontife continue: »Quand tu paroit dans ta

„splendeur, couronné de rayons, et revêtu de gloire, et
„que tu agites sur ta tête ton diadême étincelant,
„tu es l'orgueil du ciel et l'amour de la terre. Le
„tems silencieux te portes sur ses ailes; et tandis qu'au
„dessous de toi le tumulte et le bruit s'élevent, tu
„vas majestueusement dans le calme et l'immensité.
„Le tranquile sommeil, l'illusion, les songes, précé-
„dent ta course paisible; et ils s'éloignent devant
„toi. Après toi marche le travail, avec ses fideles
„compagnes, l'espérance qui le soutient, et l'abon-
„dance qui le couronne. S'il languit, ces filles
„charmantes le raniment en le flatant: il les
„regarde, il leur sourit; et il est rajeuni par
„elles." (d)

„Autour de toi voltigent les heures fugitives,
„tantôt s'applaudissant de leur utilité, tantôt con-
„fuses de passer sans qu'on apperçoive leur trace.
„O Soleil! C'est par toi qu'elles sont occupées de
„nos besoins, de nos plaisirs. Aucune d'elles ne
„s'enfait sans avoir répandu quelqu'un de
„tes bienfaits."

Et le peuple redit sans cesse: „Ame de l'univers!
„pere de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil!"

Et le choeur des Incas reprend: „O Soleil! es-tu
„seul l'auteur de tous les biens que tu nous faits?
„n'es-tu que le ministre d'une cause prémiere,

„ d'une intelligence au dessus de toi? Si tu n'obéis qu'à
„ ta volonté, reçois nos voeux reconnoissans; mais si
„ tu accomplis la loi d'un être invisible et Suprême,(c)
„ fais passer nos voeux jusqu'à lui. Il doit se plaire
„ à être adoré dans sa plus éclatante image.

Et toutes les voix réunies répétent à la fois:
„ Ame de l'univers! pere de Manco, pere de nos rois,
„ ô Soleil! protege ton peuple, et fais prospérer
„ tes enfans. »

Notes.

(a) La grande fête du Soleil.) A l'équinoxe d'automne. On appelloit cette fête Citua Raïmi. Voy. Garcilasso. liv. 2. chap. 22.

(b) Cayambur) Cayamburo, ou Cayambéurco, montagne au nord de Quito.

(c) Le Pontife.) Le Sacerdoce résidoit dans la famille des Incas. Le souverain Pontife devoit être oncle ou frere du roi. On l'appelloit Villuna ou Villacuma, diseur d'oracles.

(d) Et il est rajeuni par elles.) Il nous reste une hymne péruvienne, adressée à une fille céleste, qui, dans la mythologie du pays, faisoit l'office des hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour et le

caractere de la poésie des péruviens. » Belle fille, ton
» malin frere vient de casser ta petite urne, où étoient
» enfermés l'éclair, le tonnerre et la foudre, et d'où
» ils se sont échappés. Pour toi, tu ne verses sur nous
» que la neige et les douces pluies. C'est le soin que
» t'a confié celui qui gouverne l'univers. »

(c) D'un Etre invisible et suprême.) Ce dieu inconnu s'appelloit Pacha Camac, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laissé subsister son temple et son culte dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens ne lui offroient point de sacrifices; et la raison qu'ils en donnoient, c'est qu'ils ne l'avoient jamais vu.

Chapitre 2.

Le cantique fut suivi des cérémonies qui consacroient l'état des citoyens, l'autorité des loix, l'ordre public, et la paix domestique.

Le premier des Incas, fondateur de Cusco, avoit institué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes, qui répondoient aux quatre saisons de l'année (α): la fête de la naissance au printems, celle du mariage en été, celle de la paternité en automne, et en hiver la fête de la mort.

La fête qu'on va célébrer est donc celle de la naissance. il se forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux, qui lui présentent dans des berceaux semés de fleurs et entourés d'épines (symbole de la vie humaine) les enfans nouvellement nés. Le monarque leur donne le salut paternel: » Enfans, dit-» il, votre pere commun, le fils du Soleil vous salue. » Puisse le don de la vie vous être cher jusqu'à la fin! » Puissiez-vous ne jamais pleurer le moment de votre » naissance! Croissez, pour m'aider à vous faire tout » le bien qui dépend de moi, et à vous épargner, ou » adoucir les maux qui dépendent de la nature. »

Les peres répondent à l'Inca, chacun d'eux au nom de son fils: » Je promets pour lui, jusqu'à » l'âge où il dépendra de lui même, qu'il vivra » soumis à tes loix. Mais je lui réserve pour lors, » un arc, un carquois, et la fuite, s'il réclame sa » liberté. »

Le Roi précédé de sa Cour, se promene de ligne en ligne, tenant d'une main une lance d'or, de l'autre un riche bouclier, dont il ombrage ces enfans, comme pour annoncer qu'il les prends sous sa garde.

Alors les dépositaires des loix en deployent le livre auguste. Ce livre est composé de cordons de mille couleurs(b); des noeuds en sont les caracteres; et ils

suffisent à exprimer des loix simples, comme les moeurs et les intérêts de ces peuples. Le Pontife en fait la lecture; le prince et les sujets entendent de sa bouche quels sont leurs devoirs et leurs droits.

La premiere de ces loix leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solemnel de reconnoissance et d'amour. Rien d'inhumain, rien de pénible; des prieres, des voeux, quelques offrandes pures; des fêtes où la piété se concilie avec la joie: tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable sans doute où pût s'égarer la raison.

La seconde loi s'adresse au Monarque: elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soleil, qui dispense à tous sa lumiere; d'étendre comme lui son heureuse influence, et de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité; de voyager dans son empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon roi; d'être accessible et populaire, afin que, sous son regne, l'homme injuste ne dise pas, que n'importent les cris du foible! ils ne seront point entendus; de ne pas détourner la vue à l'aproche des malheureux, car s'il est affligé d'en voir, il se reprochera d'en faire, et celui là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide et conseil de la justice, et un mépris

mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement et de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des Incas. Elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance et du zele; à user avec modestie des privileges de leur rang; à fuir l'orgueil et la mollesse, car l'homme oisif pese à la terre, et l'orgueilleux la fait gémir. Elle veut que, par l'innocence et la sainteté de leurs moeurs, les enfans du Soleil annoncent l'inaltérable pureté de leur céleste origine, et qu'ils soient les plus vertueux, comme les plus élevés des mortels.

La troisieme imposoit aux peuples le plus inviolable respect pour la famille du Soleil, une obéissance sans borne envers celui de ses enfans qui regnoit sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son Empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les noeuds du sang et de l'hymen, et qui sur des peines séveres assuroit la foi conjugale (c) et l'autorité paternelle, les deux supports des bonnes moeurs.

Au secours de cette loi sainte, venoit la loi du partage des terres, unie à celle du tribut. De trois parties

égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca et l'autre au peuple. Chaque famille avoit son appanage; et plus elle croissoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. A ces propriétés on avoit joint l'usage des eaux vives, qui tour-à-tour arrosoient les champs altérés; et dans la loi il étoit dit: malheur à qui défend aux eaux de se répandre; car les eaux sont un don du ciel.

C'est à ces biens que se bornoient les richesses d'un peuple heureux. Il possédoit en abondance les plus précieux des métaux; mais il les réservoit pour décorer ses temples et les palais de ses Rois. L'homme en naissant doté par la patrie (d) vivoit riche de son travail, et rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu.

Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avoit pas assez de ses biens, ceux du soleil y suppléoient. (e) Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du sacerdoce; il n'en restoit dans les mains pures des saints ministres des autels que ce qu'en exigeoient les besoins de la vie: non que la loi leur en fixât l'usage, mais leur piété modeste et simple ne voyoit rien que d'avilissant dans le faste et dans la molesse; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence et la vertu.

Au soulagement du peuple étoit aussi réservé

tout le superflu du monarque : partout des greniers abondans, pour subvenir à la semence, et suppléer à la moisson ; sur tous les chemins, des hospices, pour recueillir les voyageurs ; de tous côtés, des arcenaux et des magasins pour la guerre.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail et l'industrie. Ce tribut se payoit d'abord à la nature : jusqu'à cinq lustres accomplis, le fils se devoit à son pere, et l'aidoit dans tous ses travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes étoient cultivés par le peuple (&). Au nombre des infirmités étoit comprise la vieillesse : les peres qui avoient la douleur de survivre à leurs enfans, ne languissoient pas sans secours ; la jeunesse de leur tribu étoit pour eux une famille : la loi les consoloit du malheur de vieillir. Quand le soldat étoit sous les armes, on cultivoit pour lui son champ ; ses enfans jouissoient du droit des orphelins, sa femme de celui des veuves ; et s'il mouroit dans les combats, l'état lui même prenoit pour eux les soins d'un pere et d'un époux.

Le peuple cultivoit d'abord le domaine du Soleil ; puis, l'héritage de la veuve, de l'orphelin et de l'infirme ; après cela chacun vaquoit à la culture de son champ. Les terres de l'Inca terminoient les travaux : le peuple s'y rendoit en foule ; et c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours solemnels, il

remplissoit l'air de ses chants[9].

La tâche des travaux publics étoit distribuée avec une équité qui la rendoit légere. Aucun n'en étoit dispensé; tous y apportoient le même zele. Les temples et les forteresses, les ponts tissus d'osier qui traversoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'empire à ses vastes frontieres, étoient des monumens, non pas de servitude, mais d'obéissance et d'amour. ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faisoit d'effrayans amas pour la guerre: c'étoient des haches, des massues, des lances, des fléches, des arcs, des glaives d'un bois dur, acéré d'un caillou, de frêles boucliers: vaine défense, hélas, contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater!

Venoient enfin les loix qui punissoient le crime, loix séveres, loix inflexibles, et dont la rigueur se fondoit sur l'injure faite à un dieu: car c'étoit le soleil lui même que le criminel offensoit.

Ces loix punissoient la paresse et l'oisiveté comme les loix de Sparte[b]. Mais en imposant le travail, elles écartoient l'indigence; et l'homme forcé d'être utile, pouvoit du moins espérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une chose inviolable et sainte; la liberté, comme le droit le plus sacré de la nature; l'innocence, l'honneur, le repos

domestique, comme des dons du ciel, et les plus grands des biens.

Le juge prévaricateur étoit puni de sacrilege. L'abus du pouvoir, dans les mains de l'homme injuste et violent, étoit un parricide: en foulant les sujets on étoit réputé coupable d'attentat contre le Roi lui même; car son peuple et lui n'étoient qu'un.

Tel étoit l'esprit de ces loix réprimantes et protectrices: loix d'autant plus terribles que la plainte du foible ne manquoit jamais d'arriver jusqu'au tribunal suprême, où elle trouvoit un vengeur.

Le juge, organe de la loi, n'avoit ni le droit d'adoucir, ni le droit d'agraver la peine.

La loi qui faisoit grace aux enfans, encore dans l'âge de l'innocence, portoit sa rigueur sur les peres, et punissoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des peres ne retomboit sur les enfans: le fils du coupable puni le remplaçoit, sans honte et sans reproche: on ne lui en retracoit l'exemple, que pour l'instruire à l'éviter.

Ce fut par tout le caractere de la théocratie, d'exagérer la rigueur des peines. Mais chez un peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple et doux, sans ambition, sans envie, exempt de nos besoins fantasques et de nos vices raffinés,

ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public distribué sur tous, attaché par reconnoissance au gouvernement juste et sage qui faisoit sa félicité; l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme inutiles: elles étoient préservatives, et presque jamais vengeresses.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible qui regardoit la violation du voeu des vierges du Soleil. O comment chez un peuple si modéré, si doux, pouvoit-il exister une loi si cruelle? Le fanatisme ne croit jamais venger assez le dieu dont il est le ministre; et c'étoit lui, qui, chez ce peuple, le plus humain qui fut au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour sacrilege, et appaiser un dieu jaloux, non seulement il avoit voulu que l'infidele prêtresse fut ensevelie vivante, (1) et le séducteur dévoué au supplice le plus honteux; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels: peres, meres, freres et soeurs, jusqu'aux enfans à la mamelle; tout devoit périr à la fois; le lieu même de la naissance des deux impies devoit être à jamais désert; les toits, les arbres, les troupeaux, il faloit tout détruire, et y semer la pierre, pour marque d'infamie et de stérilité. Aussi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime qu'elle punissoit, il frissonna glacé d'horreur; son front

pâlit, ses cheveux blancs se hérisserent sur sa tête; et ses regards attachés à la terre, n'oserent de longtems se tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le monarque levant les mains » O soleil, dit-il, ô mon pere! Si je violois tes » loix saintes, cesse de m'éclairer; commande au mi» nistre de ta colere, au terrible Illapa(*) de me réduire » en poudre, et à l'oubli de m'effacer de la mémoire » des mortels. Mais si je suis fidele à ce dépôt sacré, » fais que mon peuple, en m'imitant, m'épargne » la douleur de te venger moi même: car le plus » triste des devoirs d'un monarque, c'est de punir. »

Aussitôt les Incas, les Caciques, les juges, les vieillards députés du peuple renouvellent tous la promesse de vivre et de mourir fideles au culte et aux loix du Soleil.

Les Surveillans s'avancent à leur tour: leur titre(*) annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés: ce sont les envoyés du prince, qui revêtus d'un caractere aussi inviolable que la majesté même, vont observer dans les provinces les dépositaires des loix, voir si le peuple n'est point foulé; et au foible à qui le puissant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent, quel est le sujet de ta plainte? Lui

---

(*) Cucui ricoc, ceux qui ont l'oeil à tout.

cause ta peine et tes pleurs? ils s'avancent donc, et ils jurent à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embrasse, et leur dit: „Tuteurs du peu„ple, c'est à vous que son bonheur est confié. Soleil, „ajoute-t-il, reçois le serment des tuteurs du peuple. „Punis moi, si je cesse de protéger en eux la droitu„re et la vigilance; punis moi, si je leur pardonne „la foiblesse ou l'iniquité.„

Notes.

(a) Quatre Saisons de l'année:) Quoique les saisons ne soient pas marquées dans les climats du Pérou, on ne laissoit pas d'y diviser l'année par les deux solstices et les deux équinoxes: ce qui répond à nos quatre saisons.

(b) Cordons de mille couleurs;) ils s'appelloient quippos, et ceux qui les gardoient quippacamaïs, chargés des quippos

(c) Foi conjugale) L'Inca lui seul, afin d'étendre et de perpétuer la branche royale de la famille du Soleil, pouvoit épouser plusieurs femmes.

(d) Doté par la patrie) A chaque enfant mâle, une portion de terrein égale à celle du pere; à chaque fille, une moitié.

(e) Ceux du Soleil y suppléoient.) La laine des troupeaux du Soleil et de l'Inca étoit distribuée au peuple. Le coton se distribuoit de même, dans les pays où il falloit être plus légérement vêtu.

(f) Cultivés par le peuple.) Le peuple, occupé à ces travaux se nourrissoit à ses dépens.

(g) Chants.) Le refrain de ces chants étoit, Haylli, triomphe.

(h) Loix de Sparte.) Ni les aveugles ni les muets n'étoient dispensés du travail. Les enfans même dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton, à égréner le maïs &c.

(i) Ensévelie vivante,) C'est une chose remarquable, que la superstition eut imaginé le même supplice à Rome et à Cusco, pour punir la même foiblesse, dans les vierges de Vesta et dans celles du Soleil.

(k) Terrible Illapa) Sous le nom d'illapa étoient compris l'éclair, le tonnerre et la foudre. On les appelloit les executeurs de la justice du Soleil.

Chapitre 3.

Un nouveau spectacle succede : c'est l'élite de la jeunesse, tenant dans ses mains des guirlandes, dont elle vient orner les colonnes sacrées, en dansant à l'entour, et chantant les louanges du Soleil et de ses enfans. Ces choeurs sont composés de garçons et de filles, tous d'une beauté ravissante, pleins du feu de leur âge, et portant dans les yeux les étincelles de la joie. Leur robe, d'un tissu léger, formé du duvet d'un arbuste qui croît dans ces riches vallons(*), est égale en blancheur aux neiges des montagnes : ses plis flotans laissent à la beauté tout la gloire de ses charmes ; mais la pudeur dans ces climats tient lieu de voile à la nature : le mystere est enfant du vice, et ce n'est point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danse, autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes ; et cette chaine mystérieuse exprime les douceurs de la Société, dont les loix forment les liens.

Après ces danses, on suspend les guirlandes aux colonnes, que le Soleil éclaire du plus haut des

(*) Le cotonnier.

cieux. Déjà l'ombre qu'elles jettoient, s'est retirée vers leur base; elle s'abrege encore, et va s'évanouïr. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration et de réjouissance; et l'Inca tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de son pere étincelle de mille feux: » Source intarissable de tous » les biens, ô Soleil, dit-il, ô mon pere! il n'est pas » au pouvoir de tes enfans de te faire aucun don qui » ne vienne de toi. L'offrande même de tes bienfaits » est inutile à ton bonheur, comme à ta gloire. Tu » n'as besoin, pour ranimer ton incorruptible lumiere, » ni des vapeurs de nos libations, ni des parfums de » nos sacrifices. Les moissons abondantes que ta » chaleur mûrit, les fruits délicieux que tes rayons » colorent, les troupeaux à qui tu prépares les sucs » des herbes et des fleurs, ne sont des trésors que pour » nous: les répandre c'est t'imiter: c'est le vieillard in- » firme, la veuve et l'orphelin qui les reçoivent en » ton nom; c'est dans leur sein que nous devons, com- » me sur un autel, en déposer l'hommage. Ne vois » donc le tribut que mes mains vont t'offrir, que com- » me un signe solemnel de reconnoissance et d'amour: » pour moi c'est un engagement; pour les malheu- » reux c'est un titre, et le garant des droits qu'ils » ont à mes bienfaits. »

Tout le peuple, à ces mots, rend graces au Soleil

de lui avoir donné des rois si dignes de son amour ; et le monarque précédé du Pontife, des prêtres et des vierges sacrées, va dans le temple offrir au dieu le sacrifice accoutumé.

Sur le vestibule du temple, se présentèrent aux yeux du Prince trois jeunes vierges nouvellement choisies, que leurs parens venoient consacrer au Soleil. un léger tissu de coton les déroboit aux yeux du peuple. La nature dans ces climats n'avoit jamais rien formé de si beau ; jamais l'imagination, dans tout le feu de la jeunesse, et dans les momens même où le desir l'enflamme, n'avoit réuni tant d'attraits. Les trois incas, leurs peres, les menoient par la main ; et leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, signe et gage sacré de la chaste pudeur dont leur sagesse avoit pris soin.

Le Roi, les saluant d'un air religieux, les introduit dans le temple ; le grand prêtre les suit ; et le temple est fermé. D'abord les trois vierges s'inclinent devant l'image de leur époux ; et au même instant le grand prêtre délie le voile qui les couvre. Le voile tombe ; et que d'attraits il expose à l'éclat du jour ! Le monarque se crut ravi dans la Cour du Soleil son pere ; il crut voir les femmes célestes avec qui ce dieu bienfaisant se délasse de ses travaux : il ne put s'empêcher de lui porter envie ; et le Pontife

que l'âge avoit glacé, attachant sur elles ses yeux presques éteints, et sentant palpiter son coeur, disoit: „O dieu! qu'elles sont belles.“

Deux de ces filles charmantes avoient la sérénité du bonheur peinte sur le visage; et leur coeur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux sentiment d'une piété tendre et pure l'amertume d'aucun regret. L'autre, et la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur et la même innocence qu'elles, laissoit voir la mélancolie et la tristesse dans ses yeux. Cora (c'étoit le nom de la jeune indienne) avant de prononcer le voeu qui la détachoit des mortels, saisit les mains de son pere, et les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide et profond soupir; mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mere, elle se jette dans ses bras, elle inonde son sein de larmes, et s'écrie douloureusement, „Ah, ma „mere!“ Ses parens aveuglés par une piété cruelle, ne virent dans l'émotion et dans les regrets de leur fille, que l'attendrissement de ses derniers adieux, et le combat d'un coeur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle même n'attribua qu'à la force des noeuds du sang et au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentoit. „O le plus tendre „et le meilleur des peres! O mere mille fois plus chere „que la vie! il faut vous quitter pour jamais!“ elle

ne croyoit pas sentir d'autres regrets; le prêtre y fut trompé comme elle, et il lui laissa consommer son sacrifice douloureux.

Cependant, lorsqu'il lut aux trois jeunes victimes la loi qui attachoit des peines si terribles à l'infraction de leur voeu; les deux compagnes de Cora l'écouterent sans trouble et sans émotion; elle seule par un instinct qui lui présageoit son malheur, sentit son coeur saisi du plus mortel effroi. On vit ses couleurs s'effacer, ses yeux se couvrir d'un nuage, les roses mêmes de sa bouche pâlir, se faner et s'éteindre; et ses levres trembleront en prononçant le voeu que son coeur devoit abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parens, ni le pontife. On soutint sa foiblesse; on appaisa son trouble; on l'enivra de la gloire d'avoir un dieu pour époux; et Cora suivit ses compagnes dans l'inviolable asyle des épouses du Soleil.

Alors le temple fut ouvert; et les incas, ministres des autels, commencerent le sacrifice.

Ce sacrifice est innocent et pur. Ce n'est plus ce culte féroce, qui arrosoit de sang humain les forêts de ces bords sauvages, lorsqu'une mere elle même déchiroit les entrailles de son fils, sur l'autel du lion, du tigre ou du serpent. L'offrande agréable au Soleil, ce sont les prémices des fruits,

des moissons et des animaux que la nature a destinés à servir d'alimens à l'homme. Une foible partie de cette offrande est consumée sur l'autel; le reste est reservé au festin solennel que le soleil donne à son peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple est environné, le Roi, les Incas, les Caciques se distribuent parmi la foule, pour présider aux tables où le peuple est assis. La premiere est celle des veuves, des orphelins et des vieillards; l'Inca l'honnore de sa présence, comme pere des malheureux (*) Tito Zoraï, son fils aîné, y est assis à sa droite. Ce jeune prince dont la beauté annonce une origine céleste, a rempli son troisieme lustre: il est dans l'âge où se fait l'épreuve du courage et de la vertu (†). Son pere, qui en fait ses délices, s'applaudit de le voir s'élever sous ses yeux; et jeune encore lui même, il espere, en mourant laisser un sage sur le trône. Hélas! Son espérance est vaine: les pleurs de ce vertueux fils n'arroseront point son tombeau.

„Mon fils, dit le monarque au prince, tu me vois „au milieu de ma famille: c'est le plus beau moment „de mon regne: car mon bonheur le plus sensible

---

(*) Huaccha cuyac, ami des pauvres.

(†) C'étoit l'âge de seize ans.

»et le plus pur est d'être aimé.«

Une modeste liberté, répandue dans ce festin, y laisse dominer la joie. Les enfans du Soleil y semblent oublier leur auguste prééminence; mais le peuple la leur rappelle par un respect mêlé d'amour.

Pendant le festin, les poëtes (*), (car les muses, compagnes de la paix, du bonheur et de l'innocence, fleurissoient dans ce beau climat) les poëtes chantent la gloire des fondateurs de cet empire, leurs conquêtes, leurs loix, la naissance des arts, et tout le bien que leur sagesse avoit fait à cet univers.

Après qu'une abondance modérée a rassasié les convives, l'Inca se leve, et donne au peuple le signal des libations (†) les coupes des Incas sont de l'or le plus pur; celles du peuple sont d'argile. La douce liqueur du Mulli coule des urnes à longs flots, et les coupes en sont remplies; mais avant d'y tremper ses levres, chacun, du bout du doigt, en retire une goute, leve les yeux au ciel avec un saint respect, jette en l'air cette goute qu'il envoie au Soleil, et lui adresse des baisers, marque religieuse et tendre de vénération et d'amour. (‡)

(*) On les appelloit Haravec, inventeurs.

(†) On ne buvoit qu'à la fin du repas.

(‡) Voy. Garcilasso Liv. 2. chap. 8.

Chapitre 4.

Dans l'heureux vallon de Quito est une riante prairie où étoient répandus les troupeaux du Soleil. Le Roi s'y rend après le festin, à la tête de sa famille, et du peuple, qui vient en foule assister à des jeux guerriers.

Ces jeux sont tels qu'à Rome et dans la Grece on les célébroit autrefois; mais le vulgaire n'y est point admis. La seule race des Incas destinée à donner l'exemple, y fait l'épreuve de son adresse, de sa force, et de sa constance dans l'art pénible des combats.

Les jeux commencent au son des conques, par les exercices de l'arc, de la fronde, et du javelot.

Cent jeunes frondeurs tour-à-tour meuvent, d'un bras souple et nerveux, le tissu d'où la pierre en sifflant se détache. L'oeil qui la suit, semble lui-même, pour en guider le vol, s'élancer vers le but. Tous ont la gloire de l'effleurer; un seul a celle d'y atteindre; et son triomphe est annoncé par mille cris qui remplissent les airs.

Déjà leur main a quité la fronde, pour saisir le javelot. Le signal se donne; et soudain cent dards lancés partent ensemble. Le prix est à celui qui passe de plus loin la ligne qui leur est tracée.

Dès que le pere du vainqueur voit que son fils a l'avantage, il se détache de la foule, court arracher le javelot, le montre au peuple, et volant vers son fils, qui s'avance avec ses rivaux: » Viens, lui dit-il, mon fils, » viens embrasser ton pere: tu lui rappelles sa jeunesse, » et tu honnores ses vieux ans. »

L'émulation s'anime; et chacun des vaincus espere d'être plus heureux avec son arc et ses fléches.

Le but est un vautour vivant, sur le haut d'un cyprès dépouillé de ses branches, d'où l'oiseau, même en déployant ses ailes, ne paroit qu'un point dans les airs. Vingt fléches volent à l'entour, sans l'atteindre et sans l'effrayer; une seule perce le bois où l'oiseau se repose encore. Alors il s'épouvente, il veut prendre son vol; mais tandis qu'il s'efforce en vain de rompre le noeud qui l'attache, une fléche nouvelle atteint l'extrémité de l'une de ses ailes, et l'oblige à les reployer. Soit frayeur, soit fatigue, il se tient immobile. Un jeune Inca saisit l'instant: le trait vole et perce le coeur au cruel habitant de l'air.

Le bruit des applaudissemens fait tressaillir ce vaillant jeune homme; il cherche des yeux le vieillard dont il a reçu le jour, et il court à lui plein de joie. » Mon fils, lui dit son pere, en l'embrassant » d'un air majestueux, puisse notre patrie n'avoir » jamais besoin de cette arme si dangereuse! Puissent

tes flèches innocentes ne blesser que des vautours!»

A ces jeux succede la lutte. La troupe se divise en deux bandes égales; et se défiant corps-à-corps, les lutteurs donnent le spectacle de cinquante combats engagés à la fois. C'est là qu'on voit tout ce que l'habitude peut ajouter à la nature; c'est là que la grace, la force, et l'adresse développées, présentent sous mille attitudes une fiere et mâle beauté. On voit ces combattans agiles et robustes, s'élancer, se saisir, se presser tour à tour; plier, se raffermir, et redoubler d'effort pour s'enlever ou pour s'abbatre; s'échaper pour reprendre haleine; revoler au combat, se serrer de nouveau des noeuds de leurs bras vigoureux; tantôt demeurer immobiles sur un genou ferme et tendu, tantôt dans le piege imprévu de leurs jambes entrelacées, chercher l'un l'autre à s'engager; tomber, se rouler, se débattre, et arroser l'herbe flétrie des ruisseaux de sueur dont ils sont inondés.

Le combat longtemps incertain fait flotter l'ame des parens entre la crainte et l'espérance. La victoire enfin se déclare; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges consolantes: car ils savent que la louange est dans les ames généreuses le germe et l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adversaire avoit fait plier le genou, étoit le fils même du Roi, et son successeur à l'empire, le sensible et fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ses mains; il en verse des larmes de dépit et de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, et lui dit pour le consoler: » Prince, le Soleil notre pere est juste; il donne la force et l'adresse » à ceux qui doivent obéïr, l'intelligence et la sagesse » à celui qui doit commander ». Le Monarque entendit ces paroles. » Vieillard, dit-il, laisse mon fils s'affliger » et rougir de se trouver plus foible et moins adroit » que ses rivaux. Le crois-tu fait pour languir sur » le trône, et pour vieillir dans les Conseils? »

Le jeune prince, à cette voix, jetta un coup d'oeil de reproche sur le vieillard qui l'avoit flatté, et se précipita aux genoux de son pere, qui le serrant tendrement dans ses bras, lui dit: » Mon fils, la » plus juste et la plus impérieuse des loix, c'est l'exemple. Vous ne serez jamais servi avec plus de zele » et d'ardeur, que lorsque, pour vous obéïr, on n'aura » qu'à vous imiter. Soyez donc en état de faire ce que » vous commanderez; et ne vous dissimulez pas que » si, dans ce moment, il étoit permis à ce peuple » de me choisir un successeur, ce n'est pas vous qu'il » nommeroit. »

Après qu'on eut laissé respirer les lutteurs, on

vit cette illustre jeunesse se disposer au combat de la course. C'est leur épreuve la plus pénible. La lice est de cinq mille pas. Le terme est un voile de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervale de la barriere au terme, le peuple rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattans. Le Signal est donné, ils partent tous ensemble; et des deux côtés de la lice on voit les peres et les meres animer leurs enfans du geste et de la voix. Aucun ne donne à ses parens la douleur de le voir succomber dans sa course; ils remplissent tous leur carriere, et presque tous en même temps.

Zoraï avoit dévancé le plus grand nombre de ses rivaux. Un seul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit sur lui quelque avantage. Le prince le voyoit sur le point de saisir le pavillon de pourpre qui leur marquoit le terme. „Non, non, se dit-il à lui même, il n'aura pas la „gloire de me vaincre une seconde fois." Aussitôt ranimant ses forces, il s'élance, le passe, et lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont suivi de plus près, ont quelque part à son triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux jeux de la lutte et de l'arc, du javelot et de la fronde. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flote suspendu le trophée de sa victoire; et avec

eux il se présente devant le cercle des vieillards. Ceux ci les jugent, et les proclament dignes du nom d'Incas, de vrais fils du Soleil.(*)

Alors leurs meres et leurs soeurs viennent, d'un air tendre et modeste, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la tresse d'écorce(†) qui fait les sandales du peuple, une natte de laine plus légére et plus douce, dont elles ont fait le tissu.

ils vont, de là, conduits par les vieillards, se prosterner devant le roi, qui, du haut de son trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un dieu, et la tendre bonté d'un pere. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foiblesse; mais la nature le trahit; et en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son coeur s'émeut et s'attendrit; il laisse échaper quelques larmes. Le front du jeune prince en est arrosé; il les sent; il en est saisi; et de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes de joie et d'amour sont la seule distinction que l'héritier du trône obtient sur ses émules. L'Inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse et de dignité: d'un filet d'or aigu, il leur perce l'oreille: cette faveur réservée à leur race, est moins le signe

(*) Auparavant on les apelloit Auqui, infans, comme le traduit Garcilasso.

(†) D'un arbre apellé Maguey.

de leur naissance, que le gage de leur vertu.

Enfin le Roi prend la parole, et parlant aux jeunes guerriers: » Le plus sage des rois, leur dit-il, » Manco, votre ayeul et le mien, fut aussi le plus » vigilent, le plus courageux des mortels. Quand le » Soleil, son pere, en l'éloignant de lui, l'envoya » fonder cet empire, il lui dit: prends moi pour exem- » ple: je me leve, et ce n'est pas pour moi; je » repands ma lumiere, et ce n'est pas pour moi; » je remplis ma vaste carriere, je la marque par » mes bienfaits; l'univers en jouit; et je ne me réser- » ve que la douceur de l'en voir jouir. Va, sois heu- » reux, si tu peux l'être; mais songe à faire des » heureux. Incas, fils du Soleil, voilà votre leçon. » Quand il plaira au Soleil, votre pere, que vous » soyez heureux, sans fatigue et sans trouble, il » vous rappellera vers lui. Jusques là, sachez » que la vie est une course laborieuse, que vos » vertus doivent rendre utile, non pas à vous, mais » à ce monde où vous passez. Le lâche s'endort » sur la route; il faut que la mort par pitié, lui » vienne abréger son travail. L'homme coura- » geux supporte le sien, et d'un pas sûr et libre, » il arrive au terme, où la mort, la mere du » repos, l'attend.

» O toi, mon fils, dit-il, au prince, tu vois

„cet astre qui va finir son cours : que de biens, depuis
„son aurore, n'a-t-il pas fait à la nature ! Ce qui lui
„ressemble le plus sur la terre c'est un bon roi.

A ces mots, il se leve et marche, accompagné de sa famille et de son peuple, pour aller dans le temple, au coucher du Soleil, recueillir ses divins oracles.

Chapitre 5.

A la porte du temple, du côté du couchant, où le dieu se précipitoit, le Pontife attendoit le Roi. Le peuple et la Cour elle même se tiennent en silence au delà du parvis. Le Roi seul s'avance. il s'arrête sur le seuil, avec le grand prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les secrets du sombre avenir.(*)

Le ciel étoit serein, l'air pur et sans vapeurs; et l'on eut pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais tout à coup du sein de la mer pacifique s'éleve au dessus de Palmar,(†) un nuage pareil à des vagues sanglantes, présage

---

(*) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il savoit de science divine. (Garcil.)

(†) Promontoire sous l'équateur.

malheureux dans ce jour solemnel. Le grand prêtre en frémit; mais il espere encore qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont se dissiper. Elles redoublent, elles s'entassent comme les Sommets des montagnes; et en s'élevant, elles semblent défier le dieu qui s'avance, de rompre la vaste barriere qu'elles oppposent à son cours. il descend avec majesté, et des rayons qui l'environnent, il s'efforce inutilement de fendre ces sombres vapeurs. A la fin lui même il s'y plonge, et lutant contre cet amas de flots de pourpre, il les entrouvre; mais soudain l'abime est comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent sur lui. Submergé, renaissant, il épuise les traits de Sa foudroyante lumiere, et lassé du combat, il reste enseveli comme dans une mer de sang.

Un signe encore plus terrible se manifeste dans le ciel: c'est un de ces astres que l'on croyoit errans, avant que l'oeil perçant de l'astronomie eut démêlé leur route dans l'immensité de l'espace. Une comete, semblable à un dragon qui vomit des feux, et dont la brulante criniere se hérise autour de sa tête, paroit venir de l'orient, et voler après le Soleil. Ce n'est dans le céleste azur qu'une étincelle aux yeux du peuple; mais le grand prêtre plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce

monstre prodigieux : il lui voit respirer la flâme, il lui voit secouer ses ailes embrasées ; il voit sa brulante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre et de le dévorer. Mais dissimulant la terreur dont ce prodige le pénetre : " Prince, dit-il au Roi, suivez moi " dans le temple ; " et là, recueilli en lui même, après avoir été quelque tems immobile et en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

" Digne fils du dieu que je sers, si l'avenir étoit " inévitable, ce dieu bienfaisant nous épargneroit " la douleur de le prévoir ; et sans nous affliger d'avan- " ce du presentiment de nos maux, il laisseroit à " l'esprit humain son aveuglement salutaire, et au " tems son obscurité. Puisqu'il daigne nous éclairer, " cette clarté nous est utile ; et les malheurs qu'il " nous annonce, peuvent encore se détourner. Ne " vous effrayez point de ceux qui vous menacent. " ils sont affreux, s'il en faut croire les Signes que " je viens d'observer dans le ciel. Ces signes ne " s'accordent pas : l'un me dit que c'est du couchant " que doit venir une querre sanglante ; l'autre " m'annonce un ennemi terrible, qui fond sur " nous de l'orient ; mais l'un et l'autre est un avis " de ce dieu qui veille sur nous. Prince, armez " vous donc de constance. Etre innocent et courageux,

ne pas mériter son malheur, et le souffrir; voilà
» la tâche que la nature impose à l'homme: le reste
» est au dessus de nous. »

Le prêtre consterné n'en dit pas davantage; et le monarque renfermant la tristesse au fond de son coeur, sortit du temple, et se montra au peuple, avec un front calme et serein. » Notre dieu, lui dit-il, sera toujours le même: il veille au sort de cet Empire, et » il protège ses enfans. »

A peine il achevoit; on lui vint annoncer que des infortunés, chassés de leur patrie, lui demandoient l'azyle et l'hospitalité. » Qu'ils paroissent, dit-il, ja-
» mais les malheureux ne trouveront mon coeur inac-
» cessible, ni mon palais fermé pour eux. »

Les étrangers s'avancent: c'est le triste débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Espagnols, et qui de rivage en rivage cherche un refuge inacces-sible aux poursuites de ses tyrans.

Un jeune Cacique se présente à la tête de ces illustres fugitifs. A sa démarche, à sa noble assurance, on reconnoit en lui, tout suppliant qu'il est, l'habitude de commander. Un chagrin profond et cruel paroit empreint sur son visage; mais sa beauté, quoique ternie, est touchante dans sa langueur; en-intéressant elle impose; et l'altération de ses traits annonce moins l'abattement, que la souffrance d'une

ame fiere, et indignée de son malheur.

L'Inca lui dit: » Jeune étranger, apprenez moi qui
» vous êtes, d'où vous venez, et quel coup du sort vous
» fait chercher un azyle en ces lieux. »

» Inca, lui répond Orozimbo (c'étoit le nom du
» Mexicain) tu vois en nous les déplorables restes d'un
» empire au moins aussi vaste, aussi florissant que
» le tien. Cet empire est détruit. Le sort ne nous lais-
» soit que la fuite ou que l'esclavage; nous avons
» préféré la fuite. Deux hivers nous ont vus errans
» sur les montagnes. Las de vivre dans les forêts et
» parmi les bêtes féroces, nous avons pris la résolution
» d'aller chercher des hommes moins malheureux
» que nous, et moins cruels que nos tyrans. Il y a
» trois mois qu'à la merci des flots, nous parcourons,
» à travers mille écueils, les détours d'un rivage im-
» mense. Les maux que nous avons souferts nous
» auroient accablés; le bruit de tes vertus a soute-
» nu notre espérance. On te dit juste et bienfaisant;
» nous venons éprouver si la renommée en impose.
» Après toi, notre unique ressource, celle qui, dans le
» malheur, ne manque jamais qu'à des lâches,
» c'est le courage de mourir.

» Etrangers, reprit le monarque, vous n'aurez
» pas en vain mis votre confiance en moi. Venez
» dans mon palais vous reposer, et réparer vos

forces. Je suis impatient d'entendre le récit de votre
» infortune; mais je desire encore plus de vous la
» faire oublier.»

Le Cacique et ses compagnons conduits au palais de l'Inca, y sont servis avec respect; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence: car l'ostentation de la prospérité est une insulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtemens frais, une table abondante et simple, des azyles pour le sommeil, où regne un tranquile silence, sont les premiers secours de l'hospitalité qu'exerce envers eux ce monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de sa famille, vertueuse et paisible Cour; il les fait asseoir autour de son trône, et parlant au jeune Orozimbo, avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à soulager son coeur du poids accablant de ses peines, en lui racontant ses malheurs.

» Le Souvenir en est cruel, dit le Cacique Mexi-
» cain, avec un triste et profond Soupir; mais je
» te dois l'effort d'en rappeller l'image. Ecoute moi,
» généreux prince; et puisse l'exemple de ma pa-
» trie t'apprendre à garantir ces bords du fléau
» qui l'a ravagée!» A ces mots, le silence regne dans l'assemblée des Incas; et le cacique reprend ainsi.

Chapitre 6.

Enfans du Soleil, vous savez la route qu'il suit tous les ans. il est à présent sur vos têtes; il y a trois lunes qu'il se levoit de même sur le pays où je suis né. Ce pays s'apelle Mexique. Il avoit pour roi Montezume, dont nous sommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un coeur droit, généreux, fidele. Mais trop souvent du sein de la prospérité naissent l'orgueil et l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit roi. Sa dureté superbe éloigna ses amis; sa foiblesse et son imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, et causerent tous ses malheurs.

Vingt Caciques, tous possesseurs d'autant de fertiles provinces, étoient réunis sous ses loix. trop puissant et trop absolu, il abusa de sa fortune; ou plutôt ses flateurs, dont il fit ses ministres, en abuserent en son nom; et de ses provinces foulées, les unes, secouant le joug, avoient repris leur liberté; d'autres, plus foibles ou plus timides, gémissoient en silence, et pour être rebelles attendoient qu'il fut malheureux; lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe et embrasse la mer (*), une

(*) Le golfe du Mexique.

race d'hommes qu'on prenoit pour des dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux ailés, d'où partoient l'éclair et la foudre; que de ces forteresses flotantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leur dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuraient que le quadrupède et l'homme n'étoient qu'un; que ses pas rapides dévançoient les vents; que ses regards lançoient la mort, et une mort inévitable; que ses deux têtes, d'homme et de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ses regards avoit épargné; et que la pointe de nos flèches s'émoussoit sur la dure écaille dont tout son corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme universel retentit jusqu'à Mexico. (C'étoit le siege de l'empire.) Montezume en parut troublé; mais la même foiblesse qui lui faisoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il sut que ces brigands avides se laissoient appaiser par de riches offrandes; il espéra les adoucir. il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé et Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les conseils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambassade; deux cents Indiens nous suivoient, chargés de riches présens; cinq captifs, choisis parmi ceux que l'on engraissoit dans nos

temples pour être immolés à nos dieux, terminoient ce nombreux cortege.

Nous arrivons au camp des Espagnols; (car c'est ainsi que ces brigands se nomment) et quel est notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantoient des nations! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cents; ce n'étoient que des hommes; et des millions d'hommes trembloient.

Nous parumes devant leur chef.... Ah le perfide! Sous quel air majestueux et tranquile il sut déguiser sa noirceur!

Silvatoé en l'abordant, le salue, et lui parle ainsi:
„ Le Monarque du Mexique, le puissant Montezume,
„ nous envoie te saluer, et savoir de toi qui tu es,
„ d'où tu viens et ce que tu veux. Si tu es un dieu
„ propice et bienfaisant, voilà des parfums et de l'or.
„ Si tu es un dieu méchant et sanguinaire, voilà
„ des victimes: tu peux les dévorer; nous t'en livre-
„ rons de nouvelles. Si tu es un homme, voilà des
„ fruits pour te nourrir, des vêtemens pour ton usage,
„ et des plumes pour te parer."

„Non, nous ne sommes point des dieux nous ré-
„ pondit Cortés: (car tel étoit son nom.) mais par une
„ faveur du ciel qui dispense à son gré la force et
„ le courage, l'intelligence et la vertu, nous avons
„ sur les Indiens des avantages et des droits que vous

reconnoitre un jour. Je reçois vos présens, je retiens vos captifs, pour m'obéir et me servir, non pour » être offerts en victimes: car mon dieu est un dieu de » paix, qui ne se nourrit point de sang. Vous voyez » l'autel que nos mains lui ont élevé; soyez témoins » du culte que nous allons lui rendre. Pour la pre- » miere fois il descend sur ces bords.

L'autel étoit simple et rustique; un feuillage, en forme de temple, l'environnoit de son ombre; un vase d'or en faisoit l'ornement; un pain léger, d'une extrême blancheur, et quelques goutes d'une liqueur, que nous prîmes d'abord pour du sang, mais qui n'est que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du sacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible; le l'avouerai-je cependant? Soit par la force de l'exemple, soit par le charme des paroles que proféroit le sacrifica- teur, et par l'ascendant invincible que leur dieu pre- noit sur nos dieux, le respect de ces étrangers, proster- nés devant leur autel, nous frapa, nous saisit nous mêmes.

Après le sacrifice on nous fit avancer sous les pavillons de Cortès. il nous reçut avec cet air d'as- surance et d'autorité d'un maitre absolu qui commande. » Mexicains, nous dit-il, le vrai dieu, » le dieu que j'adore, le seul que l'on doit adorer,

» puisqu'il a créé l'univers, qu'il le gouverne et le soutient,
» vient de descendre sur ces bords; et il commande
» à vos idoles de s'anéantir devant lui. C'est lui
» qui nous envoie pour abolir leur culte, et pour
» vous enseigner le sien. Renversez vos autels
» sanglans, rasez vos temples abominables, et ces-
» sez d'outrager le ciel par des offrandes qu'il abhor-
» re; ou voyez en nous ses vengeurs.»

Silpatoé lui répondit, que si le dieu qu'il nous annonçoit, étoit le dieu de la nature entiere, il avoit l'empire des coeurs comme celui des élémens; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu et adoré dans ces contrées; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix le monde se prosterneroit; que c'étoit le supposer foible que de s'armer pour sa défense; que celui qui n'a qu'à vouloir n'a pas besoin qu'on le seconde; que c'est en faire un homme et s'ériger en dieu que de s'établir son vengeur. il ajouta que si ces étrangers plus éclairés, plus sages, et plus heureux que nous, venoient, par la seule puissance de l'exemple et de la raison, nous détromper et nous instruire, nous croirions qu'en effet un dieu se servoit de leur entremise; mais que la menace et la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès étonné répliqua, que les desseins de son dieu étoient impénétrables; qu'il n'en devait pas compte aux hommes; qu'il commandoit; et que c'étoit à nous d'adorer et d'obéir. il nous assura cependant qu'il n'employeroit jamais la force qu'à l'appui de la raison. il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume et tous les sages de ses Conseils et de sa Cour ne reconnussent aisément combien monstrueux et barbare étoit le culte des idoles qu'on arrosoit de sang humain; mais le peuple endurci, aveuglé par ses prêtres, et accoutumé dès l'enfance à trembler devant ses faux dieux, avoit besoin qu'on le forçat, par une heureuse violence à laisser tomber le bandeau de l'ignorance et de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous admit à sa table. il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous présentoit; car nous savions qu'on avoit tué un grand nombre de nos amis. il pénétra notre pensée, et nous lui en fimes l'aveu: » Non, dit-il, cet usage impie » est en horreur parmi nous; et ni la faim la » plus cruelle, ni la plus dévorante soif ne » vaincroient notre répugnance pour la chair et » le sang humain:» ..... Quelle répugnance grands dieux! Non, ils ne mangent pas les hommes; mais

les en égorgent-ils moins ? Et qu'importe lequel des trois, du vautour, de la terre, ou du meurtrier, boira le sang innocent ?

Au sortir du festin, nous eumes le spectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels ! On voit bien qu'ils sont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait ! ils s'élancerent, à nos yeux, sur ces animaux redoutables que, d'une main légére, ils savent gouverner, tandis que l'autre main fait voler autour d'eux un glaive étincelant, et rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il est possible, l'avantage prodigieux que leur donne sur nous la fougue, la vitesse, la force de ces animaux, fiers esclaves de l'homme, qui combattent sous lui !

Mais cet avantage effrayant, l'est moins que celui de leurs armes : car, au lieu du frêle caillou qui fait le tranchant de nos glaives, et de ces minéraux flexibles qui font la pointe de nos dards, ils ont l'art d'aiguiser un métal noir et dur, qu'ils méprisent, les insensés, et auquel ils préferent l'or, le plus futile des métaux et le plus inutile à l'homme.

Ils ont mieux que l'arc et la fronde ; ils ont en main, dans les combats, de longs tuyaux, d'où partent avec bruit des cailloux arrondis, dont l'atteinte est mortelle. C'est ce qui d'abord faisoit croire

que leurs regards lancoient la mort.

Une arme encore plus formidable, est la foudroyante machine dont on fit l'essai devant nous. Le tonnerre du ciel n'est pas plus effrayant lorsqu'il roule sur les nuages. En l'observant, nous reconnumes que du sein d'un métal creusé comme un roseau, mais égal en grosseur à la tige d'un cedre, l'air et le feu, en s'échapant avec l'effort le plus rapide, chassent un globe d'un poids énorme, et que ce globe va brisant tout ce qui s'oppose à son vol. Inca, c'est le génie de la destruction qui leur a fait ce don fatal.

Mais ce qui m'étonne encore plus, c'est l'intelligence et l'accord de leurs mouvemens imprévus pour l'attaque et pour la défense. Cet art de marcher sans se rompre, de se déployer à propos, de se rallier au besoin, cet art, changé en habitude, est ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort, nous la bravons ... comme eux; nous ne savons pas la donner..... A ces mots le jeune Cacique laissant tomber sa tête sur ses genoux, et de ses mains cachant ses larmes: pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, helas! impuissante! il est des maux contre lesquels jamais le coeur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange

de l'or, des perles, des tissus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques présens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

" Je ne vous ai parlé, dit-il, jusqu'à présent, " qu'au nom du dieu qui m'a choisi pour renverser " vos idoles, et pour lui élever des temples sur les " débris de leurs autels; mais vous voyez encore en " moi le ministre d'un roi puissant, d'un roi qui, " vers les bords d'où le Soleil se leve, regne sur des " états plus vastes, plus riches et plus florissans que " l'Empire de Montézume. il veut bien cependant " l'avoir pour allié. Dites à Montézume que je " viens à sa Cour pour lui offrir cette alliance, et " que Charles d'Autriche, Monarque d'Orient, espere " bien qu'on lui rendra, dans la personne de son " ministre, tout ce qu'on doit à la majesté et à " l'amitié d'un grand roi. "

Pilpatoé lui répondit encore, que si son maître étoit si riche et si puissant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher si loin des alliés et des amis; que Montézume seroit sans doute honoré de cette ambassade; mais qu'il faloit du moins attendre son aveu, pour pénétrer dans ses Etats.

" Exposez-lui, nous dit Cortès, que pour le voir " j'ai traversé les mers; que l'honneur de mon maître " exige qu'il m'entende; que sans lui faire injure

„il ne peut ~~pas~~ refuser de me recevoir dans sa Cour;
„et que je serois trop indigne du titre auguste et
„saint dont je suis revêtu, si je m'en retournois
„chargé de cet affront, sans en avoir tiré vengeance.„

Chapitre 7.

La réponse de Montézume ne se fit pas longtems attendre. il crut, par de nouveaux présens, adoucir le refus qu'il faisoit à Cortès de le laisser pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les présens, et persista dans sa demande.

il avoit su quelle étoit la haine des Caciques pour Montézume; il leur avoit promis d'abaisser son orgueil, d'assurer leur indépendance; et déjà reçu en ami dans le palais de Zampola (*), nous le trouvames environné d'une foule de rois, tous vassaux de l'empire, dont il avoit formé sa Cour.

„Vous voyez, lui dit Teutile, avec quelle magnifi-
„cence Montézume répond à l'amitié d'un Roi, qui
„veut bien rechercher la sienne. Mais les moeurs,
„les usages, les loix de son empire ne lui per-
„mettent rien de plus; et à moins de vous déclarer

(*) Zampoala.

ses ennemis, vous ne pouvez tarder à quitter ce rivage.»

Cortès à ces mots, regardant les Caciques ses alliés, avec un air riant et fier, sembla vouloir les rassurer; et puis composant son visage, pour répondre avec dignité: «Rendez-vous, nous dit-il, demain, au «port, où mes vaisseaux m'attendent; vous y apprendrez «ma résolution.»

A l'instant quelques uns des siens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en secret. il écoute, et soudain, avec emportement, il nous ordonne de le suivre.

il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs, destinés à être immolés à nos dieux; car c'étoit l'une de nos fêtes. il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur. «Arrêtez, dit-«il, arrêtez, hommes stupides et féroces. Vous offenser «le ciel en croyant l'honorer.» A ces mots, s'élançant lui même entre le prêtre et les victimes, il commande qu'on les dégage, et qu'on les garde auprès de lui.

Tout le peuple étoit assemblé; les prêtres indignés crioient au sacrilege, et demandoient vengeance pour leurs dieux outragés; un murmure confus élevé dans la foule annonçoit un soulèvement; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques uns des siens, il monte, et force le Cacique à monter les

dégrés du temple; et là, saisissant d'une main ce prince interdit et tremblant, et de l'autre levant sur lui son glaive prêt à le percer: "bas les armes, dit-il au "peuple, d'une voix forte et menaçante; où je frappe, "et je vais commander à l'instant qu'on égorge tout "sans pitié."

Le fer levé sur le Cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution glacent tous les esprits; et la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les dieux? A son courage, à sa fierté, il paroissoit un dieu lui même. il se fait amener les sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. "Hébien! dit-il, est-ce "ainsi que vos dieux vous défendent, vous et leur temple? "Qui les retient? Qui les enchaine? Je ne suis qu'un "mortel; que ne m'écrasent-ils, puisque j'ose les "insulter? allez, vos dieux sont impuissans; ils ne "sont rien que les fantômes du délire et de la frayeur. "Des dieux avides de carnage, et nourris de chair et "de sang! Pouvez-vous bien y croire? Et si vous y "croyez, pouvez-vous adorer les plus méchans des "êtres? abjurez ce culte execrable, et renoncez, pour le "vrai dieu, à ces idoles monstrueuses, que vous nous "allez voir briser.

il dit, et profitant de la terreur profonde dont tout le peuple étoit frapé, il commande à sa troupe de ren-

verser nos dieux du haut de leurs autels, et de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous espérions tous que le temple s'écrouleroit sur les profanateurs. Le temple resta immobile; et nos dieux mutilés, roulant sur la poussiere, se laisserent fouler aux pieds.

L'étranger alors, reprenant une sérénité tranquile, „Peuple, dit-il, voilà vos dieux. C'est à ces simula„cres vains que vous avez sacrifié des millions „de vos semblables. Ouvrez les yeux et frémissez.„ Ensuite il fit venir les jeunes Indiens, arrachés de la main des prêtres. „Mes enfans, leur dit-il, vivez; „donnez la vie à d'autres hommes; rendez la douce, „tranquile, heureuse à ceux dont vous l'avez reçue; „et gardez en le sacrifice pour le moment où votre „prince, votre patrie et vos amis vous le demande„ront au milieu des combats.„

„Vous voyez, reprit-il en s'adressant à nous, que „j'ai quelque raison de vouloir pénétrer jusqu'à la „Cour de Montézume. A demain. Rendez-vous au „port; vous jugerez s'il est prudent qu'il persiste dans „ses refus.

Inca, tu ne peux concevoir la révolution soudaine qui se fit dans tous les esprits, quand le peuple fut assuré de la ruine de ses dieux. Imagine toi des esclaves flétris, courbés dès leur naissance sous les chaines

de leurs tyrans, et qui, tout à coup délivrés de cette longue servitude, respirent, soulagés d'un fardeau accablant; tel fut le peuple de Zampola. D'abord un reste de frayeur troubloit et réprimoit sa joie. il sembloit craindre que la vengeance de ses dieux ne fut qu'assoupie, et ne vint à se réveiller. Mais quand il les vit mutilés, foulés aux pieds dans la poussiere, il se livra à des transports qui firent bien voir que son culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, et qu'il détestoit dans son coeur les dieux que sa bouche imploroit.

„Sans doute, dit l'Inca; et il n'est pas dans l'homme, „d'aimer, d'adorer autre chose qu'un Etre juste et bien„faisant, tel que vous l'annonçoient, que l'adoroient eux„mêmes ces étrangers, dont je conçois une autre opinion „que vous." Ce sont des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. ils nous annocent un dieu de paix, un dieu propice et débonnaire; c'est un piége qu'ils tendent à la crédulité. Leur dieu est cruel[a], implacable, et mille fois plus altéré de sang que tous les dieux qu'il a vaincus.

Apprens que sous nos yeux ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en son nom ils ont fait couler des flots de larmes et de sang; qu'il n'en est point rassasié, et qu'il leur en demande encore. Mais laisse moi poursuivre; tu vas bientôt connoître et détester ces imposteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flote de Cortès; et l'on nous dit de l'y attendre. Mille pensées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'ascendant que prenoit cet homme inconcevable sur l'esprit des Caciques et sur l'ame des peuples, l'apparence de ses vertus, la puissance de sa parole, la chute de nos dieux, le triomphe du sien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes sur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenses, dont la structure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs sont un assemblage de bois solides, qu'on a courbés et façonnés comme des joncs flexibles; leurs ailes sont des tissus d'écorce, suspendus à des tiges d'arbres aussi élevés que nos cèdres; ces tissus flottans dans les airs, se laissent enfler par les vents. Ainsi c'est aux vents qu'obéit cette forteresse mouvante; une seule rame attachée à l'extrémité du canot, lui sert à diriger son cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante industrie, Cortès arrive, accompagné des siens. A l'instant ses Soldats se jettent sur la flotte: nous croyons les voir s'embarquer; mais cette fausse joie est tout à coup suivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vastes édifices: bois, métaux, voiles et cordages, on enleve tout; et Cortès, donnant l'exemple

à sa troupe, s'élance, la flame à la main, embrase l'un de ses canots, et les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flame ondoyante, les envelope et les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, et nous parle ainsi: » Tant que j'au-» rois eu le moyen de m'éloigner de ce rivage, Mon-» tézume auroit pu douter si je persisterois dans ma-» résolution. Mexicains, dites lui ce que vous avez vu, » et qu'il se prépare à me recevoir en ami, ou en » ennemi.» Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.

Note.

(α) Leur dieu est cruel,) Barthelemi de Las-Casas après avoir fait à Charles-quint la peinture des cruautés commises dans le nouveau monde » Voilà, dit-il, pourquoi les » indiens se moquent du dieu que nous adorons, et » persistent opiniâtrément dans leur incrédulité: ils croient » que le dieu des Chrétiens est le plus méchant des dieux; » parceque les chrétiens qui le servent et qui l'ado-» rent, sont les plus méchans et les plus corrompus de » tous les hommes. »

(Découverte des ind. occid. pag. 180.)

Chapitre 8.

Montézume attendoit notre retour avec impatience. il assembla ses ministres et ses prêtres pour nous entendre. La présence des prêtres nous fit dissimuler l'humiliation et l'opprobre dont le dieu de Cortès avoit couvert nos dieux; tout le reste fut exposé dans un récit fidele et simple; et quelques figures tracées nous aiderent à exprimer ce qu'il nous eut été mal aisé de décrire.

Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnement stupide qui semble interdire à l'ame la pensée et la volonté. „ Ces étrangers, dit-il, ont sur nous, je l'avoue, „ un ascendant qui m'épouvante. Tout ce que vous „ m'en racontez me semble tenir du prodige; et j'y „ vois quelque chose au dessus de l'humain. „

„ ils sont plus éclairés, sans doute, et plus industrieux „ que nous, lui dit Tlilpatoé. Mais toutes leurs lumie- „ res ne les rendent pas immortels. La fatigue, la faim, „ le sommeil, la douleur, tous les besoins, tous les maux „ de la vie sont faits pour eux comme pour nous. „ Leur ame s'écoule avec leur sang par la pigure „ d'une fléche, comme celle d'un indien: c'est ce que „ je voulois savoir; le reste est de peu d'importance. „

Montezume à qui ce discours devoit inspirer du

courage n'en parut point touché. il regardoit les prêtres, et il sembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Le Pontife se leve et d'un air imposant „ Seigneur, „ dit-il à Montézume, je ne vois dans l'événement „ dont tout cet Empire est troublé, que l'accomplisse- „ ment de l'un de nos oracles. Cet oracle nous annon- „ çoit l'ambassadeur d'un roi fameux dans l'orient, „ et seul légitime héritier du fondateur de cet Empire.(*) „ C'est à lui qu'appartient le Sceptre dont vous êtes „ dépositaire; c'est à vous de lui céder, ou d'obtenir qu'il „ le laisse en vos mains, et n'en exige que l'hommage. „ Recevez donc avec respect l'ambassadeur de ce grand „ roi, puisqu'un oracle vous l'annonce: car jamais „ un oracle ne peut manquer de s'accomplir.

Ainsi parla l'interprete des dieux; et personne n'osoit, de peur de l'irriter, lui répliquer et le con- fondre. J'eus seul cette audace imprudente. » Mais „ cet ambassadeur, lui dis-je, accueilli, reçu dans „ la Cour du Cacique de Zampola, en pleine paix, „ et au mépris de la foi qu'ils s'étoient donnée, est „ entré dans un temple, à la tête des siens, a fait „ renverser les autels, en a précipité nos dieux: Est- „ ce là ce qu'avoient annoncé vos oracles? »

„ Jeune homme! s'écria le prêtre, qu'oser vous dire? „ Et quel mortel assez hardi, assez impie pour porter „ la main sur nos dieux, n'eut pas été réduit en poudre? »

(*) Ce fondateur, selon la fable du pays, étoit Quezalcoal

» Je dis ce que nous avons vu, repris-je avec tranquillité.
» Ce brigand sacrilege n'est point réduit en poudre; il
» vit; et vos dieux sont brisés au bas des marches de
» leur temple: le peuple les y foule aux pieds.

Le prêtre interdit et confus, se leve, et d'un ton menaçant: » Je vais, dit-il, interroger nos dieux, sur
» cet événement étrange; et malheur à l'audacieux
» qui nous en auroit imposé. »

Le lendemain nouveau Conseil, où l'on nous fit encore paroître.

» Ne vous étonnez plus, dit le prêtre au Monarque,
» de la foiblesse de nos dieux, et de la décadence ou
» tombe leur empire. Nous avons évoqué le puissant
» dieu du mal, le formidable Telcaléppulca. il nous est
» apparu sur le faîte du temple, dans les ténébres de la
» nuit, au milieu des nuages que sillonnoit la foudre.
» Sa tête énorme touchoit au ciel; ses bras qui s'éten-
» doient du midi jusqu'au nord, sembloient envelo-
» per la terre; sa bouche étoit remplie du venin
» de la peste, qu'elle menaçoit d'exhaler; dans ses
» yeux sombres et cavés pétilloit le feu dévorant
» de la famine et de la rage; il tenoit d'une
» main les trois dards de la guerre, de l'autre
» il secouoit les chaines de la captivité. Sa voix
» pareille au bruit des vents et des tempêtes, nous
» a fait entendre ces mots: on me dédaigne; on

„ne fait plus couler sur mes autels que le sang de
„quelques victimes, que l'on néglige d'engraisser. Qu'est
„devenu le temps, où vingt mille captifs étoient sacri-
„fiés tous les ans dans mon temple? Ses voutes ne
„retentissoient que de gémissemens et de cris doulou-
„reux; mes autels nageoient dans le sang; mon
„parvis regorgeoit d'offrandes. Montézume a-t-il
„oublié que je suis Telcaléputca, et que tous les
„fléaux du ciel sont les ministres de ma colere?
„Qu'il laisse tous les autres dieux languir, tomber de
„défaillance; qu'il les laisse accabler par un dieu
„ennemi; j'y consens: on peut mépriser des dieux
„indulgens et faciles; mais c'est le comble de
„l'imprudence de négliger le dieu du mal."

Epouvanté d'un tel prodige, Montézume ordonne à l'instant que parmi les captifs on en choisisse mille, pour les immoler à ce dieu; que dans son temple tout abonde pour les engraiser à la hâte; et qu'il en soit fait au plutôt un sacrifice solemnel.

A ce récit l'Inca s'écrie en frémissant: „Quoi „dans un jour, mille victimes!" „Que veux tu? lui dit le Cacique, tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme foible et malheureux, a regardé le dieu du mal comme le plus puissant des dieux; et pour le désarmer il croit devoir lui rendre un

culte barbare et sanglant, un culte enfin qui lui ressemble. Je te l'ai dit; ces étrangers lui sacrifient comme nous. Et à quelle autre divinité offriroient-ils tant d'homicides? C'est là le secret qu'ils nous cachent; et c'est par là sans doute qu'ils gagnent la faveur de ce dieu altéré de larmes et de sang.

L'indolent et foible monarque croyoit avoir pourvu à tout en ordonnant ce sacrifice; mais son ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voisins (*), et secondé par eux, il parut avec une armée sur la cime des monts qui nous environnoient. Ce fut alors que Montézume ne dissimula plus son découragement. Il voulut essayer encore avec les Espagnols la force des bienfaits; il leur offrit de partager avec eux ses trésors immenses, et de faire pour eux les frais d'une nouvelle flote, s'ils vouloient s'éloigner: inutile ressource! C'étoit leur montrer sa foiblesse, accroître leur orgueil, et irriter encore leur insatiable avarice. Aussi Cortès, plus obstiné et plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des présens qu'il méprisoit; que l'or n'effaçoit point les taches de la honte; et que l'affront qu'on lui faisoit, ne se lavoit que dans le sang.

(*) Le peuple de Tlascala.

Cette ville superbe, qui n'est plus que ruines, la malheureuse Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme sortant du sein des eaux; on y arrivoit par des digues qu'on pouvoit couper aisément; celle par où venoit Cortès, traversoit la ville où regnoit mon pere; et pour disputer ce passage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montézume; il ne put l'obtenir: il falut recevoir ces étrangers comme nos maitres, nous humilier devant eux..... O combien je frémis! Combien je détestai celui qui nous forçoit à cet abaissement! Quel vice dans un roi qu'un excès de foiblesse! il vient lui même, désarmé, au devant de ses ennemis, s'efforçant de cacher sa honte sous sa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie et de l'amitié, les comble de présens, les invite à loger dans le palais du roi son pere (*), et inaccessible pour nous, n'est plus visible que pour eux. Cortès, le plus dissimulé des hommes, le flate, l'éblouit, gagne sa confiance, et l'attire (adresse incroyable) dans ce palais changé en forteresse, qu'ils occupoient, lui et les siens.

Ah! C'est ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'insolence et de l'outrage. Au milieu

(*) Le palais d'Axayaca.

de sa ville, au milieu de son peuple, et dans le palais de son pere, Montézume lui même est retenu captif, en ôtage par ces brigands. ils font plus, et pour achever d'abbattre et d'avilir son ame, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Montézume que son orgueil et son courage avoient abandonné, tendit les mains, et sans se plaindre reçut ces liens flétrissans. il porta la bassesse jusqu'à se réjouir, lorsqu'on daigna l'en délivrer.

honteux de sa foiblesse, il voulut la cacher à son peuple, à sa Cour, à ses ministres mêmes. il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques uns des soldats de Cortès, (*) tués dans les champs de Zampola; il permit que devant ses yeux, on fit bruler vifs ceux des siens qui avoient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de sa main, et qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Castillan (*), et de la gauche la flèche encore sanglante dont il l'avoit percé, en nous criant, Amis! Vous voyez qu'on les tue; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baisser la paupiere,

(*) Ce Castillan s'appelloit Arguello.

cet homme tel que si le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eut été sauvé; je le vis périr dans les flames: Cortès l'y fit jetter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant: c'est son frere: il alloit se brûler avec lui; je le retins, et je lui dis: » Que fais tu? tu nous abandonnes! tu veux » mourir; et tu n'es pas vengé! »

Montézume dévora tout, les affronts et les violences, il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès; il feignit d'être heureux et libre, au milieu de ces gardes qui le faisoient trembler, et qu'il appelloit ses amis. Le malheureux invitoit son peuple à venir leur donner des fêtes, et sa Cour à les honorer. Le bien de son empire, le maintient de la paix, l'avantage de cette alliance qui déguisoit sa servitude, les avis secrets de ses dieux, il mit tout en usage pour nous en imposer. il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'esclave. il prévenoit leur volonté pour se dispenser de la suivre, et s'imposoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. à l'avarice de ses maitres il prodiguoit des monceaux d'or. il offrit de rendre à leur prince un hommage que leur orgueil eut à peine exigé de lui. il croyoit donner à cet acte de foiblesse et de dépendance l'apparence de la justice et de la magnanimité; et il se consoloit de s'avilir lui

même, pourvu qu'on ne vit pas qu'il y étoit forcé. Ses dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les seuls qu'il défendit avec une noble constance; tout le reste, l'honneur, la liberté, les biens de son peuple et de sa couronne, tout fut abandonné à ses insolens oppresseurs.

Il espéroit qu'enfin, comblés de ses présens, adoucis par ses complaisances, rassasiés de notre honte et de leur gloire, ils consentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent; et le ciel sembla vouloir les y contraindre: car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; et Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laisser dans nos murs qu'un très petit nombre des Siens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abbatement de Montézume, que ce petit nombre suffit pour le retenir parmi eux. On le pressa de consentir à sa délivrance; il en fut offensé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que sa conduite étoit volontaire, et plus sage qu'on ne pensoit; qu'il lui en avoit assez coûté pour s'attacher de tels amis; et qu'il ne vouloit pas s'exposer au reproche de leur avoir manqué de foi. » J'ai leur parole, » ajouta-t-il, qu'après s'être assurés de la nouvelle » flote, ils vont quitter ces murs, et partir de » ces bords. »

il étoit si frapé de cette illusion, que tout la scélératesse du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; et il étoit d'usage, dans ces solemnités, de rendre hommage aux dieux par des danses publiques. La fleur de la jeune noblesse s'y distinguoit par sa magnificence; et Montézume, sur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelloit ses hôtes, fussent présens à ce spectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; et nous étions sans armes, comme sans défiance. Qu'on s'imagine voir des loups, des linx, des léopards errans autour d'un pâturage, où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paisibles. La soif du sang qui les dévore, s'irrite sourdement au fond de leurs entrailles; ils approchent sans bruit dissimulant leur rage, mais leurs regards avides la décèlent; et tout à coup s'y abandonnant, ils s'élancent sur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les castillans témoins de nos paisibles jeux, nous entourer, nous observer avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamans dont nous étions parés, vils richesses qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuse pour laquelle rien n'est sacré. Eperdus, forcenés, se donnant l'un à

l'autre le signal(*) du meurtre et de la rapine, ils tirent le glaive, et fondant sur nous, ils frappent, ils égorgent impitoyablement tout ce que la frayeur, l'épouvante et la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maitres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, et s'applaudir de leur butin, aussi peu sensibles aux plaintes des mourans, que le sont les bêtes féroces au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent et dont elles boivent le sang.

Après ce crime atroce, il faloit, ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Monterume eut beau colorer la noirceur de leur attentat; on ne l'écouta plus: l'emportement du peuple et sa fureur étoient au comble. il vint au palais de mon pere le supplier de prendre sa défense, et de l'aider à délivrer son roi. O mon pere! Si la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu sauver ta patrie, qui mieux que toi, eut mérité d'en être le libérateur! Sous lui le trouble et le tumulte font place à l'ordre et au conseil. A la tête du peuple, il force l'ennemi à se retirer dans l'enceinte du palais qui lui sert d'azyle, le réduit à ne plus paroitre, et l'assiege de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

(*) Ce signal étoit le nom de Saint Jacques.

Note 7.

(α) Quelsques uns des soldats de Cortès) Descalante et sept Espagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Crux. ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.

Chapitre 9.

Cet heureux brigand délivré d'un rival(*) qui venoit lui disputer sa proie, s'étoit fait de nouvelles forces des vaincus qu'il avoit gagnés(α). Plus fier que jamais, il arrive; il s'avance; un silence morne l'étonne en entrant dans nos murs. il pénetre avec défiance jusqu'aux portes de Son palais, et s'y enferme avec les siens.

Mon pere les suivoit des yeux; il entendit leurs cris de joie. » Demain, dit-il, demain, si le ciel » nous seconde, nous changerons ces cris en des cris » de douleur. » En effet, dès le jour suivant tout le peuple fut sous les armes, et mon pere ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne

(*) Narvaez.

nous eut fallu franchir que des murs hérissés de lances et d'épées, ce péril ne seroit pas digne d'être rappellé ; mais peins toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée et de flame, une grêle rapide, et d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vuide affreux dans nos rangs. Ce vuide étoit rempli ; nos Indiens couverts du sang de leurs amis, qui rejaillissoit autour d'eux, marchoient sur des monceaux de morts. C'étoit le courage effréné de la haine, de la vengeance, et du désespoir réunis. On travailloit obstinement à briser les murs et les portes ; on se faisoit avec des lances, des échelons pour s'élever ; les Indiens blessés servoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles ; le trouble, l'effroi, l'épouvante regnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, si le soleil, en nous dérobant sa lumiere, n'eut pas terminé le combat.

La nuit, des fléches enflamées embraserent les toits de ce palais funeste ; un horrible incendie en chassa le sommeil ; et tandis qu'au milieu des siens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous primes un peu de repos. Mais l'aurore du jour suivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi sort ; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre sang l'inonda ; mais nous vimes

aussi, et avec des transports de joie, couler celui des Castillans. La nuit fit cesser le carnage. L'ennemi rentra dans ses murs.

Il falut donner quelques jours aux devoirs de la sépulture; et l'ennemi les employa à construire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres qu'on lui lançoit du haut des toits. De son côté mon pere appliquoit tous ses soins à éviter dans le combat ce désordre qui nous perdoit; à donner à nos mouvemens plus d'accord et d'intelligence; à établir ses postes, disposer ses attaques, ménager pas à pas une retraite aux siens, et l'interdire à l'ennemi. La ville bâtie au milieu d'un lac, étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, laisseroient après nous un abime à franchir. C'est surtout de cet avantage qu'il vouloit qu'on sut profiter.

„O mes enfans, nous disoit-il, gardez vous seulement
„de cette ardeur aveugle, qui vous ôte la liberté d'agir
„ensemble et de concert. La foule est toujours foible;
„et dans les flots pressés d'un peuple qui charge en
„tumulte, le nombre nuit à la valeur. Observez
„dans vos mouvemens l'ordre que je vous ai prescrit;
„je vous réponds de la victoire. Elle coutera cher;
„mais ce n'est pas ici le moment de nous ménager.
„Il seroit insensé de fuir, dans les combats, la mort

»qui nous attend à l'ombre de nos toits, au sein de
»nos enfans, dans les bras de nos femmes. Mais la
»liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien servi
»votre patrie et votre roi, vous ne les trouverez qu'en
»marchant sur mes pas.«

Du palais de Cortès on vit enfin sortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupedes, et dont la cime chancelante pétilloit de rapides feux. Mais d'énormes rochers, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracassées. On combattit à découvert, sans trouble et sans confusion. Le meurtre étoit affreux; mais il étoit tranquile. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flame, la fureur marchoit en silence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, étoit presque le seul qu'eut l'ennemi sur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenser cet avantage? Ce fut ce qui rendit douteux le succès d'un combat si long et si sanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plûtôt lassé que vaincu.

Mon pere, en nous montrant dans la foule des morts quarante de ces furieux (b), nous flatoit de l'espoir d'exterminer le reste. »Encore deux combats
»pareils à celui ci, nous disoit-il; et le Mexique est
»délivré.«.

Le peuple contemploit avec des yeux avides les corps des Castillans étendus à ses pieds. « ils ne sont donc pas » immortels. » disoit-il, en comptant leurs plaies! Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce spectacle, on attendit avec impatience l'assaut remis au lendemain. il fut tel que les assiégés ne pouvoient plus le soutenir. On approchoit des murs; on les alloit franchir, et gagner la premiere enceinte. Cortès alors désespéré, força Montezume à paroitre, pour nous ordonner de cesser. Montézume se montre et du haut des murailles il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le peuple saisi de respect, se prosterne et prête silence. Le Monarque éleva la voix, il remercia ses sujets d'avoir tenté sa délivrance. Mais il leur dit qu'il étoit libre, et au milieu de ses amis. » Du reste, ils consentent, dit-il, à se retirer dès demain, » pourvu qu'à l'instant même on mette bas les armes, » et que, pour signe de la paix, on cesse toute hostilité. Je le veux; je vous le commande. Obéissez » à votre Roi. »

La multitude à cette voix étoit incertaine et flotante. Mon pere la détermina.

» Si tu es libre, grand Roi, dit-il à Montezume, » sors de cette prison, et viens régner sur nous. Jusques

„là nous n'écoutons point un prince malheureux qu'on
„force à se trahir. Non, peuple, ce n'est pas votre Roi
„qui vous parle; c'est un captif que l'on menace,
„et qui subit la loi de la nécessité. Sa bouche de-
„mande la paix; son coeur implore la vengeance.
„Venger le donc, sans écouter ce que lui dictent ses
„tyrans.„

A ces mots, l'assaut recommence. On crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi le retient, et l'expose à nos coups. Mon pere qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque..... il n'est plus tems. Une pierre fatale a frapé Montezume. il chancele, et tombe expirant dans les bras de ses ennemis. En le voyant tomber, tout son peuple éperdu jette un cri de douleur, s'épouvante et s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie son corps pâle et défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empresse, l'environne, et détestant la main qui la frapé, remplit l'air de ses hurlemens, et baigne son roi de ses larmes.

Les Caciques s'assemblent, et mon pere est élu pour succeder à Montézume. Alors un nouveau plan d'attaque et de défense acheve de déconcerter et d'effrayer nos ennemis.

Mon pere aux assauts meurtriers préféra les lenteurs d'un siege. Dans une enceinte inaccesible

au feu des Espagnols, il les fit entourer de tranchées et de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante; et il médite sa retraite. C'étoit le moment décisif. il lui faloit, pour s'échaper, repasser sur l'une des digues dont le lac étoit traversé; et mon pere ayant bien prévu que Cortès choisiroit les ombres de la nuit pour favoriser son passage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'indiens habiles à tirer de l'arc et de la fronde; et à la tête de ses Caciques, il voulut lui même charger la colonne de l'ennemi. Tout fut exécuté mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer sur la digue. Cette imprudence couta la vie à une foule d'indiens. Deux cents des Soldats de Cortès et mille de ses alliés tomberent sous nos coups; un pont volant sauva le reste; et quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Castillans dont la mort nous avoit vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir: son poids, plus que nos coups, les avoit accablés; et ce vil métal une fois fut utile à notre défense.

Dans ce combat de nuit, où le lac du Mexique avoit été rougi de sang, mon pere avoit reçu deux blessures mortelles. A son heure derniere il me fit approcher, et il me dit: „Mon fils, tu vois le fruit

» d'un mauvais regne. Ces brigands reviendront plus
» forts, plus redoutables, secondés de ces mêmes peuples
» que Montézume a fait gémir. hélas! je prévois
» en mourant la ruine de ma patrie, moins mal-
» heureux encore de ne pas lui survivre, et d'avoir
» fait, jusqu'au dernier soupir, ce que j'ai pu pour
» la sauver. Défends là comme moi, même sans
» espérance; et sois le dernier à combatre sur ses
» débris. » A ces mots, il me prit, me serra dans
ses bras, et de ses levres éteintes m'ayant donné le
baiser paternel, il expira.

Ce souvenir cruel et tendre émut si vivement
le héros mexicain, que sa voix en fut étoufée;
et les Incas, les yeux attachés sur un fils si
vertueux et si sensible, attendirent en silence que
son coeur se fut soulagé.

Notes.

(a) Des vaincus qu'il avoit gagnés.) La conduite de Cortès dans cette occasion est regardée comme le plus beau trait de sa vie. (Voyez Antonio de Solis.)

(b) Quarante de ces furieux,) Les deux tiers des Espagnols, et Cortès lui même, avoient été blessés dans ce combat.

Chapitre 10.

Pour succéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba sur le jeune Guatimozin, son neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. hélas! il se montra bien digne de ce choix; mais le Sort trahit son courage.

Cortès revint au bord du lac, avec des forces redoutables. A mille Castillans (*) la fortune avoit joint plus de cent-mille auxiliaires: telle étoit l'ardeur de nos peuples à voler au devant du joug.

L'épouvante se répandit dans toutes les villes voisines. Les unes se rangerent du côté de Cortès et prirent les armes pour lui; d'autres se trouverent désertes; et leurs habitans éperdus ou se sauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu sur le lac du Mexique, nous vimes lancer une flotte (†) semblable à celle qui sur nos bords avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner, et l'assaillir de

---

(*) il avoit reçu d'Espagne de nouveaux Secours.

(†) Composée de 13 brigantins.

toutes parts; brisés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisoient périr avec eux les braves Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie et l'activité de notre jeune roi firent des efforts inouis, pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalerent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, partout, et sans cesse présent, il étoit l'ame de son peuple; le feu de son courage enflamoit tous les coeurs. Les obstacles qu'il opposa aux approches des Castillans, lasserent enfin leur constance. Effrayés des travaux, des périls d'un long siege, ils nous proposerent la paix. Tout le peuple la demandoit; le Roi y consentoit lui même; la famine qui nous pressoit y disposoit tous les esprits, les prêtres, au nom de leurs dieux, furent les seuls qui s'y opposerent: ils avoient abbatu l'ame de Montezume; ils flaterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit consternés; une apparence de Succès les rendit aussi fiers qu'ils avoient été lâches.

Dans une attaque où nos ennemis s'étoient laissé envelopper, il en étoit tombé quarante dans nos mains. Nos prêtres demanderent qu'ils fussent immolés à celui de nos dieux qui présidoit

aux armes (*). ils leur furent livrés. Nous assistames tous à cette fête épouvantable; et ce fut là que nous apprimes, par le tremblement et l'effroi des captifs menés à l'autel, que cette race d'hommes, qui avec tant d'audace, bravoient la mort dans les combats, devenoient plus foibles que nous à l'aspect d'une mort tranquille.

Leur sang à peine eut rejailli sur la face du dieu terrible; l'idole à peine eut respiré la fumée de leurs entrailles, et senti toucher à ses levres leurs coeurs encore tout palpitans, que d'une mugissante voix, elle prononça ces paroles: » Peuple, tes dieux sont appaisés par le sang de tes ennemis; mais acheve de le répandre. Avant le huitieme soleil, tout sera consommé, » et j'aurai dévoré ma proie.

Sur la foi de l'oracle, on refusa la paix. Crédulité fatale! Un dieu plus redoutable, un dieu plus fort que tous nos dieux, dementit leur vaine promesse: il fit descendre des montagnes les peuples les plus indomptés; (†) il changea leur féroce orgueil en un zele ardent et docile; et Cortès n'eut pas plutôt vu grossir son camp de leurs fiers bataillons, qu'il résolut de nous livrer l'assaut.

Le passage sur les trois digues fut ouvert, malgré

(*) Ce dieu s'appelloit Vitzilipuztli.

(†) Les Otomies.

les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra au dedans de nos murs, s'y établit parmi des ruines, s'avança, précédé par l'horrible carnage que faisoient devant lui ses foudroyantes armes; et par trois routes opposées parvenu enfin jusqu'au centre de cette ville, où depuis trois jours regnoit l'épouvante et la mort.... A ces mots il s'interrompit par un frémissement de rage. «O souvenir, dit-il, ô souvenir affreux!» Et ses yeux sembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'Inca le consoloit; tâchoit de le calmer. Ah! reprit le malheureux prince, tu vas juger toi même si ma douleur est juste! Je combattois près de mon roi; j'avais abandonné le palais de mes peres; et dans ce palais assiégé j'avais laissé ma soeur, une soeur adorée, à qui moi même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour sa garde et pour sa défense, j'avais mis à la tête de quelques Indiens le brave Télasco, le fidele ami de mon coeur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma soeur étoit promise. Ce digne ami se défendoit avec tout le courage de l'amour et du désespoir; il l'inspiroit à ses Soldats; chacun d'eux sembloit comme lui protéger la pudeur et les jours d'une amante. Aucune de leurs fléches ne partoit en vain; le vestibule du palais étoit inondé de sang; la

mort en défendoit l'aproche. Mais des palais voisins, qu'on avoit embrasés, l'incendie atteint celui ci. D'abord les assiégés y sont enveloppés d'un noir tourbillon de fumée; bientôt la flame perce à travers ce nuage; elle s'attache aux lambris de cédre, et s'y répand à flots pressés.

Le péril de ma soeur fait trembler mon ami; il la cherche au milieu de l'embrasement; et dans ce palais solitaire, dont ses soldats de tous côtés défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçans, sa chere Amazili: il la trouve éperdue, la tête échevelée, qui le cherchoit lui même, et venoit l'embrasser, avant de périr dans les feux. » O chere moitié de mon ame, » lui dit-il, en la saisissant, et en la serrant dans » ses bras, il faut mourir ou être esclaves. Choisis: » nous n'avons qu'un instant. — il faut mourir, lui » répondit ma soeur. » Aussitôt il tire une flèche de son carquois, pour se percer le coeur. » Arrête! lui » dit-elle, arrête! et commence par moi: je me défie » de ma main, et mon amour implore le secours » de la tienne.

A ces mots, tombant dans ses bras, et approchant sa bouche de celle de son amant, pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah! quel mortel dans ce moment n'eut pas manqué de courage! Mon ami tremblant la regarde, et

rencontre des yeux dont la langueur touchante eut désarmé le dieu du mal. il détourne les siens, leve le bras sur elle; mais son bras affoibli retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, et trois fois sa main se refuse à déchirer ce coeur dont il est adoré. Ce combat lui donne le tems de changer de résolution. » Non, dit-il, je ne puis, je ne puis » achever. — Et ne vois-tu pas, lui dit-elle, les flames » qui nous environnent, et de l'autre côté l'esclavage » et la honte, si nous ne savons pas mourir? — Je vois » aussi, dit-il, la liberté, la gloire, si nous pouvons » nous échaper. » Alors appellant ses Soldats: » Amis » leur dit-il, suivez moi: je vais vous ouvrir un » passage » il fait environner ma soeur, commande que les portes du palais soient ouvertes, et s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémissoit lui même. Un énorme rocher, qui se détache et roule du haut des monts au sein des mers, chasse les vagues mugissantes, et s'ouvre à grand bruit un abime à travers les flots courroucés. Tel parut, en sortant du Palais de mon pere, le formidable Télasco. Mais les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant sur lui, s'accablent sous le nombre. il les repousse encore; une lourde massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances et les glaives, et comme

un tourbillon rapide renverse tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami couvert de blessures, et le corps sillonné de longs ruisseaux de sang, se défend et combat jusqu'à l'épuisement du peu de forces qui lui reste. Mais ses bras affoiblis laissent tomber enfin la masse et le bouclier; il chancelle, il succombe .... il respiroit encore. il fut pris vivant; et ma soeur suivit le sort de son amant. Est-il mort? a-t-elle eu la force et le malheur de lui survivre? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut être mon ami gémit dans ce moment sous les coups d'un maître inflexible. Ma soeur peut-être .... ah! loin de moi cette épouvantable pensée: elle ralume en vain toute ma rage, et fait le tourment de mon coeur.

L'Inca qui lui voyoit étouffer ses soupirs et dévorer ses larmes, le pressoit d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le Cacique, achevons: puisque j'ai pu survivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livroient la ville en proie à nos implacables vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour azyle que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensevelir. il voulut s'échapper. il traversoit le lac; et pour favoriser sa fuite nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat

désespéré. Monarque infortuné! Le zele de son peuple et le sang prodigué pour lui ne purent le sauver: il fut pris..... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer; et sa bouche entrouverte et ses yeux immobiles marquoient l'épouvante et l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un passage, il s'écrie: ô Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois! Un brasier, des charbons ardens!..... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. O barbarie atroce, s'écrie à ce récit, l'Inca saisi d'horreur! attends, dit le Cacique, attends, tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit jusques à la moëlle des os, Cortès, d'un oeil tranquile, observoit les progrès de la douleur; et il disoit au Roi: » Si tu es las de » souffrir, déclare où tu as caché tes trésors. »

Soit qu'il n'eut rien caché, soit qu'il trouvat honteux de céder à la violence, le héros du Mexique honnora sa patrie par sa constance dans les tourmens. il attache un oeil indigné sur le tyran, et il lui dit: » homme féroce et sanguinaire, connois-tu pour moi de supplice égal à celui de » te voir? » il ne lui échapa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier étoit aussi un fidele ami de ce prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à résister à la douleur; et prêt à succomber, il tournoit vers son maitre des regards plaintifs et touchans. » Et » moi, lui dit Guatimozin, suis-je sur un lit de » roses? » Ces paroles firent rentrer le soupir au fond de son coeur. (b)

Tu frémis, Inca; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands qu'au milieu des combats, dans l'aveugle ardeur du carnage. Pour en juger il faut les voir au milieu de ces peuples soumis et patiens, dont les uns vont au devant d'eux avec une joie ingénue, et les autres d'un air timide et suppliant; qui leur présentent de plein gré ce qu'ils ont recueilli des fruits de leur travail; qui s'empressent à les servir, à les loger dans leurs cabanes; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes; qui courbent le dos sans se plaindre sous le faix dont ils les accablent, sous les coups dont ils les meurtrissent; qui se laissent flétrir, avec un fer brulant, des marques de la servitude; c'est là que s'est montré dans toute son horreur leur naturel dur et féroce. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie et des rigueurs de l'esclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux

plus doux des hommes.

Ces malheureux épouvantés par le supplice de leur roi, par le saccagement de leur triste patrie, ne s'occuperent plus qu'à fléchir les vainqueurs; ils opposerent la douceur des agneaux à la férocité des tigres; l'offre et l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédoient, une obéissance muette, une aveugle soumission, le dernier et le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme, celui de la liberté, rien n'adoucit ces coeurs farouches. Si leurs esclaves surchargés, dans une longue et pénible route, osent gémir sous le fardeau, un châtiment soudain leur impose silence; et s'ils succombent sous l'excès du travail et de la misere, un bras impitoyable acheve de leur arracher le dernier soupir. „Cruels! disent „ces innocens, que vous avons nous faits? Notre vie „n'est employée qu'à vous servir; pourquoi nous „l'arracher? Ah du moins épargnez nos enfans et „nos femmes." Les monstres sont sourds à ces plaintes. De l'or, de l'or, c'est leur cri de rage: on ne peut les en assouvir. Un peuple en vain se hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeste. Ce n'est jamais assez; et tandis qu'à genoux les mains au ciel, les yeux en larmes, il proteste qu'il n'en a plus, on l'enchaine, on le livre à

d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables, et des supplices inouis. ingénieuse à compliquer et à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes cruelles, que la mort ne connoissoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité c'est la froideur tranquile. La nature est muète dans ces coeurs endurcis. Autour des buchers, où la flâme dévore une famille entière, au milieu d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les vieillards, sur les femmes enceintes, sur les enfans à la mamelle, autour des pieux où un feu lent consume le fils et la mere, déchirés par lambeaux avant que d'expirer, on les voit, ces hommes atroces, on les voit, rians et moqueurs, se réjouir, et insulter aux victimes de leur furie.

Ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, et d'avoir pu y survivre, ajouta le Cacique en répandant des larmes, et d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffoient. Ne crois pas pour cela que nous soyons des lâches. Si nous supportons nos malheurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

"Ah! vous en mériter sans doute, lui dit l'Inca,

»en l'embrassant. Je sens vos maux, je les partage.
» Si je ne puis les réparer, j'espere au moins les
» adoucir. Demeurez parmi nous, illustres mal-
» heureux; et que ma Cour soit votre azyle. Hélas!
» Si j'en crois des présages qui commencent à
» s'avérer, le tems approche où j'aurai besoin de
» votre expérience et de votre courage. Ah! s'écrie-
» rent les Caciques, la vie est le seul bien que le
» destin nous laisse: généreux prince, elle est à toi;
» et tu peux en être prodigue: sans toi le désespoir
» en eut tranché le cours:»

Notes.

(a) Qu'il résolut de nous livrer l'assaut.) Cortès se vit à la tête de deux cents mille hommes. Ce n'est donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

(b) Au fond de son coeur.) Cortès ayant fait cesser l'execution, Guatimozin vécut encore deux ans. il finit par être pendu, sur la déposition d'un indien, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols.

Chapitre II.

Tandis que la paix, la justice, l'humanité régnoient encore dans ces régions fortunées, sous les loix des fils du Soleil; la tyrannie des Castillans s'étendoit comme une incendie: la ruine et la solitude en marquoient par tout les progrès.

Le Nord de l'Amérique étoit dévasté; le Midi commençoit à l'être. Enfin ce pieux solitaire, cet ami courageux et tendre des malheureux Indiens, Barthélemi de Las-Casas, avoit fait retentir le cri de la nature jusqu'au fond de l'ame des rois (*); une pitié stérile, une volonté foible de rémédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint: On fit des loix; ces loix, sans force et sans vigueur, ne purent, de si loin, réprimer la licence; la cupidité secoua le frein qu'on vouloit lui donner; et sous des Rois qui condamnoient l'oppression et l'esclavage, l'Indien fut toujours esclave, l'Espagnol toujours oppresseur.

Barthélemi s'humiliant devant l'éternelle sagesse, pleuroit au bord de l'Ozama (a), dans une retraite profonde, l'impuissance de ses efforts.

(*) Ferdinand et Charles-quint.

Cependant l'isthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts, les abîmes, ses farouches Soldats et ses chiens dévorans furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en couta que la peine de les poursuivre, et celle de les égorger. Ainsi fut applani ce passage fatal de l'océan du nord à la mer pacifique.

Là, de nouveaux bords se découvrent; et l'ambition des conquêtes y voit un champ vaste à courir. Balboa, (b) digne précurseur du Sanguinaire Davila, a lui même tenté d'aborder sur ces plages; et des flots de Sang indien marquent la trace de ses pas. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il faloit que pour la ruine de cette partie du nouveau monde, la nature eut formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misere, à la soufrance, qui sut manquer de tout et se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant

fut Pizarre ; et cette force d'ame que rien ne put dompter, n'étoit pas sa seule vertu. L'ennemi du luxe et du faste, simple et grand, noble et populaire, sévere quand il le faloit, indulgent lorsqu'il pouvoit l'être, et moderant, par la douceur d'un commerce libre et facile, la rigueur de la discipline et le poids de l'autorité, prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat, sensible, bienfaisant, généreux à l'excès, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ses pareils : l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir fait une immense conquête étoient plus dignes de son coeur. il vit entasser à ses pieds des monceaux d'or dans des flots de sang ; cet or ne l'éblouit jamais, et il le répandit d'une main libérale. Sobre et frugal pendant sa vie, on le trouva pauvre à sa mort. Tel fut l'homme que la fortune alla tirer de l'état le plus vil, (c) pour en faire le conquérant du plus riche Empire du Monde.

Comme, par sa bravoure, du vice-roi de l'isthme, (*) Pizarre obtint de lui le droit d'aller chercher, par-delà l'équateur, des régions nouvelles et de nouveaux trésors. Un seul des vaisseaux qui restoient de la flotte de Balboa, lui suffit pour son entreprise.

(*) Dom Pedre Arias Davila.

il l'arme au port de Panama; et le bruit s'en répand bientôt jusqu'à l'isle Espagnole (*), à cette isle fameuse par la conquête de Colomb, et dont on avoit fait depuis le siège de la tyrannie.

Une fière jeunesse, au seul nom de Pizarre, demande à s'embarquer pour s'aller joindre à lui. Leur chef Alonzo de Molina, jeune homme vertueux magnanime, intrépide, mais d'un courage trop bouillant, et d'un naturel trop sensible, avoit gagné par sa candeur, l'estime et l'amitié du vertueux Las-Casas. Il voulut avant de partir, l'aller voir, l'embrasser, recevoir ses adieux.

" Ke quoi! lui dit le Solitaire, l'avarice des Castillans n'est donc pas encore assouvie; et vous aller " chercher pour eux de nouveaux bords à ravager ". " Le ciel m'est témoin, répondit Alonzo, que c'est " la gloire qui me conduit ". " la gloire! ah! reprit " l'homme juste, en est-il pour les assassins? en est-" il à tomber sur un troupeau timide d'hommes " nuds, foibles, désarmés? à les égorger sans péril, avec " une cruauté lâche? Votre gloire est ici la gloire " du vautour lorsqu'il déchire la colombe. Non, mon " ami, je vous le dis, la honte et la douleur dans " l'ame: rien ne peut effacer l'opprobre dont se couvrent

(*) Saint Domingue.

»les Castillans. ils trahissent leur dieu, leur prince, leur
»patrie; et leur avarice insensée se trahit elle même
»en voulant s'assouvir. hélas! s'ils avoient su
»ménager leur conquête, l'inde seroit heureuse, et
»l'Espagne opulente; mais par l'abus honteux qu'ils
»font de la victoire, ils adront épuisé l'Espagne et
»ruiné l'inde sans fruit.»

»hébien voici, lui dit Alonzo, le moment de les
»éclairer. Je ne connois Pizarre que par sa renom-
»mée; mais on ne l'a peint généreux. il est digne
»peutêtre, ô vertueux ami, d'entendre de votre bou-
»che la voix de l'humanité. Pourquoi ne demander
»vous pas à le suivre dans sa conquête? Venez. Vos
»conseils, votre zele vous rendront respectable et cher
»à mes compagnons comme à moi.»

Aux instances d'Alonzo Barthelemi s'émeut; il
sent réveiller dans son coeur son activité bienfaisante;
et l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ar-
deur. Mais la réflexion, la triste prévoyance le
découragent de nouveau. »Molina, dit-il, au
»jeune homme, cesser de me prever. Je ne verrai
»jamais patiemment faire du mal aux Indiens.
»Si j'allois avec vous, je parlerois pour eux, sans
»ménagement et sans crainte; et vous même peut-
»être, exposé à la haine de ceux que j'aurois of-
»fensés, vous me reprocheriez de vous avoir suivi.

« Venez, lui dit Alonzo; et ne pensons qu'au bien que
« votre présence peut faire. Qui sait les crimes et
« les maux que vous épargnerez au monde? Et quel reproche
« ne vous feriez-vous pas, de n'avoir eu peut-être qu'à
« vouloir, pour sauver des millions d'hommes, et de ne
« l'avoir pas voulu ». « C'en est assez, lui dit Las-Casas.
« je ne vous laisserai pas croire que j'aie renoncé par
« foiblesse à l'espérance d'être utile à ces infortunés.
« Je vous suivrai. Fasse le ciel que Pizarre daigne
« m'entendre! »

Ils partent ensemble; et bientôt le vaisseau qui
les a reçus aborde au rivage de l'isthme. On y débar-
que à l'embouchure du fleuve des Lézards (3); et
pour le remonter on s'élance sur des canots. Chacun
de ces canots, formé du creux du cedre, porte vingt
rameurs indiens, qu'un farouche Espagnol commande.
Mais en vain ces rameurs, animés par les cris d'une
jeunesse impatiente, redoublent sans cesse d'ardeur;
le fleuve oppose à leurs efforts tant de rapidité, qu'ils
ont peine à le vaincre, et ne vont contre le torrent
qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les comman-
de, semble leur faire un crime de la violence des
eaux: leur corps, ruisselant de sueur, est meurtri
de verges sanglantes. Hors d'haleine, et presque aux
abois; ils souffrent leurs maux sans se plaindre;
Seulement des larmes muettes tombent sur leur rame,

et se mêlent avec les goutes de sueur qu'on voit distiller de leur sein ; et quelquefois ils levent sur celui qui les frape un regard douloureux et tendre, qui semble implorer sa pitié.

Barthélemi, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere, qui voit déchirer ses enfans. "Cessez cruels, dit-il, cesser de tourmenter ces malheu-"reux, qui se consument en efforts pour votre ser-"vice. Voulez-vous les voir expirer ? ils sont hom-"mes ; ils sont vos freres ; ils sont enfans du même dieu "que vous." Alors s'adressant au plus jeune et au plus foible des rameurs : "Mon ami, lui dit-il, res-"pirez un moment ; je vais ramer à votre place."

Les jeunes Espagnols touchés de ce spectacle, s'empresserent tous à l'envi de soulager les Indiens. Ceux ci, tendant les mains à l'homme bienfaisant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de béné-dictions, et lui donnoient ce tendre nom de pere, qu'il avoit si bien mérité !

Alors, Molina s'approchant de Las-Casas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : "he bien, "mon pere ! Vous repentez vous à présent de nous "avoir suivis ?" Barthélemi le regarda d'un oeil où la pitié, la tristesse étoient peintes, et ne lui répondit que par un profond soupir.

Il est un village, comm sous le nom de Cruces,

où le fleuve cesse d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on suivit, à travers les bois, une étroite et pénible route. Mais toute pénible qu'elle est, la fatigue en est adoucie, quand du haut des côteaux le regard se promene sur des valons que la nature se plait à parer de ses mains; où la variété des arbres et des fruits, la multitude des oiseaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup d'oeil enchanteur. Hélas! dans ces climats si fertiles, si beaux, tout ce qui respire est heureux. L'homme seul opprimé, souffrant et misérable, y gémit sous le joug de l'homme, et remplit de ses plaintes les antres solitaires qui le cachent à son tyran.

De montagne en montagne, on s'élève au sommet de celle qui les domine, et d'où la vue au loin s'étend vers l'un et l'autre pole, sur l'immense abime des eaux. De là se découvrent à la fois(e), d'un côté l'océan du Nord, de l'autre la mer pacifique, qui comme un limbe blanchissant, se joint avec l'azur du ciel. „ Compagnons, leur dit Molina, saluons cette mer, „ cette terre inconnue, où nous allons porter la „ gloire de nos armes. Si Magellan s'est rendu im- „ mortel pour avoir fait le tour de ces pays immenses, „ quelle sera la renommée de ceux qui les auront „ soumis?(f) „

Il descend la montagne, et bientôt approchant

des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans, qui viennent s'offrir à Pizarre, et chercher avec lui la gloire et les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme étoit plongé dans la douleur. il venoit de perdre son fils unique, à la poursuite des Sauvages. „Soyez les bienvenus, dit-il aux „Castillans, et partagez la rage et la douleur d'un pere „dont ces féroces indiens ont dévoré le fils. Oui les traîtres „l'ont dévoré ce fils mon unique espérance. Ah! tout leur „sang, peut-il jamais assouvir ma fureur? Poursuivez, „massacrez cette race impie et funeste. S'il en échappe „un seul, je ne suis point vengé.

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. il les reçut sur son vaisseau avec cet air plein de franchise et d'affabilité qui lui gagnoit les coeurs; et après les éloges qu'il devoit à leur zele, il leur présenta ses amis. „Voilà, dit-il, le généreux Almagre, et le pieux „Fernand de Luques[2], qui consacrent à mon exemple „leur fortune à cette entreprise, Almagre, assez connu „déjà par sa valeur, et Fernand par les dignités qu'il „remplit dans le Sacerdoce. Près de lui vous voyez „Valverde, zélé ministres des autels: C'est lui qui sera „parmi nous l'interprête du Ciel, l'organe de la foi, „l'apôtre de la vérité, chez ces nations idolatres. Ce „guerrier est Salcédo, noble et vaillant jeune homme:

» c'est à ses mains que l'étendart de la Castille est confié,
» et c'est lui qui nous conduira dans le chemin de la
» victoire. Vous voyez dans Ruïz un excellent pilote,
» à qui cette mer est connue : on peut sous un si
» sage guide, aller sans défiance à travers les ecueils. »
il leur nomma de même avec éloge Peralte,
Ribéra, Péralure, Aléon, Candic, Oristan, Salamon,
et tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à son tour les Castillans
qu'il lui amene, tels que le jeune et beau Mendoce,
l'audacieux Alvar, le bouillant et fougueux Pennate,
et Valasquès plus froidement superbe, et le magna-
nime Moscose, et Moralès, qui le premier devoit
périr en abordant. Infortuné jeune homme! Tu
portois dans tes yeux le courage d'un immortel.
Pizarre en connoit un grand nombre, ou par leur
renommée, ou par celle de leurs ayeux. il leur
témoigne à tous combien il est sensible à l'hon-
neur de les commander. Ses regards s'attachent en-
fin sur l'humble et pieux Solitaire qu'il voit à
côté d'Alonzo. » Est-ce encore là, demande-t-il, un
» messager de la foi, que son zele engage à nous
» suivre? »

Au nom de Las-Casas, au nom de ce héros
de la religion et de l'humanité, que l'Espagne
avoit honoré du nom de protecteur de l'inde,

Pizarre est saisi de respect, et se prosternant devant lui, croit adorer la vertu même. » Est-ce vous, lui dit-» il, vénérable mortel, est-ce vous qui venez partager » nos fatigues? Quel présage pour moi de la faveur » du ciel, et du succès de mon entreprise?»

» Vaillant et généreux Pizarre, lui répondit le » Solitaire, le seul gage assuré de la faveur du ciel » est dans le coeur de l'homme juste. Méritez là » par vos vertus; et n'enviez point aux méchans des » succès dont le ciel s'irrite. La gloire d'être humain, » sensible et bienfaisant, sera pure, et d'autant plus » belle, que vous aurez peu de rivaux.».

Notes.

(a) Au bord de l'Ozama,) Riviere sur laquelle Barthélemi Colomb, frere de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint Domingue.

(b) Balboa, digne précurseur du sanguinaire Davila,) Vasco Nugnès de Balboa. il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit Béru, Pelu, je m'appelle Béru, et j'habite le bord de la riviere. De là le nom de Pérou. Balboa étoit gendre de Davila. Celui ci lui fit trancher la tête.

(c) De l'état le plus vil.) Sa premiere condition avoit été la même que celle de Sixte quint.

(d) Du fleuve des Lézards;) Aujourd'hui la Chagre, qui des montagnes de l'isthme descend dans la mer du Nord. Ses eaux font une lieue par heure.

(e) De là se découvre à la fois.) On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

(f) Qui les auront soumis.) Le voyage de Magellan en 1521 et 1522. L'entreprise de Pizarre en 1524.

(g) Fernand de Luques,) Augustin Zarate prétend qu'almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. (Decouverte et conquête du Pérou L. 1.)

Chapitre 12.

Le vaisseau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des voeux pour l'obtenir. Le plus auguste de nos mysteres fut célébré sur le vaisseau, par ce même Fernand de Luques, intéressé avec almagre dans les risques de l'entreprise, et comme lui associé dans le partage du butin..... O superstition! Ce prêtre sacrilege, pour rendre les autels garans de ses vils intérêts, suspend

le divin sacrifice, au moment de le consommer; et tenant dans ses mains la céleste victime, il se tourne vers l'assistance. Sur son front chauve et sillonné de rides, l'austérité paroit empreinte; il soulève un sourcil épais dont son oeil morne est ombragé, et d'une voix semblable à celle qui du creux des autels prononçoit les oracles, " Venez Pizarre, et vous Almagre, venez, " dit-il sceller du sang d'un dieu notre illustre et " sainte alliance. " Alors rompant l'hostie en trois, (∞) il s'en réserve une partie, et en donnant une à chacun de ses associés interdits et tremblans, " Ainsi, dit-il, " soit partagée la dépouille des Indiens. " Tel fut leur serment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Le pieux Solitaire en fut épouvanté.

Le même jour on tint conseil; et là, on entendit Pizarre exposer son plan, ses moyens, ses mesures et ses ressources. Fernand de Luques, chargé du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devoit rester à Panama; Almagre s'engageoit à voyager sans cesse des bords de l'isthme aux bords où l'on alloit descendre, et d'y amener les secours: rien n'avoit été négligé; et la prudence de Pizarre en prévoyant tous les obstacles, sembloit les avoir applanis. Tel fut l'éloge qu'elle reçut dans le Conseil.

Mais Las-Casas, qui dans ce plan voyoit les

Indiens, vassaux des Castillans, ou plutôt leurs esclaves, destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. il demande à parler; on lui prête silence; et, la tristesse dans les yeux, " J'entends, dit-" il, qu'on se propose de distribuer les Indiens comme de vils troupeaux. On l'a fait dans les isles: " les isles ne sont plus que d'effrayantes solitudes. " Des millions d'infortunés ont péri sous le joug. " Suivrez-vous cet exemple? et ferez-vous périr " de même les peuples de ces bords?

Chacun dans le Conseil s'empressa de répondre, qu'on les ménageroit. " Il n'est est qu'un moyen, " continua le solitaire: c'est de ne laisser à personne " le pouvoir de les accabler. Qu'ils soient sujets, " mais sujets libres. Le même roi, la même loi, " et, comme je l'espere, le même dieu que nous; " mais jamais d'autre dépendance. Voilà leur " droit, que je réclame au nom de la terre et " du ciel.

" Vertueux Las-Casas, lui répondit Pizarre, " vos voeux et les miens sont d'accord. faire adorer " mon dieu, faire obéir mon roi, imposer à ces " peuples un tribut modéré, établir entre eux et " l'Espagne un commerce utile pour eux, autant " qu'avantageux pour elle; voilà ce que je me " propose. fasse le ciel que, sans user de contrainte

„et de violence, je puisse l'obtenir„! „Je vous en suis
„garant, reprit vivement Las-Casas. Mais Pizarre,
„promettez moi, que si ces peuples sont dociles, s'ils
„souscrivent à des loix justes, s'ils ne demandent
„qu'à s'instruire, ils seront libres comme nous;
„que leurs jours, leurs biens, leurs repos seront pro-
„tégés par vos armes; que l'honnêteté, la pudeur,
„la timide et foible innocence auront en vous un
„defenseur, un vengeur —— Je vous le promets ——
„Que vous ne souffrirez jamais qu'on les arrache
„à leur patrie, qu'on les condamne à des travaux
„qu'on exige d'eux par la crainte, la menace, et
„les chatimens, au delà du tribut imposé par vous
„même —— Telle est ma résolution. —— Hé bien,
„jurez-le au dieu que vous avez reçu, et que tous
„vos amis le jurent."

A ce discours un bruit confus se répandit dans l'assemblée, et Fernand de Luques prenant la parole: „Quoi, dit-il à Barthélemi, jurer à dieu
„de ménager des barbares qui le blasphement, qui
„brulent devant les idoles un encens qui n'est dû
„qu'à lui! ah! jurons lui plutôt de les exterminer,
„s'ils osent défendre leurs temples, et s'ils refusent
„d'adorer le dieu que nous leur annonçons. L'amé-
„rique nous appartient au même titre que
„Canaan appartenoit aux Hébreux: le droit du

„glaive qu'ils avoient sur l'idolatre Amalécite,(b) nous
„l'avons sur des infideles, plus aveuglés, plus abrutis
„dans leurs détestables erreurs. Ils se plaignent qu'on
„leur impose un trop rigoureux esclavage; mais eux
„mêmes sont-ils plus doux, plus humains envers leurs
„captifs? Sur des autels rougis de Sang, ils leur dé-
„chirent les entrailles; ils se partagent par lambeaux
„leurs membres encore palpitans; ils les dévorent les
„barbares; ils en sont les vivans tombeaux. Quels
„crimes seront punissables, si ceux là restent impu-
„nis? Si les châtiments les effrayent, qu'ils cessent
„de nous dérober cet or stérile dans leurs mains,
„et qui nous a déjà couté tant de périls et de fatigues?
„Quoi! n'aver-vous franchi les mers, n'aver-vous
„bravé les tempêtes, et cherché ce malheureux monde
„à travers tant d'écueils, que pour abandonner l'uni-
„que fruit de vos travaux, vous en retourner les
„mains vuides, et ne raporter en Espagne que la
„honte et la pauvreté! L'or est un don de la
„nature. Inutile à ces peuples, il nous est neces-
„saire. C'est donc à nous qu'il appartient; et leur malice
„opiniatre à le cacher, à l'enfouir, justifieroit seule
„les maux qu'ils se sont attirés par elle. Quant à
„leur esclavage, il est la pénitence des crimes dont
„les a souillés un culte impie et sanguinaire. Ce
„ne sont pas les creux des mines, où ils sont enfermés

„vivans, que l'on doit redouter pour eux. ils méritent
„d'autres ténèbres, que celles de ces noirs cachots; et
„pourvu qu'ils y meurent résignés et contrits, ils
„béniront un jour les mains qui les auront chargés de
„chaines."

Ainsi parla Fernand de Luques. Las-Casas, qui d'un oeil immobile d'horreur le regardoit, et l'écoutoit, lui répondit: „Prêtre d'un dieu de paix, vos „levres, où ce dieu reposoit tout-à-l'heure, ont-elles „proféré ce que je viens d'entendre? Est-ce du haut „du bois arrosé de son sang, où s'immolant pour „tous les hommes, sa bouche expirante imploroit la „grace de ses ennemis, est-ce du haut de cette „croix qu'il vous a dicté ce langage? Vous chrétien, „vous parler d'exterminer un peuple qui ne vous „a fait aucun mal! S'il vous en avoit fait, votre „religion vous diroit encore de l'aimer. Vous vous „comparer aux hébreux, et ce peuple aux Amalécites! „Laisser, laisser là ces exemples, dont on n'a que „trop abusé. Si dieu, dans ses conseils, a jamais „dérogé aux saintes loix de la nature, il a parlé, „il a donné un décret formel, autentique, dans „toute la solemnité que sa volonté doit avoir, pour „forcer l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix „de son coeur; et ce décret n'a pu s'étendre au „delà des termes précis où lui même il l'a renfermé:

» l'ordre accompli, la loi qu'il avoit suspendue, a repris
» son cours éternel. Dieu parloit aux Israélites; mais
» dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous en donc à
» la loi qu'il a donnée à tous les hommes: Aimer moi,
» aimer vos semblables: Voilà sa loi, Fernand. Où
» sont là vos tortures! et vos chaines! et vos buchers!.»

» Les Indiens, sans doute, ont exercé entre eux
» des cruautés bien condamnables; mais fussent-ils
» plus inhumains, est-ce à vous de les imiter? Leur
» malheur est de croire à des dieux sanguinaires. Si
» au lieu du tigre, ils voyoient sur leurs autels l'agneau
» sans tache, ils seroient doux comme l'agneau. Et
» qui de nous est sûr qu'élevé dès l'enfance dans le
» sein des mêmes erreurs, l'exemple de ses peres,
» les loix de son pays n'auroient pas tenu sa raison
» captive sous le même joug? Plaignez donc, sans
» les condamner, ces esclaves de l'habitude, ces victimes
» du préjugé. Cependant, dites moi s'ils sont par tout
» les mêmes; et quel mal avoient fait les peuples de
» l'Espagnole, et de Cuba? Rien de plus doux, de plus
» tranquile, de plus innocent que ces peuples. Toute
» leur vie étoit une paisible enfance; ils n'avoient
» pas même des fléches pour blesser les oiseaux de l'air.
» Les en a-t-on plus épargnés? C'est là que j'ai vu
» des brigands, sans motif, sans remors, massacrer les
» enfans, égorger les vieillards, se saisir des femmes

» enceintes, leur déchirer les flancs, en arracher le fruit....
» O religion sainte, voilà donc tes ministres! O dieu de
» la nature, voilà donc tes vengeurs! Enfermer un peuple
» vivant dans les rochers où germe l'or; l'y faire périr
» de misere, de fatigue et d'épuisement, pour accumu-
» ler vos richesses, et pour engendrer sur la terre tous
» les vices enfans du luxe, de l'orgueil, de l'oisiveté;
» ô Fernand! C'est la pénitence que vous imposez à
» ces peuples! Ecarter ce masque hipocrite, qui vous
» gêne sans nous tromper. Vous servez un dieu; mais
» ce dieu, c'est l'impitoyable avarice. C'est elle qui,
» par votre bouche, outrage ici l'humanité, et veut
» rendre le ciel complice des fureurs qu'elle inspire,
» et des maux qu'elle fait.

Fernand, qui, pendant ce discours, n'avoit cessé de frémir, et de rouler sur l'assemblée des yeux étincelans, se levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, et prit le ton paisible d'un sage conciliateur. Cet homme le plus noir, le plus dissimulé que l'Espagne eut produit, pour le malheur du nouveau monde, portoit dans son coeur tous les vices; mais il les couvoit sourdement; et le masque de l'hypocrisie, qu'il ne quittoit jamais, en imposoit à tous les yeux.

» Barthélemi, dit-il, ne consultons ici que les intérêts
» de dieu même: car l'homme n'est rien devant lui.
» Ces peuples sont ses ennemis, et ses ennemis éternels,

„s'ils meurent dans l'idolatrie: vous ne le désavouerez
„pas. Comment donc celui qui demain sera l'objet de sa
„colere, peut-il être aujourd'hui l'objet de mon amour?
„Qu'ils se fassent chrétiens; la charité nous lie. Mais
„jusques là dieu les exclut du nombre de ses en-
„fans. Et quelle paix, quelle alliance prétendez vous
„faire avec eux? Le mensonge et la vérité sont
„irréconciliables; et le juste ne connoit point de pacte
„avec l'iniquité. C'est à ce titre d'ennemis des gentils
„et des infideles, et de conquérans pour la foi,
„que ce monde nous appartient. Le Souverain
„Pontife en a fait le partage; et il l'a fait du
„plein pouvoir de celui de qui tout dépend.(c) Mais
„quelles que soient les richesses que profanent ces
„Indiens, quelque abus même qu'ils en fassent; le
„droit d'en dépouiller les temples et les autels de leurs
„idoles, pour en faire un plus digne usage, n'est
„pas ce qui doit nous toucher. Oublions ces fragiles
„biens; ne pensons qu'au salut des ames. il s'agit
„de gagner, ou de laisser périr celles de tous ces mal-
„heureux. Voulez-vous les abandonner, ou les retirer
„de l'abime? Pour les sauver, à dieu ne plaise
„que je veuille que l'on préfere les moyens les plus
„violens. Dans les isles peutetre on a été trop loin;
„on n'a pas assez modéré la premiere ferveur du
„zele; et s'il est un moyen plus doux de captiver

„les indiens, qu'un esclavage salutaire, je demande
„avec vous qu'on daigne l'essayer. Mais si l'on se
„voit obligé de faire à des esprits rebelles une heureuse
„nécessité de subir le joug de la foi. Vaut-il mieux
„les abandonner que d'employer à les réduire une
„utile et sainte rigueur? C'est ce que je ne puis peu-
„ser. Attendons que les circonstances nous éclairent et
„nous décident, sans renoncer au droit divin de
„commander et de contraindre, mais avec la ferme
„assurance de ne jamais en abuser. Voilà je crois
„ce que le zele, d'accord avec l'humanité conseille
„à des héros chrétiens."

L'assemblée étoit satisfaite du parti modéré que proposoit Valverde. Mais Las-Casas ne vit en lui qu'un fourbe adroit et dangereux. „De toutes les
„superstitions, dit-il, la plus funeste au monde,
„est celle qui fait voir à l'homme, dans ceux
„qui n'ont pas sa croyance, autant d'ennemis de
„son dieu: car elle étouffe dans les coeurs tout senti-
„ment d'humanité; et Valverde a raison: comment
„peut-on aimer l'éternel objet des vengeances et de
„la haine de son dieu? De là ce barbare mépris
„qu'on a conçu pour les sauvages, et souvent cette
„joie atroce qu'on ressent à les opprimer. Ah! loin
„de nous cette pensée, que dieu, tant que l'homme
„respire, puisse le haïr un moment. Ces indiens

„tout comme vous l'ouvrage de ses mains; il aime
„son ouvrage; il les a faits pour être heureux.
„Toujours le même, il veut encore ce qu'il voulut
„en les créant; et infini dans sa puissance comme
„dans sa bonté, il a mille moyens, qui nous sont
„incommus, d'attirer à lui ses enfans.

„Le lien fraternel n'est donc jamais rompu: la
„charité, l'égalité, le droit naturel et sacré de la li-
„berté, tout subsiste; et d'accord avec la nature, la
„foi, d'un bout du monde à l'autre, ne présente
„aux yeux du chrétien que des freres et des amis.
„Mais, dites vous, si l'esclavage est le seul moyen
„d'engager, de retenir les Indiens sous le joug de la
„foi!.... Juste ciel! L'esclavage! la honte et le scan-
„dale de la religion, est le seul moyen de l'étendre!
„ah! C'est lui qui la déshonore, qui la rend odieuse,
„et qui la détruiroit, si l'enfer pouvoit la détruire. il
„fut cruel chez tous les peuples; il est atroce parmi
„nous. Vous le savez; vous avez vu le fils arraché
„à son pere, la femme à son époux, la mere à ses
„enfans; vous avez vu jetter dans le fond d'un vaisseau
„des troupeaux d'hommes enchainés, y croupir en-
„tassés, consumés par la faim; vous avez vu ceux
„qui sortoient de cet exécrable tombeau, pâles, exté-
„nués, abbatus de foiblesse, aussitôt condamnés aux
„travaux les plus rudes, à des travaux auxquels

„l'homme robuste et sain auroit lui même succombé.
„Et c'est là, dit-on, le moyen de gagner les esprits!
„L'a-t-on tenté d'autres? a-t-on daigné les éclairer?
„a-t-on pris soin de les instruire? Veut-on même qu'ils
„soient instruits? On veut qu'ils vivent et qu'ils meurent
„comme des animaux stupides. Pour les persuader, il
„faut vivre avec eux, souffrir leur indocilité, l'apprivoiser par la douceur, l'attirer par la confiance, et
„la vaincre par les bienfaits. C'est l'exemple qui
„prouve; et le plus digne apôtre de la religion, c'est la
„vertu. Soyez bons, soyez justes; vous serez écoutés.
„Je connois bien ce nouveau monde. Interrogez ceux
„dont le zele portoit le flambeau de la foi dans ces régions désolées, où l'on a commis tant de maux. Demandez leur, quel doux empire a sur l'ame des
„indiens la raison, l'équité, la vertu bienfaisante, la
„consolante vérité. Demandez leur s'il fut jamais de
„peuple moins jaloux de ses opinions, plus empressé
„d'ouvrir les yeux à la lumiere, plus facile à persuader? Mais au moment qu'on leur prêchoit un dieu
„clement et débonnaire, ils voyoient arriver des ravisseurs perfides, et d'infames déprédateurs, qui au nom
„de ce même dieu, les dépouilloient, les enchainoient,
„leur faisoient souffrir mille outrages. Comment n'auroient-ils pas accusé d'imposture ceux qui leur annonçoient la douceur de sa loi? Ce que je dis là, je l'ai

„vu, je l'ai vu. Ce n'est pas devant moi qu'il faut ca-
„lomnier ces peuples.

„Mais fussent-ils opiniatres et obstinés dans leurs
„erreurs, est-ce pour vous une raison de les réduire
„au rang des bêtes? On espere adoucir pour eux les ri-
„gueurs de la servitude! On la promis cent fois; a-t-on
„pu s'y résoudre? J'ai vu Ferdinand s'attendrir, j'ai
„vu Ximenès s'indigner, j'ai vu Charles frémir des
„inhumanités dont je leur faisois la peinture. ils y
„ont voulu remédier; et avec toute leur puissance, ils
„l'ont voulu envain. Quand le vautour de la tyrannie
„s'est saisi de sa proie, il faut qu'il la dévore; et
„rien ne peut l'en détacher. Non, mes amis, point
„de milieu: il faut renoncer au nom d'hommes,
„abjurer le nom de chrétiens, ou nous interdire à
„jamais le droit de faire des esclaves.„ Alors se jettant
à genoux, levant les yeux au ciel, et se frapant
le sein de ses mains pénitentes: „O dieu juste! s'écria-
„t-il, pardonne moi d'avoir oublié un moment que
„l'affriquain étoit un homme. Je ne pensois alors
„qu'à sauver l'indien. J'ai conseillé ce que le ciel,
„ce que la nature condamne; et c'est un crime que
„mes larmes ne peuvent jamais effacer. Oui, Castillans,
„ajouta-t-il en se relevant, croyez moi, car c'est le
„remors qui vous parle, et du fond d'un coeur déchiré.
„Cet avilissement honteux où le plus fort tient le plus

»foible, est outrageant pour la nature, révoltant pour
»l'humanité, mais abominable surtout aux yeux de
»la religion. Mon frere, tu es mon esclave est une
»absurdité dans la bouche d'un homme, un parjure
»et un blasphême dans la bouche d'un chrétien.
» Et de quel titre s'autorise la fureur d'opprimer?
»Conquérans pour la foi! La foi ne nous demande
»que des coeurs librement soumis. Qu'a-t-elle de com-
»mun avec notre avarice, nos rapines, nos brigandages?
»Le dieu que nous servons est-il affamé d'or? Un pontife
»a partagé l'inde! Mais l'inde est-elle à lui, mais
»avoit-il lui même le droit qu'on s'arroge en son
»nom? il a pu confier ce monde à qui prendroit soin
»de l'instruire, mais non pas le livrer en proie à
»qui voudroit le ravager. Le titre de sa concession
»est fait pour un peuple d'apôtres, non pour un
»peuple de brigands.
» L'inde n'est-donc à vous que par droit de conquê-
»te; et le droit de conquête tyrannique en lui même,
»ne peut être légitimé que par le bonheur des vaincus.
»Oui Pizarre, c'est la clémence, la bonté qui le justifie,
»et l'usage de la victoire va vous donner la renommée,
»ou d'un brigand par vos fureurs, ou d'un héros
»par vos bienfaits. Ah! croyez moi, n'attendez pas
»le moment de l'ivresse et de l'emportement, pour
»mettre un frein à la victoire. Ce jour est, pour vous,

„consacré à des résolutions saintes. Tous ces guerriers
„calmes encore, et libres d'écouter la voix de la nature,
„suivront votre exemple à l'envi. ils sont jeunes, sen-
„sibles, et la corruption ne les a point gagnés encore:
„j'en ai fait l'épreuve récente; je crois même les
„voir touchés des malheurs que je vous ai peints.
„Je vous conjure, au nom de la religion, au nom
„de la patrie et de l'humanité, de faire avec eux
„le serment d'épargner les peuples soumis, de respec-
„ter leurs biens, leur liberté, leur vie. C'est un lien
„sacré, dont vous aurez besoin pour vous épargner
„de grands crimes; c'est un gage de paix, qu'au
„nom des Indiens, leur ami, dirai-je leur pere?
„vous demande à genoux, et les larmes aux yeux."
à ces mots il se prosterna.

„Et moi, dit Fernand, je m'oppose à cet acte
„deshonorant. Tant de précaution marque trop peu
„d'estime. L'homme fidele à son devoir, se répond
„assez de lui même, et n'a pas besoin qu'on le gêne
„par les entraves du Serment."

„Pour garantir vos intérêts, reprit modestement
„Las-Casas, le serment le plus redoutable vient d'être
„exigé par vous même; et pour le salut de ces peuples,
„le serment vous paroit un lien superflu!

Fernand se sentit confondu, et en devint plus fu-
rieux. il se répandit en injures contre le protecteur

de l'inde, l'accusa de trahir et l'église et l'Espagne, lui donna les noms odieux de délateur, de partisan du crime et de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent et pervers étoit trop nécessaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. il commença par l'appaiser; et puis s'adressant à Las-Casas, lui dit d'un air respectueux que son zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquise; que ses conseils et ses maximes lui seroient à jamais présens; qu'il les suivroit, autant qu'il lui seroit possible; mais qu'il croyoit que sa parole étoit un gage suffisant.

Le Solitaire consterné se retire avec Alonzo. „Vous „voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon zele est inutile. „Je vous l'avois bien dit: J'ai fait ce que vous aver „voulu; n'en demandez pas davantage. Je crois connoî„tre assez Pizarre: il seroit juste et modéré, si cha„cun consentoit à l'être. Mais il veut reussir; et son„ambition fera ceder aux circonstances sa droiture et „son équité. Je ne vous propose point de renoncer à „le suivre: ce seroit affoiblir le nombre et le parti „des gens de bien. Mais moi, dont la présence est déjà „importune, et seroit bientôt odieuse, je n'ai plus de„sormais qu'a regagner ma solitude. Adieu. Si vous „voyez tourner cette conquête en brigandage, prener „conseil de votre coeur, il vous conduira toujours „bien."

Alonzo, déjà mecontent de tout ce qui s'étoit passé, fut surtout indigné de voir qu'on rebutoit Las-Casas; et lui même il l'auroit suivi, si son honneur trop engagé ne l'avoit pas retenu: » Mon ami, lui dit-il, » j'observerai Ojeda; j'éprouverai dans peu s'il » tient ce qu'il vous a promis; et si j'ai le malheur » d'être avec des brigands, soyez sur que je n'y serai pas » longtemps. ».

Notes.

(a) Alors rompant l'hostie en trois,) Ce trait là est historique. Pigliarono l'hostia consacrata del santissimo sacramento, giorando di non romper mai la fede. (Benzoni. lib. 3.)

(b) Sur l'idolatre Amalécites.) Cette comparaison a été faite par le missionnaire Gumilla, et par bien d'autres fanatiques.

(c) Du plein pouvoir de celui de qui tout dépend.) Les termes de la bule sont: De nostrâ merâ liberalitate, et ex certâ scientiâ, ac de apostolicæ potestatis plenitudine... autoritate omnipotentis dei, nobis in beato petro concessâ.... donamus, concedimus et assignamus.....

Chapitre 13.

Barthelemi fut remmené jusqu'au fleuve des Lézards. il monte une barque indienne; et la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Cruces. Libre et seul avec ses sauvages, il leur parloit; il jouissoit de leurs caresses naïves; il tâchoit de les consoler.

L'un d'eux lui dit: „Notre bon pere, tu nous aimes, et tu nous plains. Nous savons tout ce que tu „as fait pour soulager notre misere. Veux-tu porter „la joie chez nos amis de la montagne? ils savent „que nous t'avons vu: Capana, le chef de nos freres „donneroit dix ans de sa vie pour te posseder un „moment. Viens le voir. Le sentier qui méne à sa „retraite, est rude, étroit, entrecoupé de torrens et de „précipices; mais sur des tissus de liane nous te porterons tour-à-tour."

A ces mots, deux ruisseaux de larmes coulerent des yeux de Las-Casas; et tant de courses d'un monde à l'autre, tout de peines et de travaux qu'il avoit essuyés pour eux, tout fut récompensé.

„Quoi, sur l'isthme! Quoi, près d'ici, des indiens „libres encore! ah du moins sont-ils bien cachés, de„manda-t-il, et Davila ne peut-il pas les découvrir?" Leur azyle est sûr, lui dit-on; nous seul en connoissons

la route ; et le silence est sur nos levres. Nous savons nous taire et mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le canot dans un anse du fleuve ; et à travers d'épais buissons on s'enfonce dans ces deserts.

Comme ils passoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent ; leurs cheveux se dresserent. C'étoit le cri du tigre ; ils l'avoient reconnu. Immobiles et en silence, ils écouterent ; le même cri se fait entendre de plus près. Alors jugeant que le péril approche, et que le tigre vient sur eux, ils se rassemblent, ils se pressent autour de Las-Casas. « Laisse nous « t'entourer, lui disent-ils, et ne crains rien ; Ne « crains rien ; il n'en prendra qu'un, et ce ne sera « pas toi. » En effet l'animal féroce, pour franchir le valon, ne fait que trois élans, et saisissant un Indien, l'emporte dans les bois, sans ralentir sa course (a). Le pieux Solitaire leve les mains au ciel en poussant un cri lamentable ; et l'Indien qui respire encore, le regarde, lui tend les bras, et semble lui dire adieu. A cette vue le coeur sensible de Barthélemi se déchire ; il tombe oppressé de douleur ; et quelque temps après reprenant ses esprits, et se retrouvant au milieu de ses Indiens, qui le rapellent à la vie : « Ah mes amis ! Qu'ai-je vu,

„leur, dit-il „? „ allons, mon pere, prends courage, lui „répondent ces malheureux. Ce n'est rien. — Ce n'est „rien, grand dieu! — Non, ce n'est rien que les „tigres, en comparaison des Espagnols. — O race „impie et féroce! Quelle honte pour vous, s'écria „Las-Casas! Vous réduisez les Indiens à ne pas se „plaindre des tigres!„

Enfin, de rochers en abimes, ils aprochent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaisses forêts, et qui de tous côtés ne présentoient aux yeux qu'une masse énorme et profonde, sans laisser soupçonner le vuide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaisseur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit les montagnes. Tout à coup, aux yeux de Las-Casas, se découvre un riche valon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine s'élevoit un hameau, et au milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthélemi, à cette vue, se sent ému de joie et de pitié. „ Pauvre „peuple! s'écria-t-il avec attendrissement, fasse „le ciel que ton azyle soit à jamais inconnu „.

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. „ Nous vous amenons notre pere, „disent ceux ci avec transport. Le voilà, c'est lui,

c'est Las-Casas„. A ce nom, rien ne peut exprimer l'allégresse de ce peuple reconnoissant. Leurs bras se disputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jusqu'au village, où le Cacique a déjà sçu l'arrivée de Las-Casas.

Il s'avance au devant de lui, et lui tendant les bras: „Viens, lui dit-il, mon pere, viens consoler „tes enfans de tous les maux qu'on leur a faits: en „te voyant ils les oublient„. Las-Casas jouissoit du bonheur le plus doux que puisse gouter sur la terre un coeur vertueux et sensible. „O mes amis, leur di- „sait-il, en les embrassant tour-à-tour, si vous „m'aimez si tendrement, moi qui ne vous ai fait „aucun bien; quel n'eut pas été votre amour pour „un peuple, qui eut mis sa gloire à vous donner „des arts utiles, de sages loix, de bonnes moeurs, „et un culte agréable au dieu de l'univers„? „ah „mon pere! dit le Cacique, nous aurions adoré ce „peuple généreux. Mais laissons les regrets et les „voeux inutiles. Le seul homme, entre ces barbares, „qui ait été juste et bienfaisant, nous le possedons. „Je ne veux t'occuper que de notre joie.„

Il le mena dans sa cabane; et quelle fut la surprise de Barthelemi, en y voyant sur un autel une statue de bois de cedre, où ses traits étoient ébauchés! Le Cacique lui dit: „Regarde. C'est toi, mon

ppere, oui, c'est toi même. Un de nos Indiens qui t'avoit vu, et qui t'avoit toujours présent, m'a fait ta ressemblance. Elle nous suit partout. C'est elle que nous invoquons dans toutes nos entreprises; et depuis que nous la possédons, tout nous a réussi."

Las-Casas qui d'abord n'avoit pu se défendre d'un mouvement de reconnoissance, se reprocha ce sentiment, et parlant au Cacique d'un air doux et severe: "Renversez, dit-il, cette image: un simple mortel n'est pas digne de votre vénération." A ces mots il alloit saisir la Statue, pour la briser. Le Cacique la défendit, comme il eut défendu ses enfans et sa femme. "Ah! lui dit-il, laisse nous cette chere ombre de toi même. Quand tu ne seras plus, elle rapellera à nos enfans, à nos neveux, le seul ami que nous ayons eu parmi nos cruels oppresseurs."

Tout le peuple s'assemble autour de la cabane, et demande à voir Las-Casas: il se montre; et l'air retentit de ce cri d'allégresse: "Le voilà, l'homme juste, l'homme bienfaisant, le voilà. il nous aime, il nous plaint, il vient voir ses amis. Qu'il reste avec nous, l'homme juste. Nos coeurs et nos biens sont à lui."

"O dieu de la nature! S'écria Las-Casas, se pourroit-il que des coeurs si vrais, si doux, si

„simples, si sensibles, ne fussent pas innocens, devant „toi!"

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs flèches inévitables, les autres forçant à la course les chevreuils, moins agiles qu'eux: la proye arrive en affluence; et le festin est préparé.

Assis à ce festin, à côté du Cacique, et au milieu de sa famille, Las-Casas s'instruit de leurs loix, de leurs moeurs et de leur police. La nature est leur guide et leur législateur: s'aimer, s'aider entre eux, éviter de se nuire; honorer leurs parens, obéir à leur roi; se choisir, s'attacher une seule compagne, qui les soulage dans leurs travaux et qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible; cultiver en commun leurs fertiles campagnes, et, selon leurs besoins, en partager les fruits; telle étoit leur société.

Le bien, dit Las-Casas, c'est la loi de mon dieu, qu'il a gravée dans vos ames: vous le servez sans le connoître; et c'est sa voix qui vous conduit.

„Ton dieu, il est est notre ennemi, dit le Cacique, „il est le dieu des Espagnols. — Le dieu des Espa- „gnols n'est point votre ennemi: il est le dieu de la „nature entiere; et nous sommes tous ses enfans. — „Ah! s'il est vrai, dit le Cacique, nous cherchons un

„dieu qui nous aime ; celui de Las-Casas doit être
„juste et bon et nous voulons bien l'adorer. hâte toi,
„fais le nous connoître." Alors se livrant à son zele
Las-Casas leur fit de son dieu une peinture si su-
blime et si touchante, que le Cacique se levant avec
transport, s'écria : „Dieu de Las-Casas, reçois nos
„voeux" ! Et tout son peuple répéta ces mots après
lui.

Dans ce moment le Cacique, regardant le Solitaire,
crut voir sur son visage un éclat tout divin : car la
piété l'animoit ; il étoit rayonnant de joie. „Ecoute,
„lui dit-il, ton dieu ne se fait-il jamais voir aux
„hommes ? — ils l'ont vu, répondit Las-Casas, il a
„même daigné habiter parmi eux. — Sous quels
„traits ? — Sous les traits d'un homme — achève.
„N'es tu pas toi même ce dieu, qui vient nous
„consoler ? — Moi ! — Si tu l'es, cesse de nous ca-
„cher ce que tant de vertu annonce. Parle. Nous
„allons t'adorer."

Barthelemi se confondit dans une humilité pro-
fonde, et rejetta loin cette erreur. Mais avant d'ex-
poser des vérités sublimes à l'incrédulité de ces
foibles esprits, il voulut savoir quel étoit leur culte.
„Helas !" dit le Cacique, nous adorions le tigre,
„comme le plus terrible de tous les animaux. Mais
„que ton dieu n'en soit point jaloux. C'étoit le

"culte de la crainte, et non pas celui de l'amour.— "Allons, allons, dit Las-Casas, renverser cette idole." et les Indiens, animés du zele qu'il leur inspiroit, couroient au temple sur ses pas.

Notes.

(a) Sans ralentir sa course.) On lit dans l'histoire générale des voyages, que dans la province de Vénézuéla les tigres sont si terribles qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, et l'emporter dans leur gueule, aussi facilement qu'un chat emporte une souris.

Chapitre 14.

D'une hutte profonde, voïsine de ce temple, Barthélemi crut entendre sortir des gémissemens. "Qu'est "ce, demanda-t-il?— Passons, dit le Cacique Epar- "gne à tes amis la honte et la douleur de te "montrer des malheureux." Sans vouloir insister, Barthélemi s'avance jusqu'à ce temple abomina- ble, où l'on voyoit le dieu tigre sur un autel rougi de sang. "Quel est le sang, demanda-t-il encore,

„ qu'on a versé sur cet autel? — Celui des animaux,
„ répondit le Cacique, et quelquefois,..... — Achève, —
„ Celui des Espagnols. — Des Espagnols! — Lorsqu'ils
„ pénétrent jusques au bord de ces forêts, il faut bien
„ les tuer, ou les prendre vivans. Et que faire de ces
„ captifs, à moins que de les immoler? S'il s'en écha-
„ pe un seul, notre azyle est connu, et notre perte
„ inévitable. Tu viens d'entendre les plaintes d'un mal-
„ heureux jeune homme, qui nous fait compassion.
„ il a une répugnance incroyable à mourir. Cependant
„ il faut bien qu'il meure; car s'il nous échappoit, il
„ iroit nous trahir.„

Las-Casas demande à le voir; et après avoir fait briser l'autel et l'idole du tigre, il retourne vers la prison où le jeune homme est enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce religieux vénérable, ne douta point que ce ne fut encore un martyr de la foi, qu'on alloit immoler. „O mon pere, venez, dit-
„ il, m'encourager par votre exemple; venez apprendre
„ à un jeune homme à se détacher de la vie, à
„ mourir courageusement.„

Mais dès qu'il s'apperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, et que ceux ci lui obéissoient; „ Ah, reprit-il, que
„ vois-je? Et quel est cet empire que vous exercez
„ parmi eux? Etes-vous un ange du ciel descendu

pour ma délivrance ? Parlez. Dites moi qui vous êtes ?
» Je sens revenir l'espérance dans ce coeur qu'elle aban-
» donnoit.
» Je suis Espagnol comme vous, lui dit le Solitaire ;
» mais n'ayant jamais trempé dans les crimes de ma
» patrie, je suis libre et chéri parmi les Indiens. —
» Hélas, et moi, lui dit Gonsalve, (c'étoit le nom du
jeune homme) qu'ai-je fait, que je n'aie du faire,
» et dont j'aie pu me dispenser ? Je suis le fils de
» Davila, du gouverneur de l'isthme : il m'avoit envoyé
» à la poursuite des sauvages : mes compagnons et
» moi, à travers les forêts, nous avons pénétré jusques
» dans ce valon ; les Indiens nous ont enveloppés, nous
» ont accablés sous le nombre ; les plus heureux des
» miens sont morts dans le combat ; le reste a été pris,
» et sur l'autel du tigre je les ai vus tous immolés.
» Moi seul ils m'épargnent encore ; et soit que ma
» jeunesse ait touché ces barbares, et que ma frayeur
» et mes larmes leur inspirent quelque pitié, soit
» que leur cruauté m'ait voulu réserver pour un
» nouveau sacrifice, ils me laissent languir dans cette
» incertitude, et dans l'attente de la mort, plus cruelle
» que la mort même. Pardonnez à mon âge un
» excès de foiblesse, dont je rougis, en l'avouant. La
» vie m'est chere. il m'est affreux de la quitter à
» son aurore. Elle devoit avoir tant de charmes pour

moi ! il m'eut été si doux de revoir ma patrie ! et
» quand je pense que ces beaux jours, ces jours déli-
» cieux que j'y devois passer, sont évanouis pour ja-
» mais ; je tombe dans le désespoir. Si du moins j'étois
» mort au milieu des combats, et par les mains d'un
» ennemi digne d'honnorer mon courage ! Mais ici,
» mais sur les autels d'un peuple stupide et féroce,
» me sentir tout vivant déchirer les entrailles, et
» voir, aux pieds du tigre, allumer mon bucher ! cette
» pensée est désolante. Ah ! s'il se peut, délivrez moi
» de ces mains inhumaines ; rendez moi à mon pere.
» il n'a que moi. Je suis son unique espérance ;
» ces barbares l'en ont privé. »

» Mon ami, lui dit Las-Casas, que vous êtes
» loin encore d'être changé par le malheur ! Vous, fils
» de Davila, vous appellez barbares ces peuples, dont
» lui même il fait depuis dix ans le massacre le
» plus horrible ! helas ! combien de peres, privés par
» ses fureurs de leur seule et douce espérance, se sont
» vus égorger eux mêmes, en implorant à ses ge-
» noux la grace de leurs enfans ! il a versé plus de
» flots de sang, que vous n'en avez de gouttes dans
» les veines ; et le peuple enfermé dans ces forêts pro-
» fondes, n'est que le malheureux débris de ceux qu'il
» a exterminés. Vous voyez qu'il poursuit encore ce qui
» lui en est échapé. ils sont perdus, s'il les découvre ;

» et lui rendre son fils, vous l'avouerez vous même,
» ce seroit risquer qu'un secret, d'où leur salut dépend,
» ne lui fut révélé. — Ah! garder-vous, lui dit Gon-
» salve, de leur apprendre qui je suis. — Moi! dit
» Las-Casas, les tromper! Leur cacher le péril de
» votre délivrance! Non, ce seroit leur tendre un piege.
» Si je parle pour vous, je dirai qui vous êtes; on
» saura ce que je demande, ce qu'on risque à me
» l'accorder. Ou mon silence, ou ma franchise; c'est
» à vous de choisir. — Choisir! De tous côtés je ne vois
» que la mort. Je m'abandonne à vous. — Reprenez
» donc courage. Mais tirez de l'état où vous êtes
» réduit, cette utile et grande leçon, que le droit de
» la force est un droit odieux, que si les Indiens —
» l'exerçoient à leur tour, et se permettoient la ven-
» geance, il n'est point de supplice auquel ne dut
» s'attendre le fils du cruel Davila; que l'état na-
» turel de l'homme est la foiblesse; qu'à votre
» place il n'en est point qui ne fut timide et trem-
» blant; que l'orgueil, dans un être si voisin du
» malheur, est le comble de la démence; et qu'exposé
» lui même chaque jour à devenir un objet de pi-
» tié, il est aussi insensé que méchant, lorsqu'il ose
» être impitoyable. »

Las-Casas de retour auprès de Capana, « Cacique,
» lui dit-il, n'es-tu pas soulagé, comme d'un joug

„triste et pénible, de ne plus adorer un être malfaisant,
„et d'être sous les loix d'un dieu clément et juste. ——
„il est vrai, lui dit le Cacique, que nos coeurs, flétris
„par la crainte, semblent dès ce moment ranimés par
„l'amour. —— Oui, mon ami, l'homme est fait pour
„aimer. La haine, la vengeance, toutes les passions
„cruelles sont pour lui un état de gêne, d'angoisse et
„d'avilissement. il se sent élever, il sent qu'il se ra-
„proche de l'être excellent qui l'a fait, à mesure
„qu'il est plus doux, plus magnanime. Etouffer son
„ressentiment, et triompher de sa colere; opposer les
„bienfaits au mal qu'on a reçu, en accabler son
„ennemi; c'est un plaisir vraiment divin. —— Je le
„conçois, dit le Cacique. —— Non, tu ne peux le conce-
„voir, avant que de l'avoir goutté. Mais il ne tient
„qu'à toi de jouïr pleinement de ce plaisir pur et cé-
„leste. Fais venir ce jeune captif, qui tremble et gémit
„dans tes chaines, et dis lui, en le déliorant, fils du
„désolateur de l'isthme, fils du meurtrier de nos
„peres, de nos femmes, de nos enfans, fils de Davila,
„je pardonne à ton âge et à ta foiblesse. Vis, aprends
„d'un Sauvage à imiter ton dieu. —— Le fils de Da-
„vila! s'écria le Cacique, quoi c'est lui que je tiens
„captif!" A ces mots ses yeux irrités s'enflamerent com-
me la foudre. —— Oui, c'est le fils de Davila, reprit
„le Solitaire avec un air tranquile, c'est lui que tu

„peux déchirer, dévorer même si tu veux. Mais écoute-
„moi. A peine ta vengeance sera-t-elle assouvie, tu seras
„triste, et tu diras: le voilà égorgé; et son sang répandu
„ne rend la vie à aucun des miens. Ma fureur est donc
„inutile. J'ai fait périr le foible, peut-être l'innocent;
„et je suis coupable sans fruit..... Sa vie est dans tes
„mains; choisis de renoncer à mon dieu ou à ta ven-
„geance; et reprends le culte du tigre, si tu veux t'abreu-
„ver de sang."

„J'adore le dieu de Las-Casas, dit le Cacique.
„Mais toi même crois-tu qu'il me commande de laisser
„impunis tous les maux qu'un barbare nous fait depuis
„dix ans? — Oui, la loi de mon dieu te prescrit le
„pardon et l'amour de tes ennemis. — L'amour! — Ne
„sont-ils pas ses enfans comme toi? Ne les aime-t-il pas
„lui même? et peux tu adorer le pere, sans aimer les
„enfans? plains les d'être coupables, et souhaite qu'ils
„changent; mais ne soit pas méchant comme eux, et
„mérite par ta clémence que ton dieu en use envers
„toi."

„Tu confonds ma raison; mais tu touches mon coeur,
„et c'est lui que tu persuades, dit le Cacique. Allons
„qu'exiges tu de moi? Qu'au fils du cruel Davila je
„pardonne comme à mon frere? J'y consens. Qu'on l'a-
„mene ici. Je briserai sa chaine, et je l'embrasserai.
„Mais qu'en ferai-je, après lui avoir permis de vivre.

„S'il s'échape, il divulguera le secret de notre azyle;
„et tu auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte com-
„me toi, lui répondit le Solitaire; et je ne veux,
„quant à présent, qu'adoucir sa captivité."

Gonsalve attendoit avec impatience le retour de Las-Casas. „Hebien, lui dit-il en tremblant, qu'avez-
„vous obtenu? — Qu'on vous laisse la vie. — Ah mon
„pere! et la liberté? L'ai-je perdue pour jamais? —
„Je vous ai dit que le salut de ces malheureux in-
„diens tient au secret de leur azyle. — Ah! répondez
„leur que jamais il ne sera trahi par moi. — Com-
„ment répondrois-je de vous, dit le Solitaire? A votre
„âge on ne répond pas de soi même. C'est à vous
„de gagner l'estime du Cacique, et d'obtenir, avec le
„temps, qu'il daigne se fier à vous. — Et lui aver-
„vous dit qui je suis, demanda Gonzalve? — Oui sans
„doute. — il me tuera? — il ne vous tuera point. Je
„vais vous mener devant lui.

„Jeune homme, lui dit le Cacique en le voyant,
„adores-tu le dieu qu'adore Las-Casas? — Oui répond
„Davila. — Crois-tu que nous soyons enfans de ce
„dieu comme toi? — Je le crois. — Nous sommes donc
„freres. Pourquoi venir tremper tes mains dans notre
„sang? — J'obéissois. — A qui? — Vous le savez assez. —
„Oui, je sais que tu es né du plus méchant des
„hommes, et du plus cruel envers nous. Mais Las-Casas

„me dit que son dieu et le mien m'ordonne de te pardon-
„ner. Je te pardonne. Viens, embrasse ton ami." Le
jeune homme à ces mots tombe aux pieds du Cacique.
„Que fais-tu, lui dit le Sauvage? Ne sommes nous
„pas freres? N'est-tu pas mon égal?" il dit, et lui
tendant la main, il le délivra de ses chaines. Bar-
thélemi, témoin de ce touchant spectacle, avoit le
coeur saisi de joie et d'attendrissement. „Davila, dit-il
„au jeune homme, voilà, voilà de vrais chrétiens!"

Chapitre 15.

Gonsalve fut dès lors parmi les Indiens comme
dans sa patrie, au sein de sa famille. On le regardoit,
mais sans contrainte; et la seule liberté qu'il n'eut
pas, étoit celle de s'échaper. Las-Casas le voyoit sans
cesse. il eut voulu lui faire aimer la vie heureuse et
simple de ce peuple sauvage; mais le jeune homme
ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. „Me
„voilà, disoit-il, instruit par le malheur, par vos le-
„cons, par leur exemple; qu'ils daignent se fier à moi
„et me mettre en état de détromper mon pere, de le
„fléchir, de lui apprendre à les connoitre, à les aimer.
„ils m'ont déjà laissé la vie; je leur devrai la liberté.
„Ces bienfaits toucheront un pere. il cédera du moins

„aux larmes de son fils."

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant d'art et de noirceur; et Las-Casas ne doutoit pas que Gonsalve ne fut sincere; mais il le connoissoit trop foible et trop timide, pour oser compter sur sa foi. „Vous „êtes sans doute à présent bien déterminé, lui dit-il, „à ne pas trahir ce bon peuple; mais je prévois sur „vous tout l'ascendant d'un pere; et je ne répondrai „jamais qu'il ne vienne à bout de surprendre ou „d'arracher votre secret. Ce que je vous dis là, je „l'ai dit au Cacique. C'est lui que le péril regarde; „c'est à lui de se consulter.

„Je laisse, dit-il au Cacique, ton captif dans „l'affliction. il soupire ardemment après la liberté. „Je t'ai fait voir tout le danger de le renvoyer à „son pere; mais je ne dois pas te cacher l'avantage „de ce bienfait. il peut arriver que son pere vous découvre, et soit désarmé par un fils, à qui ta clémence „auroit fait un devoir sacré de ne t'abandonner „jamais. L'amour paternel a des droits sur les tyrans „les plus farouches. C'est le dernier endroit sensible „par où leur ame s'endurcit. Après cela, décide toi „sur le parti que tu dois prendre: j'ignore comme „toi quel seroit le plus sage, et tu sais aussi bien „que moi quel seroit le plus généreux.

„Pour moi dépourvu des moyens de célébrer ici

„ nos augustes mysteres, d'y établir le sacerdoce, et d'y
„ perpétuer le culte des autels, je vais vous chercher
„ des pasteurs revêtus d'un pouvoir que je n'ai pas
„ moi même. Je demande au ciel, et j'espere de vous
„ revoir, avant de descendre au tombeau. „

La désolation du jeune Davila fut extrême quand il apprit que Las-Casas l'abandonnoit. il alla se jetter aux genoux du Cacique „ Ah! lui dit-il,
„ pourquoi te défier d'un malheureux qui te doit
„ tout? La nature m'a fait un coeur sensible comme
„ à toi; mais eut-elle mis à la place le coeur du
„ tigre que tu adorais, tes vertus l'auroient attendri
„ tu m'as appellé ton ami; tu m'as embrassé com-
„ me un frere; va, je ne l'oublierai jamais: je
„ ne suis ingrat ni perfide. il y va de ta vie et
„ du salut des tiens que ton azyle soit inconnu; il
„ le sera par mon silence. J'en atteste mon dieu,
„ qui est devenu le tien.

„ Oui, je te crois sensible et bon, dit le Cacique,
„ mais tu es foible; et l'homme foible est toujours
„ à la veille d'être méchant. Comment braverois tu
„ l'autorité d'un pere? tu n'as pas su braver la mort.„
„ — La mort m'a causé de l'effroi, je l'avoue, dit
„ le jeune homme en se levant avec fierté; mais si
„ pour éviter la mort, tu m'avois proposé un crime,
„ tu aurois vu lequel des deux m'auroit le plus

„épouvanté. Puisque je n'ai pas ton estime, je ne te
„demande plus rien. Je renonce à la liberté; je te
„dispense même de me laisser la vie." A ces mots il
se retira.

Le Cacique, qui le suivoit des yeux, et qui le
voyoit abatu de tristesse, sentit lui même, comme
un poids dont son coeur étoit oppressé, la dureté de
son refus. il fit appeller Las-Casas. „Emmene avec
„toi ce jeune homme, lui dit-il: sa douleur me pese,
„et me fatigue: la présence d'un malheureux est
„insupportable pour moi. — As-tu bien réfléchi, lui dit
„le Solitaire? — Oui, je sais qu'un mot de sa bouche
„nous perd, mon peuple et moi, nous livre à nos
„tyrans; mais la compassion s'emporte sur la crainte:
„je ne veux plus le voir soufrir."

Si l'on a jamais vu des enfans vertueux, aux
funérailles de leur pere, d'un pere tendre et bien aimé,
c'est l'image de la douleur des Indiens, au départ de
Las-Casas. Le Cacique et son peuple, le visage
abbatu, les yeux baisés et pleins de larmes, l'accom-
pagnerent en silence jusques au bord de la forêt.
Là, il falut se séparer.

Témoin de leurs tristes adieux, Gonsalve renfer-
moit sa joie. Le Cacique ôtant son colier, le jetta
au col du jeune homme, l'embrassa et lui dit:
„Sois toujours notre ami; et si jamais tu étois pressé

„par nos tyrans de leur découvrir où nous sommes,
„regarde ce colier, souviens toi de Las-Casas, et
„demande à ton coeur si tu dois nous trahir."

Gonsalve et Las-Casas, sur la foi de leurs guides, s'en alloient à travers les bois; et ils se traçoient les moeurs et le naturel des sauvages. Vint un moment où Las-Casas regardant le jeune espagnol „Vous „voyez, lui dit-il, si comme on le prétend, ils sont „indignes du nom d'hommes, et s'il est malaisé „d'en faire des chrétiens. L'homme n'est indocile „que pour ce qui répugne au sentiment de la bonté. „il ne se refuse jamais aux vérités qui le consolent, qui le soulagent dans ses peines, et qui lui „font chérir ces deux présens du ciel, la vie et la „société. Que ces vérités passent sa foible intelligence; „pourvu qu'elles touchent son coeur, il en sera persuadé: il croit tout ce qu'il aime à croire. Toute „la nature à ses yeux est un mystère assurément. „hé bien, voit-on qu'en jouissant de ses bienfaits, „il lui reproche l'obscurité de ses moyens? il en „sera de même de la religion: plus elle fera „d'heureux, moins elle fera d'incrédules."

„Mais reprit Davila, peut-on dissimuler ce „qu'elle a d'affligeant et d'effrayant pour „l'homme? — Elle n'a rien que d'attrayant, d'encourageant pour la vertu, de consolant pour

„l'innocence, lui répondit le Solitaire; et je n'en veux
„par davantage pour la faire adorer par tout. De bonnes
„loix gênent le vice, épouvantent le crime, affligent les
„méchans; et l'on aime de bonnes loix, parcequ'il dépend
„de chacun den recueillir les fruits, et d'être heureux
„par elles. On aimera de même une religion, qui,
„comme ces loix salutaires, est favorable aux gens de
„bien, rigoureuse aux méchans, et indulgente aux foibles.
„mais en la professant dans cette pureté, on ne peut
„opprimer personne; on ne s'abreuve point de Sang,
„on est obligé d'être humain, juste, patient, secoura-
„ble, et surtout désintéressé; de joindre l'exemple au
„précepte, d'instruire par ses bonnes oeuvres, et de prou-
„ver par ses vertus. L'orgueil et la cupidité ne peu-
„vent se forcer à ces ménagemens; le droit du glaive
„est plus commode; et à l'aide de quelques mots,
„dont les passions s'autorisent, on se permet la vio-
„lence, la rapine et le brigandage jusqu'aux excès
„les plus crians"..... Le Solitaire, à ces mots, s'apper-
çut que le fils de Davila baissoit les yeux, et que
la rougeur de la honte se répandoit sur son visage.
„Pardonne, lui dit-il, jeune homme; je t'afflige. C'est
„le ciel qui te l'a donné, ce pere rigoureux. Tout
„injuste qu'il est, ne cesse jamais de l'aimer, de
„le respecter, de le plaindre. Seulement ne l'imite
„pas".

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent; Barthelemi et Gonsalve, au moment de se séparer, s'embrassent tendrement. „Adieu. Tu vas revoir ton „pere, dit le Solitaire au jeune homme; Souviens toi „du Cacique, daigne penser à moi. Je n'entendrai „point tes paroles; mais dieu sera présent; et ton coeur „lui a juré d'être fidele aux Indiens".

Gonsalve retourne à Panama; et Las-Casas descend le fleuve, jusqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, et va le porter au rivage que baigne l'Orama, en épanchant son onde dans le sein du vaste Océan.

Chapitre 16.

Dom Pedre Davila pleuroit l'héritier de son nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage et du désespoir. En le voyant, il se livra à tous les transports de la joie. „Le ciel, lui dit-il, ô mon fils, „le ciel te rend aux voeux d'un pere. Mais tous „ces braves Castillans qui t'accompagnoient, que „sont-ils devenus?" „ils sont morts, répondit Gonsalve. „Les Indiens poursuivis, nous ont enfin résisté; et nous „avons succombé sous le nombre. ils me tenoient cap„tif; ils ont su qui j'étois; et leur chef m'a laissé la „vie, et m'a rendu la liberté. O mon pere! Si vous

„m'aimez, qu'un trait si généreux vous touche et vous
„désarme“.... Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, in-
digné de voir qu'après le vaste et long carnage qu'il
avoit fait des Indiens, ils se défendissent encore, il
cherchoit le moyen d'achever leur ruine, sans être
sensible au bienfait qui seul auroit du le toucher.
„Oui, dit-il, je reconnoitrai ce qu'ont fait pour toi les
„Sauvages. Dis moi où tu les a laissés, et où s'est
„passé le combat“.

„Il seroit mal aisé, lui répondit son fils, de retrou-
„ver mes traces dans ces forêts profondes; et je me suis
„laissé conduire, sans savoir moi même où j'allois“.

„J'entends, reprit le pere en observant son trouble:
„ils t'ont fait promettre sans doute de ne pas m'indi-
„quer leur marche et leur retraite; et tu te crois lié par
„tes Sermens“?

„Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit le jeune
„homme; et je leur dois assez pour ne pas les trahir“.

„Des noeuds plus sacrés vous engagent à votre dieu
„à votre roi, à votre patrie, à moi même, insista le
„tyran. Vous avez vu tomber sous les coups des Sau-
„vages la moitié des miens; voulez vous qu'ils en
„exterminent le reste? En vous laissant la vie, ont-
„ils brisé leurs arcs? Ont-ils promis de ne plus tremper
„leurs traits dans ce venin mortel qu'ils ont inventé
„les perfides? Obéissez à votre pere; et demain soyez

„prêt à nous servir de guide, car je veux marcher sur
„leurs pas„.

Gonzalve, réduit au choix, ou de trahir sa foi, ou de tromper son pere, ou de refuser d'obéir, prit le parti de la franchise, et déclara que de sa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ses bienfaiteurs. Davila devint furieux; mais son fils avec modestie soutint sa résolution, et le reproche et la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut récours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choisi pour ce ministere odieux. il alla trouver le jeune homme. „ Davila, „lui dit-il, d'un ton affectueux et d'un air pénétré, „vous ferez mourir votre pere. il vous aime; j'ai vu „couler pour vous ses larmes paternelles; et vous ne „lui êtes rendu que pour l'accabler de douleur. — „ah! répondit le jeune homme, qu'il me demande „ma vie, et non pas une trahison. — Si c'étoit une „trahison, seroit-ce moi, dit le perfide, qui vous pres„seroit d'obéir? le sort des Indiens me touche autant „que vous. Mais en irritant votre pere, vous les per„dez; et c'est sur eux que sa colere tombera. il „est mortellement blessé de votre résistance. Mon fils „me méprise et me hait, dit-il; plus attaché à ce „peuple barbare, qu'à son prince, qu'à moi, et „qu'à son dieu lui même, il ne connoit plus „qu'un devoir, celui de la rebellion. il n'ose se fier

" à ma reconnoissance ; et il me croit moins généreux
" qu'un misérable Indien. Non, Davila, ce n'étoit
" pas ainsi qu'il falloit servir les Sauvages. Touché
" de leur humanité, et plus sensible encore à votre
" confiance, je sais que votre pere se fut laissé fléchir.
" Mais si par eux il a perdu l'estime et l'amour
" de son fils, peut-il leur pardonner jamais d'avoir
" empoisonné sa vie ? Le plus grand crime envers
" un pere, c'est d'aliéner ses enfans ".

" Non, il n'a rien perdu de ses droits sur mon
" coeur, reprit Gonzalve : mon respect, mon amour
" pour lui sont les mêmes. Qu'il daigne ne me de-
" mander rien que d'innocent et de juste ; il est bien sûr
" d'être obéis. Mais que veut-il de moi ? Et pourquoi
" s'obstiner à me rendre ingrat et perfide ? S'il veut
" poursuivre encore ce peuple malheureux, ce n'est
" pas à moi d'éclaircir ses recherches impitoyables ; et
" s'il consent à l'épargner, il n'a pas besoin de savoir
" en quels lieux il respire en paix. Pour prix du
" salut de son fils, les Sauvages ne lui demandent que
" de vivre éloignés de lui, et inconnus s'il est possible.
" L'oubli sera pour eux le plus grand des bienfaits ".

" Mon fils, lui dit Fernand, vous ne pensez donc
" pas, qu'épars dans les forêts, on ne peut les ins-
" truire ; qu'ils vivent sans culte et sans loix ? ils
" sont chrétiens, dit le jeune homme. Qu'on leur laisse

» adorer, dans leur simplicité, un dieu qu'ils servent
» mieux que nous. — ils sont chrétiens! ah! s'il est
» vrai, reprit le fourbe, douterez-vous qu'on n'use
» envers eux d'indulgence et de ménagement? Reposez
» vous sur moi du soin de leur repos, de leurs biens,
» de leur vie. Je les protégerai auprès de votre pere;
» je les porterai dans mon sein. — hé bien, protégez
» les, en obtenant de lui qu'il veuille bien les laisser
» libres: ils ne demandent rien de plus. Pour moi
» j'ai donné ma parole; et révéler, sans leur aveu,
» ce qu'ils ont bien voulu confier à ma foi, ce seroit
» une trahison, et la trahison la plus noire: je n'y
» puis consentir: le crime est excepté des devoirs des en-
» fans, et de l'autorité des peres ».

» Ah Gonzalve, vous voulez donc être chargé d'un
» parricide! ils sortiront de leurs forêts, ils nous dres-
» seront des embuches; votre pere, que sa valeur expose,
» y tombera: ce sera vous qui l'aurez livré en leurs
» mains. La fléche empoisonnée qui percera son
» coeur, ce sera vous, cruel, qui l'aurez enfoncée. Que
» dis-je? ah! sans leurs fléches, la douleur le tuera.
» Cruellement blessé de votre méfiance, ulcéré de votre
» mépris, dévoré de chagrin de n'avoir mis au monde
» qu'un fils, qui l'ose soupçonner d'avoir voulu lui
» tendre un piege, votre pere, Gonzalve, va descendre
» au tombeau en vous laissant sa malédiction; et

l'anathême paternel sera son funeste héritage.

A ces mots, Gonzalve frémit. Mais se rappellant Las-Casas: „M'auroit-il conseillé un crime, dit-il „en lui même? Ah! mon coeur m'assure bien que „non. Cesser de me tenter, reprit-il, en parlant au „fourbe. La voix intime de mon coeur s'éleve con„tre vos reproches, et me parle plus haut que vous.

Fernand, interdit et confus de l'inutilité de son odieuse entremise, dit à Davila que son fils étoit tombé dans l'endurcissement; qu'il falloit qu'on l'eut perverti; et que tant d'obstination étoit au dessus de son âge.

Dès ce moment Gonzalve, odieux à son pere, pleuroit nuit et jour son malheur.

„Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce pere „inéxorable, après une nouvelle épreuve; va-t-en. „Fuis loin de moi. Je ne puis plus souffrir tes ou„trages, ni ta présence. Malheur à ceux qui de mon „fils, d'un fils obéissant, respectueux, fidele, ont fait „un rébele obstiné.

„Ah, mon pere! dit le jeune homme en tombant à „ses pieds, tout baigné de ses larmes, est-il possible „que le refus d'être ingrat, perfide et parjure m'attire „un si dur traitement? Qu'exigez-vous de moi? Quelle „haine obstinée portez-vous à ces malheureux? ah! „si vous aviez vu leur roi, briser mes chaines,

„ m'embrasser, m'appeller son ami, son frere, me
„ demander avec douceur quel mal ils nous ont fait,
„ et pourquoi l'on oublie qu'ils sont des hommes com-
„ me nous; vous même, oui vous même, mon pere,
„ vous me feriez un crime de l'infidélité dont vous me
„ faites une loi. il m'est affreux de vous déplaire; mais
„ il me seroit, je l'avoue, plus affreux de vous obéir. Ne
„ me réduisez point à ces extrémités. Ayez pitié d'un
„ fils que votre haine accable, et qui même en vous
„ irritant se croit digne de votre amour. — Non, je
„ n'ai plus de fils, et tu n'as plus de pere. Délivre
„ moi d'un traître que je ne puis souffrir „.

Gonzalve abbatu, consterné, sortit du palais de son pere, et lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour son exil. „ Les déserts, la digne patrie
„ des amis qu'il m'a préférés „. répondit le pere inflexible.

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; et en s'en allant, à travers le vaste silence des bois, il pleuroit; mais il se disoit à lui même: „ Je désobéis
„ à mon pere; je l'afflige et l'irrite au point qu'il
„ m'éloigne à jamais de lui; et je ne sens dans ma
„ douleur aucune atteinte de remords; au lieu qu'en
„ lui obéissant, et en poursuivant les Sauvages, mon
„ coeur en étoit dévoré. il est donc des devoirs plus
„ saints que la soumission aux volontés d'un pere?

„Notre premiere qualité, sans doute, est celle d'hommes:
„notre premier devoir est d'être humain".

Comme il se croyoit delaissé, il prit la résolution de retourner chez les Sauvages, sans qu'il lui vint dans la pensée qu'on pût faire observer ses pas. Mais lorsqu'il eut percé l'obscurité des bois, et qu'en revoyant le valon, son coeur soulagé commençoit à sentir renaitre la joie, quels furent son étonnement et sa douleur de voir arriver après lui trois Espagnols, qui lui ordonnoient, au nom du vice roi son pere, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Espagnols, deux indiens, qu'il avoit pris pour guides, se sauverent dans le valon, et y répandirent l'alarme. Dès ce moment plus de Sureté pour le Cacique et pour son peuple: leur azyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, remmené à Crucès, prenoit la terre et le ciel à témoins de son innocence. il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'isle espagnole. il fit demander à son pere qu'il lui fut permis d'y passer, pour lui épargner disoit-il, le Spectacle de sa douleur. le pere y consentit, soit pour se délivrer d'un témoin dont la vue l'accuseroit sans cesse, soit pour lui laisser exhaler dans cet exil volontaire, l'amertume de ses regrets. „ah!
„dit Gonzalve en quittant ce rivage, je ne reverrai
„plus mon pere. il m'a surpris; il m'a rendu parjure

„et traître aux yeux de mes amis. Non! Je ne le revers-
„rai plus".

Il arrive à l'isle espagnole; il demande où est Las-Casas; il va se jetter dans son sein, et lui dit son malheur, qu'il appelle son crime, avec tous les regrets d'un coeur coupable et repentant.

„Mon ami, lui dit Las-Casas après l'avoir entendu,
„vous avez fait une imprudence. Mais votre coeur est
„innocent. Espérons que le ciel sauvera ce bon peuple;
„et ne vous laissez point calomnier par le remords: car
„le remords injuste avilit l'ame, et lui fait perdre le
„courage de la vertu. Ce doit être un supplice affreux
„pour un fils honnête et sensible de voir les maux que
„fait son pere. Vous n'en serez plus témoin. Dé-
„sormais, rendu à vous même, c'est en Espagne qu'il
„faut aller, vous offrir à votre patrie, et, si elle a besoin
„de votre sang, le verser pour elle sans crime contre de
„justes ennemis. Sollicitez votre départ; et attendez ici
„que le Roi y consente".

Gonzalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux Solitaire, sentit son courage renaître, et resta près de son ami, en attendant que le Monarque, instruit de son malheur, eut disposé de lui.

Chapitre 17.

Cependant Pizarre avoit mis à la voile ; et déjà loin du rivage de l'isthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue, sa course étoit pénible et lente ; la disette le menaçoit ; et il falut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages.(α) Mais il trouva partout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, et se présentent au combat. Le feu des armes les disperse ; mais leur courage naturel les rassemble l'instant d'après. On en fait tous les jours un nouveau carnage ; et tous les jours ces malheureux dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse ; leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par sa valeur et sa prudence, mais alors accablé de travaux et d'années, étoit couché au fond d'un antre, et n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur et d'effroi retentirent jusques à lui. Il vit revenir ses deux fils, couverts de sang et de poussiere, et qui s'arrachant les cheveux, lui dirent : „ C'en „ est fait, mon pere, c'en est fait, nous sommes „ perdus. — Hé quoi ! dit le vieillard en soulevant sa

„tête hérissée de cheveux blancs, sont-ils en si grand
„nombre? Ou sont-ils immortels? est-ce la race de ces
„géans (b) qui du tems de nos peres ont désolé ces bords?
„— Non, lui répond, l'un de ses fils, ils sont en petit
„nombre, et semblables à nous à la réserve d'un poil
„épais, qui leur couvre à demi la face; mais sans
„doute ce sont des dieux: car les éclairs les environnent,
„le tonnere part de leurs mains: nos amis écrasés par
„les foudres qu'ils lancent, nous ont arrosés de leur sang:
„en voilà les marques fumantes".

„Je veux demain voir ce que c'est: portez moi, dit
„le vieux Cacique, sur cette roche escarpée, d'où j'obser-
„verai le combat".

Les Indiens dès le point du jour se rassemblerent
dans la plaine. Les Castillans les attendoient. Pizarre
en parcouroit les rangs avec un air grave et tranquile;
sous lui commandoit Aléon, plus superbe et plus me-
naçant; Molina étoit à la tête des jeunes Espagnols
qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baissés, son visa-
ge abattu, non de crainte, mais de pitié: on croyoit
entendre l'humanité gémir au fond du coeur de ce
jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le signal des In-
diens; et à l'instant une nuée de fléches obscurcit l'air.
sur la tête des Castillans. Mais de ces fléches égarées
presque aucune, en tombant, ne porta son atteinte.

Sizarre se laisse approcher, et fait sur eux un feu terrible, dont tous les coups sont meurtriers; ceux du canon surtout font des vuides affreux dans la masse profonde des bataillons sauvages. Trois fois elle en est ébranlée; mais la présence du vieux Cacique soutient le courage des siens. ils s'affermissent, ils s'avancent et se deployant sur les ailes, ils vont envelopper la phalange ennemie. Sizarre à l'instant fond sur eux, avec son escadron rapide; et ces flots épais d'indiens sont entrouverts et dissipés. Leur fuite ne présente plus que le pitoyable spectacle d'un massacre d'hommes épars, qui désarmés et supplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois et les montagnes servirent de réfuge à tout ce qui put s'échaper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce désastre d'un oeil pensif et morne. il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son coeur paternel en a été meurtri; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment plus profond de la calamité publique. il fait rassembler autour de lui ses indiens, et il leur dit: » Enfans du tigre et du lion, il faut avouer que ces brigands » nous surpassent dans l'art de mire. Ce feu » meurtrier, ces tonnerres, ces animaux rapides qui

» combattent sous l'homme, tout cela est prodigieux.
» Mais revenez de l'étonnement que vous causent ces
» nouveautés. L'avantage du lieu et du nombre est à
» vous; profitez en. Qui vous presse d'aller vous jetter
» en foule au devant de vos ennemis? Pourquoi leur
» disputer la plaine? Est-elle couverte de moissons? Ne
» voyez-vous pas la famine, avec ses dents aigues et
» ses ongles tranchans, qui se traine vers eux? Elle
» va les saisir, sucer tout le sang de leurs veines, et
» les laisser étendus sur le sable, exténués et défail-
» lans. Tenez vous en défense, mais dans l'étroit va-
» lon qui serpente entre ces colines. Là, s'ils vien-
» nent vous attaquer, nous verrons quel usage ils
» feront de ces foudres, et de ces animaux qui combat-
» tent pour eux ».

Le sage conseil du vieillard fut executé la nuit même; et quand le jour vint éclairer ces bords, les Espagnols épouvantés du silence et de la solitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis, que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens; il résolut de les poursuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du valon, le vieillard les avoit postés en petit nombre. » Vous êtes
» assurés, dit-il, d'échaper à vos ennemis; et les

"fatiguer c'est les vaincre. Protégés contre leurs tonnerres
"par les angles de ces collines, vous les attendrez au
"détour. Là, je vous demande, non pas de tenir
"ferme devant eux, mais de lancer de près votre
"premiere flèche, et de fuir, sans rompre en fuyant
"le bataillon qui vous succede, et qui, comme vous,
"les attend au détour où je l'ai placé. Je me tiendrai
"au dernier poste; et vous vous rallierez à moi."
Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au premier détroit du valon, il part une volée de flèches; et l'arc à peine est détendu, les Indiens sont dissipés. On les poursuit; et on rencontre un nouveau bataillon, qui se dissipe encore, après avoir lancé ses traits.

Pizarre frémissant de voir que l'ennemi et la victoire lui échapent à chaque instant, part avec la rapidité de l'éclair, et commande à son escadron de le suivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir sous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du valon; et l'escadron, après une course inutile, est assailli de traits lancés comme par d'invisibles mains.

Les Castillans s'irritent de voir couler leur sang, moins furieux encore de leurs blessures que de celles de leurs coursiers. Celui de Pizarre, à travers

sa crinière épaisse et flotante, a senti le coup pénétrer. impatient du trait qui reste dans la plaie, il agite ses crins sanglans; il se dresse, il écume, il bondit de douleur. Dizarre en arrachant le trait, est renversé sur la poussiere. Mais d'un cri menaçant dont les bois retentissent, il étonne et rend immobile le coursier tremblant à sa voix. Alors, sans se donner le tems de se relever, il commande à la moitié des siens de mettre pied à terre, de gravir l'épée à la main, sur la pente des deux collines, et d'en chasser les indiens. On lui obéit, on les attaque; et soudain ils sont dispersés.

On les poursuivoit; et Dizarre recommandoit surtout qu'on en prit un vivant, pour savoir de lui en quel lieu on trouveroit des subsistances; car ces peuples avoient caché leur moisson leur unique bien.

Ceux des jeunes sauvages qui portoient le vieillard, après une assez longue course, hors d'haleine, accablés par ce pesant fardeau, s'apperçurent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit: "Laissez moi. Sans me sauver, vous vous perdriez "vous mêmes. Laissez moi. Je n'ai plus que quel- "ques jours à vivre. Ce n'est pas la peine de priver "vos enfans et vos femmes de leur appui. Si mon "fils demande pourquoi vous m'avez abandonné,

„dites lui que je l'ai voulu.

„Tu as raison, lui dirent-ils. Tu fus toujours le „plus sage des hommes„. A ces mots l'ayant déposé au pied d'un arbre, ils l'embrasserent en pleurant, et se sauverent dans les bois.

Les Espagnols arrivent; le vieillard les regarde, sans étonnement ni frayeur. ils lui demandent, où est la retraite des Indiens? il montre les bois. ils lui demandent où est le toit qu'il habite? il montre le ciel. ils lui proposent de le porter dans sa demeure; et d'un coup d'oeil fier et moqueur, il fait signe que c'est la terre.

Pour l'obliger à rompre ce silence obstiné, d'abord ils employerent les caresses perfides; il n'en fut point ému. ils eurent recours aux menaces, il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin se change en fureur. ils dressent aux yeux du vieillard tout l'appareil de son supplice. il y jette un oeil de mépris. „Les insensés, disoit-il avec un „sourire amer et dédaigneux, ils pensent rendre „la mort effrayante pour la vieillesse! ils préten„dent imaginer un plus grand mal que de vieillir„! Les Castillans outrés de ses insultes, l'attacherent à un poteau, et alumerent à l'entour un feu lent pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu,

s'arme d'un courage invincible ; son visage, où se peint la fierté d'une ame libre, devient auguste et radieux ; et il commence son chant de mort.

« Quand je vins au monde, dit-il, la douleur se saisit « de moi ; et je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau « voir que tout souffroit, que tout mouroit autour de moi ; « j'aurois voulu, moi seul, ne pas souffrir ; j'aurois « voulu ne pas mourir ; et comme un enfant que « j'étois, je me livrois à l'impatience. Je devins homme ; « et la douleur me dit : Luttons ensemble, et voyons de « nous deux lequel sera le plus fort. Je dis à la douleur : « pourquoi lutter ensemble ? Evite moi, je te fuirai. « Non, me dit-elle, tu es à moi : il faut lutter, ou te « laisser abattre ; et quand tu seras abattu, je te déchi- « rerai, je planerai sur toi, et je battrai des ailes, « comme le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, lui « dis-je, il faut lutter ensemble ; et nous nous prîmes « corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat « dure ; et je suis debout, et je n'ai pas versé une « larme. J'ai vu tomber mes amis sous vos coups ; « et dans mon coeur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu « mon fils écrasé à mes yeux ; et mes yeux pater- « nels ne se sont point mouillés. Que me veut en- « core la douleur ? Ne sait-elle pas qui je suis ? La « voilà, qui, pour m'ébranler, rassemble enfin « toutes ses forces. Et moi je l'insulte ; et je ris de

„lui voir hâter mon trépas, qui me déchire à jamais
„d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre? la
„cendre des morts est impalpable à la douleur. Et
„vous, lâches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver,
„vous vivrez; vous serez sa proie à votre tour. Vous
„venez pour nous dépouiller; vous vous arracherez
„nos misérables dépouilles. Vos mains, trempées
„dans le sang indien, se laveront dans votre sang.
„Vous serez nos vengeurs et vos propres bourreaux;
„et vos ossemens et les nôtres, confusément épars dans
„nos champs désolés, feront la paix, reposeront en-
„semble, et mêleront leur poussiere, comme des osse-
„mens amis. En attendant, brulez, déchirez, tourmentez
„ce corps estimé que je vous abandonne; dévorez
„ce que la vieillesse n'en a pas consumé. Voyez
„vous ces oiseaux voraces qui planent sur nos têtes?
„Vous leur déroberez un repas; mais vous leur en-
„graisserez une nouvelle proie. ils vous laissent encore
„aujourdhui vous repaître; mais demain ce sera
„leur tour".

Ainsi chantoit le vieillard; et plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ses insultes. Un Espagnol (c'étoit Moralès) ne put soutenir plus long tems les invectives du Sauvage. il saisit l'arc qu'on lui avoit laissé, le tendit, et perça le vieillard d'une fléche. L'indien qui se sent mortellement

blessé, regarde l'Espagnol avec des yeux de pere. "Ah! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds, "par ton impatience, une belle occasion d'apprendre "à souffrir"! il expira; et les Espagnols consternés passerent la nuit dans les bois, sans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, et au bruit du signal que fit donner Pizarre, qu'ils se rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du ciel avoit choisi une victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

Notes.

(a) L'abord de ces côtes sauvages.) On a donné à cette plage le nom de Pueblo quemado, peuple brulé.

(b) Est-ce la race de ces géans) Voy. dans Garcil. Liv. 9. chap. 9. la fable de ces géans.

Chapitre 18.

Dès que les Castillans furent tous rassemblés, le découragement s'empara de leur ame. Vizarre, lui seul, au milieu de ses compagnons abattus, marquoit encore de la constance, et cachoit sous un front serein les noirs chagrins qui lui rongeoient le coeur.

Réduits au choix de périr par la faim, ou par les flèches des sauvages, ils remontent sur leur navire, et à force de voiles, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante et cultivée, où tout annonce l'industrie et la paix : c'est la côte de Catamès, pays fertile et abondant dont le peuple est en petit nombre. Les Espagnols y descendent ; et ce peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hospitalité. Mais lui même exposé sans cesse aux ravages des voisins, il avoue à ses hôtes que chez lui leur azyle seroit mal assuré. „ Etrangers, leur dit le „Cacique, la nature qui nous a faits doux et paisibles, „nous a donné des voisins féroces. Dites nous si partout „de même les bons sont en proie aux méchans. — „Chez nous, lui dit Vizarre, le ciel a réuni la dou„ceur avec l'audace, la force avec la bonté. Retour„ner donc chez vous, lui dit tristement le Cacique ; „car les bons parmi nous sont foibles et timides, et

„les méchans forts et hardis ». Pizarre l'en crut aisément: et il se retira dans une isle voisine (*), où peu de tems après almagre vint lui porter quelques secours.

Mais tout avoit changé sur l'isthme. Davila n'avoit pu survivre à la honte et à la douleur d'être abandonné par son fils. il étoit mort dans les angoisses du remords et du désespoir. Son successeur (†) s'étoit laissé persuader, que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, et que lui même il ne s'obstinoit dans sa malheureuse entreprise, que par un orgueil insensé. il fit donc partir deux vaisseaux, pour ramener les mécontens; et il choisit un Castillan, nommé Tafur, pour les conduire.

A la vue de ces vaisseaux, qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre tressaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

„ Je ne sais, dit-il à Tafur qui lui déclaroit „l'ordre dont il étoit chargé, quel est le fourbe qui „pour me nuire, a fait parler mes compagnons; „mais quel qu'il soit, il en impose. Ces nobles „Castillans, s'attendoient comme moi, à des périls, „à des travaux dignes d'éprouver leur constance.

(*) L'isle del Gallo.

(†) Pedre de Los-rios.

„Si l'entreprise n'eut demandé que des coeurs lâches et
„timides, on l'auroit achevée avant nous, et sans nous.
„C'est parcequ'elle étoit pénible qu'elle nous étoit réservée:
„les dangers en feront la gloire, quand nous les aurons
„surmontés. On a donc fait injure à mes amis, lors-
„qu'on a dit au vice-roi de l'isthme qu'ils veulent
„se déshonorer. Pour moi, je n'en retiens aucun.
„De braves gens, tels que je les crois tous, ne de-
„manderont qu'à me suivre; et les hommes sans coeur,
„s'il en est parmi nous, ne méritent pas mes regrets.
„Faites tracer une ligne au milieu de mon vaisseau.
„Vous serez à la proue, je serai à la poupe, avec
„tous mes compagnons. Ceux qui voudront se séparer
„de moi, n'auront qu'un pas à faire de la gloire
„à la honte".

Jafur accepta ce défi; et quels furent l'étonnement et la douleur de Pizarre, lorsqu'il vit presque tous les siens passer du côté de Jafur! indigné, mais ferme et tranquile, il les regardoit d'un oeil fixe. L'un d'eux le regarde à son tour; et voyant sur son front une noble tristesse, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné: „Castillans, „voyez qui nous abandonnons! Je ne puis m'y ré-
„soudre; et j'aime mieux mourir avec cet homme
„là, que de vivre avec vous. Adieu". A ces mots, il repasse du côté de Pizarre, et jure, en l'embrassant,

de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques uns l'imiterent; ce fut le petit nombre; mais leur malheureux chef n'en fut que plus sensible à ce dévouement généreux. il ne lui étoit échapé contre les déserteurs ni plainte, ni reproche; mais lorsqu'il vit que douze Castillans vouloient bien lui rester fideles, résolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, son coeur soulagé s'attendrit; il les embrasse; et la reconnoissance lui fait verser des larmes que la douleur n'a pu lui arracher. „Tu vois, dit-il „à Tafur, que mon navire brisé s'entrouvre, et va „périr; Laisse moi l'un des tiens". Tafur lui refusa durement sa priere. „Je puis vous ramener dit-il, „mais je ne puis rien de plus. — Ainsi, lui dit „Pizarre, on met de braves gens dans la nécessité „du choix, entre leur déshonneur et leur perte infail„lible! Va, notre choix est fait. Laisse nous seule„ment des munitions et des armes. Celui qui t'envoie „aura honte de nous avoir abandonnés."

Au moment fatal où Tafur mit à la voile et quitta le rivage, Pizarre fut prêt de tomber dans le plus horrible déses poir. il se vit presque seul, sur des mers inconnues, et dans un nouvel univers, abandonné de sa patrie, foible jouet des élémens, en butte aux coups de la fortune, en proie à ces peuples sauvages, dont il faloit attendre ou la vie, ou la mort. Son

ame, eut besoin de toutes ses forces pour soutenir la pesanteur du coup dont il étoit frapé. Ses compagnons, qui l'environnoient gardoient un morne silence; et le héros, pour relever leur courage abattu, rapella tout le sien.

il les éloigne du rivage, d'où ils suivoient des yeux les voiles de Tafur; et s'enfonçant avec eux dans l'isle: „Mes amis, félicitons nous, leur dit-il, d'être „déliorés de cette foule d'hommes timides, qui nous „auroient mal secondés. La fortune me laisse ceux „que j'aurois choisis. Nous sommes peu, mais tous „déterminés, mais tous unis par l'amitié, la confiance „et le malheur. Ne Doutez pas qu'il ne nous vienne „des compagnons jaloux de notre renommée; car „dès ce moment elle vole aux bords d'où nous sommes partis. Les déserteurs vont l'y répandre. Oui, „mes amis, quoiqu'il arrive, treize hommes, qui „seuls, délaissés sur des bords inconnus, chez des peuples „féroces, persistent dans le grand dessein de les vaincre „et de les dompter, sont déjà bien surs de leur gloire. „Qui nous a rassemblés? La noble ambition de rendre „nos noms immortels? ils le sont. L'événement même „est désormais indifférent. Heureux ou malheureux, „il sera vrai du moins que nous aurons donné au „monde un exemple encore inouï d'audace et „d'intrépidité. Plaignons notre patrie d'avoir produit

„des lâches ; mais félicitons nous de l'éclat que leur
„honte va donner à notre valeur. Après tout, que
„hazardons nous ? la vie ? Et cent fois, à vil prix
„nous en avons été prodigues. Mais avant de la perdre,
„il est pour nous encore des moyens de la signaler.
„Commençons par nous procurer un azyle moins ex-
„posé aux surprises des Indiens. Ici nous manque-
„rions de tout. L'île de la Gorgone est deserte et fertile ;
„la vue en est terrible, et l'abord dangereux ; l'Indien
„n'ose y pénétrer ; hâtons nous d'y passer : c'est là le
„digne azyle de treize hommes abandonnés, et sépa-
„rés de l'univers".

L'isle de la Gorgone est digne de son nom. Elle est l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent presque sans relâche des pluies orageuses, des grêles meurtrieres, parmi les foudres et les éclairs, des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, et dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu, impénétrable à la clarté ; des valons fangeux, où sans cesse roulent d'impétueux torrens ; des bords hérissés de rochers, où se brisent en gémissant les flots émus par les tempêtes ; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlemens des loups, et au glapissement des tigres ; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe

l'humide des marais, et qui de leurs vastes replis embrassent la tige des arbres; une multitude d'insectes, qu'engendre un air croupissant, et dont l'avidité ne cherche qu'une proie; Telle est l'isle de la Gorgone; et tel fut l'azyle où Lizarre vint se réfugier avec ses compagnons

Ils furent tous épouvanté à l'aspect de ce noir séjour, et Lizarre en frémit lui même; mais il n'avoit point à choisir. Son vaisseau n'eut pas résisté à une course plus pénible. En abordant, il déguisa sous l'apparence de la joie l'horreur dont il étoit saisi.

Son premier soin fut de chercher une coline, où la terre ne fut jamais inondée, et qui, voisine de la mer, lui permit de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la coline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flame. Un vent impétueux alluma l'incendie; et le sommet fut dépouillé. Lizarre s'y établit, y éleva des cabanes, environnées d'une enceinte, dont les pieux aigus défendoient même aux reptiles de s'y glisser.

„ Amis, dit-il, nous voilà bien ici la nature „ est sauvage, mais féconde. Les bois y sont peuplés „ d'oiseaux; la mer y abonde en poissons; l'eau „ douce y coule des montagnes. Parmi les fruits que „ la nature nous présente, il en est d'assez savoureux

„pour tenir lieu de pain. L'air est humide dans les „valons; il l'est moins sur cette éminence; et des feux „sans cesse alumés vont le purifier encore. Sous ces „toits épais de feuillages, nous sommes garantis de „la pluie et des vents. Quant à ces noirs orages, nous „les contemplerons comme un spectacle magnifique: „car les horreurs de la nature en augmentent la „majesté. C'est ici qu'elle est imposante. Ce désordre „a je ne sais quoi de merveilleux qui agrandit „l'ame, et l'affermit en l'élevant. Oui, mes amis, „nous sortirons d'ici avec un sentiment plus sublime „et plus fort de la nature et de nous mêmes. Il man- „quoit à notre courage d'avoir été mis à l'épreuve „du choc de ces fiers élémens. Du reste n'imagi- „ner pas que leur querre soit sans relâche: nous „aurons des jours plus sereins; et pendant le silence „des vents et des tempêtes, le soin de notre subsis- „tance sera moins pour nous un travail, qu'un „exercisse intéressant".

Ce fut ainsi que d'un séjour affreux, Bizarre fit à ses compagnons une peinture consolante. L'imagination empoisonne les biens les plus doux de la vie, et adoucit les plus grands maux.

Les Castillans eurent bientôt construit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils se donnoient, non loin du bord, l'utile amusement d'une

pêche abondante. La chasse ne l'étoit pas moins: car avant que les animaux d'un naturel doux et timide aient appris à connoître l'homme, ils semblent le voir en ami. Dans cette confiance ils tombent dans ses pieges, et vont au devant de ses coups. Ce n'est qu'après avoir éprouvé mille fois sa malice et sa perfidie, qu'épouvantés de son approche, ils s'instruisent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, sans que Bizarre et ses compagnons vissent paroître aucun vaisseau. Leurs yeux tournés du côté du Nord, se fatiguoient à parcourir la solitude immense d'une mer sans rivages. Tous les jours l'espérance renaissoit, et mouroit dans leurs coeurs plus découragés. Bizarre seul les relevoit, les animoit à la constance: „Donnons à nos amis le tems de pourvoir à tout, disoit-il „Je crains moins leur lenteur que leur impatience. „Le vaisseau que j'attends seroit trop tôt parti, s'il „ne m'apportoit que des hommes levés à la hâte „et sans choix. S'il est chargé de braves gens, il „mérite bien qu'on l'attende".

Il étoit loin d'avoir lui même la confiance qu'il inspiroit. La rigueur du climat de l'isle, son influence inévitable sur la santé de ses amis, la ruine de son vaisseau, que la vague battoit

sans cesse, et qu'elle achevoit de briser, l'incertitude et la foiblesse du secours qu'il pouvoit attendre, son état présent, l'avenir pour lui plus effrayant encore; tout cela formoit dans son ame un noir tourbillon de pensées, où quelques lueurs d'espérance se laissoient à peine entrevoir.

Cependant ses amis se lassoient de souffrir. L'air humide qu'ils respiroient, et dont ils étoient pénétrés, déposoit dans leur sein le germe d'une langueur contagieuse; et leur courage avec leur force diminuoit tous les jours. "Nous ne te demandons, disoient-ils "à Pizarre qu'un climat plus doux et plus sain. "Fais nous respirer; sauve nous de cette maligne "influence; allons chercher des hommes qu'on puisse "fléchir ou combattre; oppose nous des ennemis sur "qui du moins, en expirant, nous puissions ven- "ger notre mort".

Pizarre cede à leurs instances; et des débris de leur navire il leur fait construire une barque pour gagner le continent. Mais lorsqu'on y tra- vaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, appercevoir de loin les voiles d'un vaisseau. il pousse un cri de surprise et de joie; et tous les yeux se tournent vers le nord. Ce n'est d'abord qu'une foible apparence: on craint de se tromper; on doute si ce qu'on a pris

pour la voile, n'est pas un nuage léger; on observe longtems encore; et peu à peu l'espérance en croissant affoiblit la crainte, comme la lumiere naissante pénétre l'ombre et la dissipe au crépuscule du matin. Toute incertitude enfin cesse: on distingue la voile; on reconnoit le pavillon; et ce rivage affreux, qui n'avoit jusques alors répété que des plaintes et des gémissemens, retentit de cris d'allégresse. Mais le vaisseau en abordant, étouffe bientôt ces transports. Les matelots qui le conduisent, sont l'unique secours qu'on envoie à Pizarre; et, ce qui l'afflige encore plus, lui même on le rapelle, on l'oblige à partir. il en est outré de douleur. " Béquoi, dit-il, on nous envie jusqu'au triste honneur de mourir sur ces bords!" Et puis rapellant son courage. " Nous y reviendrons, reprit-il; " et je ne veux m'en éloigner qu'après avoir " marqué moi même le rivage où nous descendrons". Mais avant de quitter l'isle de la Gorgonne, il voulut y laisser des traces de sa gloire. il écrivit sur un rocher au bas duquel les flots se brisent: " ici treize hommes (et ils étoient nommés) abandonnés de la nature entiere, ont éprouvé qu'ils n'est " point de maux que le courage ne surmonte. " Que celui qui veut tout oser, apprenne d'eux à " tout souffrir".

Alors, montant sur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent jusqu'au rivage de Tumbès.

Chapitre 19.

Là, tout ce qui s'offre à leurs yeux, annonce un peuple industrieux et riche. Pizarre fait dire à ce peuple qu'il recherche son amitié; et bientôt il le voit en foule se rassembler sur le rivage. Il voit son navire entouré de radeaux (*) chargés de présens: ce sont des grains, des fruits et d'excellens breuvages, dont des vases d'or sont remplis. Sensible à la bonté, à la magnificence de ce peuple doux et paisible, Pizarre s'applaudit d'avoir trouvé des hommes. Mais ses compagnons s'applaudissent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens sans défiance comme sans artifice, sollicitoient les Castillans à descendre sur le rivage. Pizarre le permit, mais seulement à deux des siens, à Candie et à Molina. A peine sont-ils descendus qu'une foule empressée et caressante les environne. Le Cacique lui même les conduit dans sa ville; les introduit dans son palais, et leur

(*) Appellés Balzes.

fait parcourir les demeures tranquiles de ses citoyens fortunés. Ces hommes simples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis; et avec l'ingénuité, la sécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richesses, qu'ils auroient dû ensevelir.

„Quoi de plus touchant, disoit Molina, que l'innocence de ce peuple? — il est vrai qu'il est simple „et facile à l'excès, disoit Candie"; et cependant, le crayon à la main, au milieu des sauvages, il levoit le plan de la ville et des murs qui l'environnoient. Les Indiens charmés de l'art ingénieux avec lequel sa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne se lassoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. ils étoient loin de soupçonner que ce fut une perfidie. „Que faites vous, lui demande Alonzo? — j'examine, répond Candie, par où l'on peut „les attaquer. — Les attaquer? Quoi! dans le moment „même qu'ils vous comblent de biens, qu'ils se livrent „à vous sur la foi de la paix, de l'hospitalité, vous „méditez le noir projet de les surprendre dans leurs „murs? Etes-vous assez lâche?..... — Et vous, reprit „Candie, êtes-vous assez insensé pour croire qu'on „passe les mers, et qu'on vienne d'un monde à „l'autre pour s'attendrir, comme des enfans, sur „l'imbécillité d'un peuple de sauvages? On feroit „de belles conquêtes avec vos timides vertus? — Sent-

„être, dit Alonzo. Mais est-ce bien Bizarre qui fait „lever le plan de ces murs? — C'est lui même. — J'en „doute encore. — Vous m'insultez. — Je l'estime trop „pour vous croire". Et à ces mots l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le dessin qu'il avoit tracé.

Soudain, se lançant l'un à l'autre un regard de colere, ils écartent la foule, et leur épée meurtriere brille comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, persuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudissoient d'abord avec les regards de la joie et les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un et l'autre paroient les coups les plus rapides, et dont ils manioient le fer étincelant, qu'on suivoit à peine des yeux. Mais lorsqu'ils virent le sang couler, ils jetterent des cris de douleur et d'effroi; et leur roi se précipitant lui même entre les deux épées, s'écrie: arrete! arrete! C'est „mon hote, c'est mon ami, c'est le sang de ton „frere que tu fais couler". On s'empresse, on les retient, on les désarme, on les mene sur le vaisseau.

Bizarre instruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais quelqu'égalité qu'il affectât dans ses reproches, Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de son ame: il se rapella les conseils du vertueux

Barthélemi ; il se retraça le supplice du vieillard indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuste et meurtriere qu'on avoit livrée à ces peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre et que le ravage ; et dès lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit d'aller pourvoir aux besoins du vaisseau. Un jour qu'il étoit descendu, il fut accueilli par ce peuple, avec une amitié si naïve et si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. „Dans quelques mois peut-être, disoit-il „en lui même, les fertiles bords de ce fleuve, ces „champs couverts de moissons, ces valons peuplés de „troupeaux, seront tous ravagés et inondés de sang ; „les mains qui les cultivent seront chargées de „chaines ; et de ces Indiens si doux et si paisibles, „des milliers seront égorgés, et le reste, réduit au plus „dur esclavage, périra misérablement dans les tra- „vaux des mines d'or. Peuple innocent et malheureux ! „Non je ne puis t'abandonner ; je me sens attaché „à toi, comme par un charme invincible. Je ne „trahis point ma patrie, en me déclarant l'ennemi „des brigands qui la déshonorent, et en cherchant „moi même à lui gagner les coeurs". Telle fut sa résolution ; et il écrivit à Pizarre : „J'aime les

» Indiens ; je reste parmi eux, parcequ'ils sont bons,
» vrais et justes. Adieu. Vous trouverez en moi un
» médiateur, un ami, si vous respecter avec eux
» les droits de l'équité, les droits de la nature ; un
» ennemi, si par la force, le brigandage et la
» rapine, vous violez ces droits sacrés ».

Pizarre affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages, éclairant leur raison, et jouissant de leurs caresses. » Racontez à Pizarre ce que vous avez vu, » dit-il à ceux qui venoient le chercher ; et que mon » exemple lui apprenne que le plus sûr moyen de » captiver ces peuples, c'est d'être humain et bienfai- » sant ».

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un peuple naturellement simple et doux, il jouissoit du calme des passions, il respiroit l'air pur de l'innocence. il prenoit plaisir à l'entendre célébrer les vertus des enfans du Soleil, et mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuse révolution qui s'étoit faite dans ses moeurs, lorsque par la raison, bien plus que par les armes, les Incas l'avoient obligé de suivre leur culte et leurs loix. Alonzo à son tour leur donnoit une idée

de nos moeurs et de nos usages, des progrès de nos connoissances, et des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à se séparer de ses amis, et à demeurer sur ces bords. » Ceux avec qui je suis venu, lui répondit » Alonzo, m'ont dit: allons faire du bien aux ha- » bitans d'un nouveau monde: aussitôt je les ai sui- » vis. J'ai vu qu'ils ne pensoient qu'à vous faire » du mal; et je les ai abandonnés ». il lui raconta le sujet de sa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnoissance pour lui. il le regardoit avec une admiration douce et tendre, et il disoit tout bas: » il en est digne, il en est plus di- » gne que moi ». L'heure du Sommeil approchoit, le Cacique prit congé d'Alonzo, sans s'expliquer davantage, et s'en alla, levant les yeux et les mains vers le ciel.

Le lendemain, il va le trouver dès l'aurore. » Eveille toi, Roi de Tumbès, lui dit-il en lui » présentant son diadême et ses armes, éveille toi: » reçois de ma main la couronne. J'y ai bien » pensé: je te la dois. J'ai ton courage et ta bonté, » mais je n'ai pas tes lumieres. Prends ma place, » regne sur nous. Je serai ton premier sujet. L'Inca » l'approuvera lui même ». Alonzo confondu de voir dans un sauvage cet exemple inouï de

magnanimité, sentit ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur et la simplicité se touchent, et qu'il est rare qu'un coeur droit ne soit pas un coeur élevé. il rendit graces au Cacique, et lui dit: "Tu "es juste et bon: tu dois être aimé de ton peuple. "Laissons lui son Roi. D'autres soins doivent occu- "per ton ami".

Bientôt il vit venir les plus heureuses meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, les lui présenter tour-à-tour. "Daigne "agréer, disoient elles, cette douce compagne. Elle ex- "cele à filer la laine; elle en fait les plus beaux "tissus. Elle est sensible; elle t'aimera. Tous les ma- "tins à son réveil elle soupire après un époux; "et du moment qu'elle t'a vu, tu es l'époux que "son coeur desire. Tous mes enfans ont été beaux; "les siens le seront encore plus, car tu seras leur "pere; et jamais nos compagnes n'ont rien vu de "si beau que toi".

Le jeune Castillan se fut livré sans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence et de l'amour. Mais se donner une compagne, c'étoit lui même s'engager, et ses desseins demandoient un coeur libre. il avoit appris du Cacique qu'au delà des Montagnes, deux incas, deux fils du Soleil, se partageoient un vaste Empire; et dès lors il avoit

formé la résolution de se rendre à leur Cour. „L'Inca „Roi de Cusco, lui disoit le Cacique, est superbe, arro- „gant, d'un difficile accès. Celui de Quito, bien plus „doux, se fait adorer de ses peuples. Je suis du nombre „des Caciques que son pere a mis sous ses loix". Alonzo pour se rendre à la Cour de Quito demanda deux fideles guides. Le Cacique eût voulu le retenir encore: „Quoi sitôt, tu veux nous quitter! où vas „tu? — Je vais, dit Alonzo, veiller à ton Salut, et „engager l'Inca à prendre avec moi ta défense: car „vos ennemis vont dans peu revenir sur ces bords. „Mais ne t'allarme point. Je viendrai moi même „à la tête des Indiens te secourir". Ce zele attendrit le Cacique; et les larmes de l'amitié accompagnerent ses adieux. Lui même il choisit les deux guides que son ami lui demandoit; et avec eux Alonzo, traversant les vallées, suivit la rive du Dolé, qui prend sa source vers le Nord.

Chapitre 20.

Après une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, et alloient passer un torrent qui se jette dans l'Emeraude; lorsqu'Alonzo vit ses deux guides interdits et troublés, se parler l'un à l'autre, avec des mouvemens d'effroi. il leur en demande la cause. » Regarde lui dit l'un d'eux, au sommet » de la montagne. Vois-tu ce point noir dans le » ciel? il va grossir, et former le plus affreux des » orages ». En effet peu d'instans après, ce point nébuleux s'étendit; et le sommet de la montagne fut couvert d'un nuage sombre.

Les Sauvages se hâtent de passer le torrent. L'un d'eux le traverse à la nage, et attache au bord opposé, un long tissu de liane, (a) auquel Alonzo suspendu dans une corbeille d'osier, passe rapidement, l'autre indien le suit; et dans le même instant, un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents déchaînés se livrent dans les airs. Bientôt leur fureur se déclare par d'effroyables sifflemens. Une épaisse nuit enveloppe le ciel, et le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur. cent tonnerres qui roulent, et semblent rebondir sur

une chaine de montagnes, en se succedant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse et se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entrouvre; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux épouvantés s'élançoient des bois dans la plaine; et à la clarté de la foudre, les trois voyageurs palissans voyoient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le linx (*), le léopard, aussi tremblans qu'eux mêmes. Dans ce péril de la nature il n'y a plus de férocité; et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo, avoit, dans sa frayeur gagné la cime d'un rocher; un torrent qui se précipite, en bondissant, de la montagne, déracine et souleve cette masse pesante; et le sauvage qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre indien croyoit avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre et le consume, avec le malheureux qui s'y étoit sauvé.

Cependant Molina s'épuisoit à lutter contre la violence des eaux: il gravissoit dans les ténébres, saisissant tour-à-tour les branches, les racines des bois

(*) Le loup-cervier.

qu'il rencontroit, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie; car il est des momens de peril et d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme absorbé en lui même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée, et à la lueur des éclairs, il voit une caverne ténébreuse et profonde, dont l'horreur l'eut glacé dans tout autre moment. Meurtri, couvert de fange, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; et là, rendant graces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise. Les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrens écoulées ne mugissent plus à l'entour; et Molina sent couler dans ses veines le baume du Sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frape, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de Serpens,(*) dont la caverne est le réfuge. La voute en est revetue; et entrelacés l'un à l'autre ils forment dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnoit. Il sait que le venin de ces Serpens terribles est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu

(*) Les Serpens à Sonnettes.

qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint: il les entend; il croit les voir ramper autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. s'il veut se trainer hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas il tremble de presser quelqu'un de ces Serpens. Dans ce péril inévitable, transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumiere, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui même d'inutiles efforts pour surmonter cette foiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer, justifia sa frayeur. il vit tout le danger qu'il avoit pressenti; il le vit plus horrible encore. il falloit mourir, ou s'échaper. il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se souleve avec lenteur, se courbe, et les mains appuyées sur ses genoux tremblans, il sort de la caverne, aussi pâle qu'un spectre qui sort de son tombeau. Le même orage, qui l'avoit jetté dans le péril, l'en preserva: car ces reptiles en avoient eu autant de frayeur que lui même; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que leur péril les occupe,

de cesser d'être malfaisans.

Un jour pur et serein consoloit la nature des ravages de la nuit. La terre échapée comme d'un naufrage, en offroit partout les débris. Des forêts, qui la veille s'élançoient jusqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres sembloient encore se hérisser d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vu s'arrondir sous leur verdoyante parure, entrouvertes en précipice, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers emportées marquoient la trace des torrens; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissoient les bois et les campagnes s'essayer et se ranimer aux rayons du jour naissant. Le ciel sembloit avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respiroit encore recommençoit à jouir de la vie; les oiseaux, les bêtes sauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé à l'homme.

Le coeur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte et par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais en cessant de craindre pour lui même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix à grands cris les appelle; ses yeux les cherchent vainement; il ne les revoit plus; et les échos seuls lui répondent. „hélas! s'écria-t-il, mes guides! mes amis! c'en est „fait. Juste ciel! ils ont péri sans doute. Et moi, que „vais-je devenir „. Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abbattement. Pour comble de misere, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'il avoit pris, et dont il sentoit le besoin par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca furent ses alimens.(b)

Aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités; il n'en voyoit aucun indice; son courage étoit épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance et la joie se raniment en lui; l'obscurité de ce passage, où d'énormes rochers, suspendus sur sa tête, laissoient à peine entrer pénétrer la lumiere, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui semblait l'attirer vers un lieu où il espéroit de trouver ses semblables, précipitoit ses pas, et le rendoit insensible à la fatigue

et au danger. il sort enfin de ce sentier profond, et il découvre une campagne semée çà et là de cabanes et de troupeaux. il respire, et tendant les mains au ciel, il lui rend grace.

A peine a-t-il paru, que des sauvages l'environnent avec des cris qu'il prend pour des signes de joie. il s'approche, et leur tend les bras. il ne voit pas sur leur visage la naive douceur des peuples de Tumbès. Leur sourire même est cruel; leur regard lui paroit moins curieux qu'avide; et leur accueil, tout caressant qu'il est, a je ne sais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. » Indiens, leur dit-il, je suis un étranger, » mais un étranger qui vous aime. Ayez pitié de » l'abandon où je me vois réduit ». Comme il disoit ces mots, il se voit chargé de liens: les cris d'allégresse redoublent; et il est conduit au hameau. Les femmes sortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent la colonne où Alonzo est attaché; et on le laisse au milieu d'elles.

il vit bien qu'il étoit tombé chez un peuple d'anthropophages. En l'attachant à la colonne, on l'avoit dépouillé, triste présage de son sort: il entendoit les sauvages répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête; et les chansons des femmes, qui se réjouissoient et qui dansoient autour de lui, ne lui déguisoient pas ce qui alloit se passer. » Enfans, disoient-

„elles, chanter: vos peres sont tombés sur une bonne
„proie. Chanter, vous serez du festin.

Tandis qu'elles chantoient, le malheureux Alonzo, pâle et tremblant, les regardoit, de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort sur elle même; il rassembla le peu de forces que lui laissoit l'effroi dont il étoit saisi; et s'adressant à ces femmes sauvages: „Lorsque vos enfans, „leur dit-il, sont suspendus à vos mamelles, et que leur „pere les caresse, et vous sourit avec amour, combien „ne seroit pas cruel celui qui viendroit, dans vos bras „déchirer le fils et le pere, comme vous m'allez „déchirer? La nature vous a donné des ennemis dans „les bêtes sauvages; vous pouvez leur livrer la guerre, „et vous abreuver de leur sang. Mais moi, je suis un „homme innocent et paisible, qui ne vous ai fait au„cun mal. Une femme semblable à vous m'a porté „dans ses flancs, m'a nourri de son lait. Si elle étoit „ici, vous la verriez tremblante, vous conjurer par „vos entrailles d'épargner son malheureux fils. Résis„teriez vous à ses pleurs, et laisseriez-vous égorger „un fils dans les bras de sa mere? La vie est pour „moi peu de chose; mais ce qui me touche bien „plus, c'est le péril qui vous menace, et le soin de „votre défense, contre une puissance terrible qui va „venir vous attaquer. Je le savois; j'allois pour vous

implorer à Quito le secours des Incas. Pour vous, je me suis exposé, dans ce pénible et long voyage, au danger d'être pris, déchirés par vos mains. Femmes indiennes, croyez que je suis votre ami, celui de vos enfans, celui de vos époux. Voulez-vous dévorer la chair de votre ami, boire le sang de votre frere?"

Ces femmes étonnées le contemploient en l'écoutant, et par dégrés leur coeur farouche étoit ému, et s'amollissoit à sa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout puissans, lorsqu'ils sont réunis: C'est la jeunesse et la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, sa pâleur s'étoit dissipée; les roses de ses levres et celles de son teint avoient repris tout leur éclat; ses beaux yeux noirs ne jettoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé ou dans l'amour ou dans la joie: ils étoient languissans; ils en étoient plus tendres. Les ondes de ses longs cheveux, flotantes sur l'ivoire de ses bras enchainés, en relevoient encore la blancheur éclatante; et sa taille dont l'élégance, la noblesse, la majesté formoient un accord ravissant, ne laissoit rien imaginer au dessus d'un si beau modele. Dans la Cour d'Espagne, au milieu de la plus brillante jeunesse, Molina l'auroit effacée! Combien plus rare et plus frappant devoit être chez des sauvages le prodige de sa beauté? Ces femmes y furent sensibles. La surprise fit

place à l'attendrissement, l'attendrissement à l'ivresse. Ces enfans qu'elles amenoient pour les abreuver de son sang, elles les prennent dans leurs bras, les élevent à sa hauteur, et pleurent en voyant qu'il leur sourit lui même et leur donne de doux baisers.

Dans ce moment les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes qu'ils savent aiguiser au défaut de l'acier, ils se jettoient sur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, et d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec un cri d'effroi, et tendant les mains aux sauvages: » Arrêtez! épargnez ce malheureux jeune homme. C'est votre ami, c'est votre » frere il vous aime. il veut vous sauver d'un en» nemi cruel, qui vient vous attaquer. il alloit im» plorer pour vous le secours du Roi des montagnes. » Laissez, laissez le vivre: il ne vit que pour vous». Ces cris, cet étrange langage étonnerent les Indiens. Mais leur instinct féroce les pressoit. ils dévoroient des yeux Alonzo, et tâchoient de se dégager des bras de leurs compagnes, pour se jetter sur lui. » Non, » tigres, non, s'écrierent-elles, vous ne boirez pas son » sang, ou vous boirez aussi le nôtre». Ces hommes farouches s'arrêtent. ils se regardent entre eux, immobiles d'étonnement. » Dans quel délire, disoient-ils,

„ce captif a plongé nos femmes! Etes-vous insen-
„sées? Et ne voyez-vous pas que pour s'échapper il
„vous flate? Eloignez-vous, et nous laissez dévorer
„en paix notre proie. — Si vous y toucher, dirent-
„elles, nous jurons toutes par le coeur du lion, dont
„vous êtes nés, de massacrer vos enfans, de les déchirer
„à vos yeux, et de les dévorer nous mêmes". A ces
mots, les plus furieuses saisissant leurs enfans par
les cheveux, et d'une main les tenant suspendus aux
yeux de leurs maris, grincoient les dents, et rugissoient.
ils en furent épouvantés. „Qu'ils vivent, dirent-ils,
„puisque vous le voulez. Mais nous, appellés au
„festin, que mangerons nous à sa place? — à sa
„place, leur dirent-elles, prenez, s'il le faut, vingt
„lamas (*), les plus belles de nos troupeaux, et au lieu
de son sang, buvez toute la liqueur de nos urnes". (c)
A l'instant elles mêmes se tournant vers Alonzo, le
dégagent de ses liens.

„Nous voyons bien, lui dirent les Sauvages, que
„tu possedes l'art des enchantemens; mais dis-nous
„quel ennemi nous menace? — Un peuple cruel
„et terrible, leur dit-il. — Et tu vas pour nous im-
„plorer le Roi des montagnes? — C'étoit mon des-
„sein, dit Alonzo, mais j'ai perdu mes guides. — Nous

(*) Brebis du Perou.

» t'en donnerons un qui te menera jusqu'au fleuve,
» au bord duquel est un chemin qui remonte jus-
» qu'à sa source. Mais assiste à notre festin.

A ce festin, où des beliers sanglans étoient dé-
chirés, dévorés, comme lui même il devoit l'être,
Alonzo frissonnoit d'horreur. il eut cependant le
courage de demander au Cacique, s'il ne sentoit
pas la nature se soulever en lui, lorsqu'il mangeoit
la chair, ou qu'il buvoit le sang des hommes? » Qui
» moi, dit le Sauvage! Un inconnu pour moi n'est
» qu'un animal dangereux. Pour m'en délivrer je
» le tue; quand je l'ai tué, je le mange. il n'y a
» rien là que de juste; et je ne fais tort qu'aux
» vautours ».

Après le festin, le Cacique invitoit Alonzo à
passer la nuit dans sa cabane, lorsque les fem-
mes vinrent en foule, et lui dirent: » Va t'en, va
» t-en. N'attends pas que la faim les presse. Nous
» les connoissons! Fuis; tu serois dévoré ». Cet avis
salutaire décida le départ d'Alonzo. il se mit
en chemin avec son nouveau guide, non sans
avoir baisé cent fois les mains qui l'avoient
délivré.

Notes.

(a) Un long tissu de liane,) Ces ponts s'appellent tarabites. La liane est une espece d'osier.

(b) Furent ses alimens.) L'oca est une racine savoureuse; les mangles et les bannanes sont des fruits.

(c) Toute la liqueur de nos urnes.) Les sauvages de ce continent avoient pour boissons des liqueurs fermentées. La plus commune étoit celle du cara ou du maïs. L'un des travaux des femmes étoit de préparer ces boissons.

Chapitre 21.

En arrivant au bord de l'Emeraude, il fut surpris de voir à l'autre rive un peuple nombreux s'embarquer, avec ses femmes et ses enfans, sur une flotte de canots. il ordonne à son guide de passer à la nage et de demander à ce peuple s'il descend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude; et s'il veut recevoir sur l'un de ses canots un étranger, ami des Indiens.

Le chef de cette colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve; qu'il ne refusoit point un

homme qui s'annonçoit en ami; mais qu'il vouloit le voir avant de s'engager; et il lui envoyoit un canot, pour venir lui parler lui même.

Le jeune homme après les périls auxquels il venoit d'échaper, ne voyoit plus rien à craindre. il s'élance sur le canot, prend congé de son guide, et passe à l'autre bord.

„Tu es Espagnol, et tu t'annonces comme l'ami „des Indiens„, lui dit, en le voyant, le chef de ces sauvages! „Je suis Espagnol, lui repondit Alonzo; et je „donnerois tout mon sang pour le salut des Indiens. „C'est mon amour pour eux qui m'a conduit ici, „à travers des dangers horribles„. Comme il disoit ces mots, ses yeux furent frapés d'une statue que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue, Alonzo se trouble; la surprise, la joie et l'attendrissement suspendent son récit, et lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoit du moins le vêtement et l'attitude de Las-Casas. „ah! dit-il, d'une voix tremblante „est-ce Las-Casas? Est-ce lui qu'on révére ici comme un dieu„? Et il l'embrasse avec transport. „C'est lui même, dit le Cacique. Est-il connu de „toi?___ s'il est connu de moi? Lui dont les soins, „l'exemple et les leçons ont formé ma jeunesse! ah „vous êtes tous mes amis, puisque ses vertus vous

„sont cheres, et que vous en garderez le tendre souve-
„nir". A ces mots, il se jette dans les bras du Caci-
que. „D'où venez-vous? dit-il, où l'avez-vous lais-
„sé? Et quel prodige nous rassemble„? Deux freres,
qu'une amitié Sainte auroit unis dès le berceau,
n'auront pas éprouvé des mouvemens plus doux,
en se réunissant, après une longue absence.

„Le peuple, dit Capana, c'est l'ami de Las-Casas,
„que le ciel conduit parmi nous". Aussitôt le peuple
s'empresse à témoigner au Castillan le plaisir de
le posséder. „Tu es l'ami de Las-Casas! viens,
„que nous te servions„ disent les femmes indiennes;
et d'un air simple et caressant elles l'invitent à se
reposer. Cependant l'une va puiser au bord du
fleuve une eau plus fraiche et plus pure que le
crystal, et revient lui laver les pieds; l'autre dé-
mêle, arrange, attache sur sa tête les ondes de ses
longs cheveux; l'autre en essuyant la poussiere
dont son visage est couvert, s'arrête, et l'admire
en silence.

Alonzo demande au Cacique d'où il vient, en
quels lieux il a vu Las-Casas. Et le Cacique
lui raconte le voyage de l'homme juste dans le
valon qui leur servoit d'azyle. „Helas, ajoute
„le sauvage, tu ne sais pas! Cet Espagnol, que
„nous avions sauvé à la priere de Las-Casas;

» c'est lui qui nous a perdus. — Lui ? — Lui même. —
» Le malheureux vous a trahis ! — Oh non, ce jeune
» homme étoit bon. Mais son pere étoit bien mé-
» chant ! Le cruel l'a fait épier comme il revenoit
» parmi nous ; et notre azyle découvert, il a fallu
» l'abandonner. Las d'être poursuivis, nous cherchons
» un réfuge dans le royaume des Incas. C'est à Quito
» que nous allons ; et pour éviter les montagnes nous
» avons pris ce long détour. — C'est aussi à Quito que
» j'ai dessein d'aller, dit Molina » ; et il lui apprit
comment ayant quitté Pizarre, touché des maux qui
menaçoient les peuples de ces bords, il avoit résolu
d'aller trouver Ataliba, pour l'appeller à leur secours.
» Ah ! lui dit le Cacique, je reconnois en toi le digne
» ami de Las-Casas ; il me semble voir dans tes
» yeux une étincelle de son ame. Sois notre guide ;
» présente nous à l'Inca comme tes amis, et réponds
» lui de notre zele ».

La colonie s'embarque, on remonte le fleuve ; et lorsqu'affaibli vers sa source, il ne porte plus les canots, on suit le sentier qui pénetre à travers l'épaisseur des bois. Les racines, les fruits sauvages, les oiseaux blessés dans leur vol par les fléches des Indiens, le chevreuil et le daim timides atteints de même dans leur course, ou pris dans des filets, servent de nourriture à ce peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens et les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, et la stérilité succede à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois si touffus, où la terre trop vigoureuse prodigue et perd les fruits d'une folle abondance, l'oeil ne découvre au loin que des sables arides, et que des rochers calcinés. Les Indiens en sont épouvantés, Alonzo en frémit lui même. Mais à peine ils sont arrivés sur la croupe de la montagne; il semble qu'un rideau se leve, et découvre à leurs yeux le valon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce valon ne connut l'alternative des saisons; jamais l'hiver n'a dépouillé ses riants côteaux; jamais l'été n'a brulé ses campagnes. Le laboureur y choisit le tems de la culture et de la moisson. Un sillon y sépare le printems de l'automne. La naissance et la maturité s'y touchent; l'arbre sur le même rameau réunit les fleurs et les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, s'avancent vers les murs, l'arc pendu au carquois, et tenant par la main leurs enfans et leurs femmes, signes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un spectacle nouveau, que de voir tout un peuple demandant l'hospitalité. L'Inca, dès qu'il en est instruit, ordonne qu'on le reçoive, et qu'on l'amene devant lui. Il sort lui même avec la dignité d'un roi, de

l'intérieur de son palais, suivi d'une nombreuse Cour, s'avance jusqu'au vestibule, et y reçoit ces étrangers.

Molina, qui marchoit à côté du Cacique, saluoit le monarque et alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémissemens et par les cris des Mexicains. „ Juste ciel! dirent-ils, un de nos oppresseurs! „ Oui s'écrie Orozimbo, je reconnois les traits, les „ vêtemens de ces barbares. Inca, cet homme est cas„ tillan. Laisse moi venger ma patrie „. En disant ces mots, il avoit l'arc tendu, et alloit percer Molina. L'Inca mit la main sur la flèche. „ Caci„ que, lui dit-il, modérez cet emportement. Innocent „ ou coupable, tout homme suppliant mérite au „ moins d'être entendu. Parle, dit-il à Molina; dis „ nous qui tu es, d'où tu viens, ce qui t'amene, et ce „ que tu veux de moi. Garde surtout d'en imposer; „ et si tu es Castillan, ne sois point étonné de „ l'horreur que ta vue inspire à la famille de „ Montézume.

„ Ah! s'il est vrai, dit Alonzo, leur ressentiment „ est trop juste; et ce seroit peu de mon sang pour „ tout celui qu'on a versé. Oui je suis Castillan „ je suis l'un des barbares qui ont porté la flame „ et le fer sur ce malheureux continent; mais je „ déteste leurs fureurs. Je viens d'abandonner leur

„flotte. Je me suis déclaré l'ami des Indiens. J'ai
„franchi des deserts pour venir jusqu'à toi, et pour
„t'avertir des malheurs dont ta patrie est menacée.
„Inca, si, comme on nous l'assure, la justice re-
„gne avec toi, si l'humanité bienfaisante est l'ame
„de tes loix, et la vertu de ton empire; je t'offre le
„coeur d'un ami, le bras d'un guerrier, et les con-
„seils d'un homme qui ne connoit que trop les dan-
„gers que tu cours. Mais si je trouve ici la nature
„outragée par des loix tyranniques, par un culte
„impie et sanglant, je t'abandonne, et je vais vivre
„dans le fond des deserts, au milieu des bêtes farouches,
„moins cruelles que les humains. Quant au peuple
„que je t'amene, je ne connois de lui que sa véné-
„ration pour un Castillan, mon ami et le plus
„vertueux des hommes. Je l'ai trouvé portant l'ima-
„ge de ce respectable mortel. La voilà: je l'ai re-
„connue; et dès lors j'ai été l'ami d'un peuple
„vertueux lui même, puisqu'il adore la vertu.
„C'est par ses secours généreux que je suis venu jus-
„qu'à toi. Je te réponds qu'il est sensible, intéressant,
„digne de l'appui qu'il implore. il fuit son
„pays qu'on ravage; et voilà son Cacique, hom-
„me vrai, simple et juste, dont tu te feras un
„ami, si tu sens le prix d'un grand coeur„.

La franchise et la grandeur d'ame ont un

caractere si fier et si imposant par lui même, qu'en se montrant elles écartent la défiance et les soupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. "Viens, lui dit-il; le guerrier et l'ami, le courage de l'un et les conseils de l'autre tout sera bien reçu de moi. Ton estime pour ce Cacique et pour son peuple me répond de leur foi; et je n'en veux point d'autre gage".

Il ordonna qu'à l'instant même on pourvut au besoin de ses nouveaux sujets. Un hameau s'éleva pour eux, dans une fertile valée. Les délices de ce séjour leur firent oublier leur retraite chérie; le Monarque lui même alla les voir jouir du bonheur qu'il leur procuroit; et Molina et le Cacique, reçus, logés dans son palais, partagerent les soins, les bienfaits du monarque, avec les héros méxiquains.

Chapitre 22.

Pizarre de retour sur l'isthme, n'y avoit trouvé que des coeurs glacés, et rebutés par ses malheurs. il vit bien que pour imposer silence à l'envie, et pour inspirer son courage à des esprits intimidés, sa voix seule seroit trop foible; il prit la résolution de se rendre à la Cour d'Espagne, où il seroit

mieux écouté.

Ce long voyage donna le tems à un rival ambitieux de tenter la même entreprise.

Ce fut Alvarado, compagnon de Cortès, et celui de ses lieutenans qui s'étoit le plus signalé dans la conquête du Mexique.

La province de Gatimala étoit le prix de ses exploits; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en monarque. Mais toujours plus avide de richesse et de gloire, il regardoit d'un oeil d'envie les régions du midi.

Dans son partage étoient tombés Amarili et Télasco la Soeur et l'ami d'Orozimbo: amans heureux, dans leur malheur, de vivre et de pleurer ensemble, de partager la même chaine, et de s'aider à la porter. il les tenoit captifs; et par un Indien il avoit appris qu'Orozimbo et les neveux de Montézume, échapés au fer des vainqueurs, alloient chercher un azyle chez ces monarques du midi, dont on lui vantoit les richesses. il en conçut une espérance qui aluma son ambition.

il avoit près de lui un Castillan appellé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, aussi prudent qu'audacieux. » J'ai conçu lui dit-il, le plus grand coup »d'état: c'est à toi que je le confie. Nous n'avons »jusqu'ici travaillé l'un et l'autre que pour la gloire

„de Cortès. Nos noms se perdent dans l'éclat du sien.
„il s'agit d'égaler l'honneur de sa conquête, et peut être
„de l'effacer. Au midi de ce nouveau monde, est un
„Empire plus étendu, plus opulent que celui du Mexique:
„C'est le royaume des Incas. Les neveux de Monté-
„zume y vont chercher un azyle; c'est par eux
„que je veux gagner la confiance du monarque dont
„ils vont implorer l'appui. Le jeune et vaillant Oro-
„zimbo est à leur tête; Sa Soeur et l'amant de sa
„Soeur sont au nombre de mes esclaves; rien de
„plus vif et de plus tendre que leur mutuelle amitié;
„et celui qui leur promettra de les rendre aux voeux
„l'un de l'autre, en obtiendra tout aisément. Un
„vaisseau t'attend au rivage, avec cent Castillans des
„plus déterminés. Emmene avec toi mes captifs, Ama-
„zili et Télasco; employe avec eux la douceur, les
„ménagemens, les caresses; aborde aux côtes du midi;
„envoie à la Cour des Incas, donner avis à Orozimbo
„que la liberté de sa Soeur et celle de son ami dé-
„pend de toi, et de lui même; qu'ils l'attendent
„sur ton navire; et que la faveur des Incas, l'accès
„de leur pays, l'heureuse intelligence qu'il peut
„établir entre nous, est le prix que je lui demande,
„pour la rançon des deux captifs que je consens à
„lui livrer. Tu sens bien de quelle importance est
„l'art de ménager une telle entremise, et avec quel

„ soin les ôtages doivent être gardés jusqu'à l'événement.
„ Je m'en repose sur ta prudence; et dès demain tu
„ peux partir.

Il fit venir ses deux captifs. „ Allez retrouver
„ Orozimbo, leur dit-il; je vous rends à lui. Votre
„ rançon est dans ses mains „.

La surprise des deux amans tint leur ame un
moment suspendue et flotante, entre la joie que leur
causoit cette étrange révolution, et la frayeur que ce
ne fut un piége. Ils trembloient; ils se regardoient;
ils levoient les yeux sur leur maître, cherchant à lire
dans les siens. Amazili lui dit: „ Maître de nos des-
„ tins, que tu es cruel si tu nous trompes! mais que
„ ton coeur est généreux, si c'est lui qui nous a parlé.
„ — Je ne vous trompe point reprit le Castillan: il
„ n'appartient qu'à des lâches d'insulter à la foiblesse,
„ et de se jouer du malheur; je sais respecter l'une
„ et l'autre. Je plains le sort de cet Empire, et je
„ vous plains surtout, vous de qui la fortune et la
„ grandeur passée rendent la chute plus accablante.
„ Osez donc croire à mes promesses, que vous aller
„ voir s'accomplir. — Ah! lui dit Télasco, je t'ai vu
„ porter la flame dans le palais de mes peres; j'ai
„ vu tes mains rougies du sang de mes amis; enfin tu
„ m'as chargé de chaines, et c'est le comble de l'opprobre;
„ mais quelques maux que tu m'aies faits, ils sont

» tous oubliés; Je te pardonne tout; et ce qu'on ne croira
» jamais, je te chéris et te revere. Vois à quel point tu
» m'attendris: moi, qui ne t'ai jamais demandé que la
» mort, je tombe à tes pieds, je les baise, je les arrose
» de mes pleurs.»

Alvarado les embrassa avec une apparence de sensibilité. » Si vous êtes reconnoissans de mes bienfaits,
» leur dit-il, le seul prix que j'ose en attendre, c'est
» que vous m'en soyez témoins auprès du vaillant
» Orozimbo. Dites lui, que si je sais vaincre, je sais
» aussi mériter la victoire, et ménager mes ennemis
» quand la paix les a désarmés». Alors les deux captifs emmenés au rivage, s'embarquerent sur le vaisseau qui fit voile au lever du jour.

La course fut assez paisible (a) jusques vers les isles galapes; mais là on sentit s'élever, entre l'orient et le nord, un vent rapide, auquel il falut obéir, et se voir pousser sur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le soleil fit son tour, sans que le vent fut appaisé. il tombe enfin; et tout à coup un calme profond lui succede. Les ondes violemment émues, se balancent longtems encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'applanissent, et sur une mer immobile, le navire comme enchaîné cherche envain dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts.

l'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abime de l'étendue, un vuide profond et sans bornes, le silence et l'immensité, voilà ce que présente aux pâles matelots ce triste et fatal hémisphere. Saisis, glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes; et le ciel devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste. Ce soleil, dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre, ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans, ce liquide crystal des eaux qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumiere ou repete l'azur des cieux, ne forment plus alors qu'un spectacle funeste; et tout ce qui dans la nature annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent. On les réduit, on les dispense d'une main avare et sévere. La nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide. et plus les secours diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succede la famine, fleau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abime des eaux: car sur la terre au moins quelque lueur d'espoir abuse la douleur et soutient le courage; mais au milieu des eaux, écarté, solitaire

et environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir. il voit comme un abime l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours. sa pensée et ses voeux s'y perdent; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau: cruelle alternative de douleur et de rage, où, tantôt défaillans et tantôt furieux, on voit les castillans étendus sur les bans, et levant les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courant éperdus de la proue à la poupe, et demandant la mort pour terminer leur maux. Gonès, pâle et défait, se montre au milieu de ces spectres, dont il partage les tourmens. Mais par un effort de courage, il fait violence à la nature. il parle à ses soldats, les flate, les ranime, et tâche de les soutenir par un reste d'espoir, que lui même il n'a plus.

Son exemple, sa voix, le respect qu'il imprime suspend un moment leur fureur. Mais bientôt elle se ralume comme le feu d'un incendie; et l'un de ces malheureux, s'adressant au capitaine, lui parle en ces terribles mots:

„Nous avons égorgé, sans besoin et sans crime, des „milliers de Mexiquains: Dieu nous les a livrés, com„me autant de victimes, dont nous pouvions verser le

„ sang. Un sauvage infidele, une bête farouche, sont
„ égaux devant lui ; on nous l'a dit cent fois. Tu tiens
„ en tes mains deux Sauvages ; tu vois l'extrémité où
„ nous sommes réduits ; la faim dévore nos entrailles. livre
„ nous ces infortunés, qui n'ont plus, comme nous, que peu
„ d'instans à vivre, et auxquels ta religion t'ordonne de
„ nous préférer ".

„ Si cette ressource pouvoit vous sauver, leur répondit
„ Gomès, je n'hésiterois pas ; je céderois en frémissant
„ à l'affreuse nécessité ; mais ce n'est pas la peine
„ d'outrager la nature, pour vivre et pour souffrir
„ quelques instans de plus. Mes amis, ne nous flatons
„ point : à moins d'un miracle évident, il faut périr.
„ Dieu nous voit, l'heure approche ; implorons le secours
„ du ciel ". Cette réponse les consterna ; et chacun s'éloignant, dans un morne silence, alla s'abandonner au désespoir qui le rongeoit.

Dans un coin du vaisseau languissoient en silence Amazili et Télasco. Plus accoutumés à la souffrance, ils la supportoient sans se plaindre ; seulement ils se regardoient d'un oeil attendri et mourant, et ils se disoient l'un à l'autre : " Je ne verrai plus mon frere,
„ je ne verrai plus mon ami ".

Les Castillans, d'un air inquiet et farouche, errans sans cesse autour d'eux, les regardoient avec des yeux ardens, et suivoient impatiemment les progrès de leur défaillance.

à l'approche des Castillans, à leurs regards avides, à leurs frémissemens, aux mouvemens de rage qu'ils retenoient à peine, Télasco croyoit voir ces tigres affamés prêts à déchirer son amante. il se tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ses lionceaux. Ses yeux étincelans étoient fixés sur eux, et les observoient sans relâche. Si quelquefois il se sentoit forcé de céder au sommeil, il frémissoit, il serroit dans ses bras sa tendre Amazili. » Je succombe, lui disoit-il, mes yeux se ferment malgré moi; je ne puis » plus veiller à ta défense. Les cruels saisiront peut-» être l'instant de mon sommeil, pour m'arracher » leur proie. Tenons-nous embrassés, ma chere » Amazili; que du moins tes cris me réveillent ».

Gonès, qui lui même observoit les mouvemens des Espagnols, leur fit donner quelque soulagement du peu de vivres qui restoient, et les contint pendant ce jour funeste. La nuit vint et ne fut troublée que par des gémissemens. Tout étoit consterné; tout resta immobile.

La tendre Amazili d'une main défaillante, pressant la main de Télasco. » Mon ami, si nous étions » seuls, je te demanderois, dit-elle, de m'épargner » une mort lente, de me tuer pour te nourrir, heureuse » d'avoir pour tombeau le sein de mon amant, et d'ajou-» ter mes jours aux tiens! Mais ces brigands t'arrache-

„roient mes membres palpitans; et à ton exemple, ils
„croiroient pouvoir te déchirer toi même, et te dévorer
„après moi. C'est là ce qui me fait frémir. — O toi,
„lui répondit Télasco, ô toi qui me fais seule aimer
„encore la vie, et résister à tant de maux; que t'ai-
„je fait, pour desirer que je te survive un moment?
„Si je croyois que ce fut un bien, de prolonger les
„jours de ce qu'on aime, en lui sacrifiant les siens,
„crois-tu que j'eusse tant tardé à me percer le sein,
„à me couper les veines, et à t'abreuver de mon sang?
„il faut mourir ensemble: c'est l'unique douceur que
„notre affreux destin nous laisse. Tu es la plus foible,
„et sans doute tu succomberas la premiere; alors si
„ma douleur agit trop lentement, je colerai mes levres
„sur tes levres glacées, et pour te sauver des outrages
„de ces barbares affamés, je te traînerai sur la poupe,
„je te serrerai dans mes bras; et nous tomberons dans
„les flots, où nous serons ensevelis". Cette pensée adou-
cit leur peine; et l'abîme des eaux, prêt à les recevoir,
devint pour eux comme un port assuré.

Avec le jour enfin se leve un vent frais, qui ra-
mene l'espérance et la joie dans l'ame des Castillans.
Quelle espérance hélas! Ce vent s'oppose encore à leur
retour vers l'orient, et va les pousser plus avant sur un
océan sans rivages. Mais il les tire de ce repos,
plus horrible que tout le reste; et quelque route

qu'il faille suivre, elle est pour eux comme une voie de délivrance et de salut.

On présente la voile à ce vent desiré; il l'enfle; le vaisseau s'ébranle, et sur la surface ondoyante de cette mer si longtems immobile, il trace un vaste sillon. L'air ne retentit point de cris: la foiblesse des matelots ne leur permit que des soupirs, et que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible, quelque apparence de rivage. Enfin de la cime du mât, le matelot croit apercevoir un point fixe vers l'horison. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, et qui leur paroit immobile. C'est une isle; on l'ose espérer; le pilote même l'assure. Les coeurs flétris s'épanouissent; les larmes de la joie commencent à couler; et plus la distance s'abrege, plus la confiance s'accroit.

Gomès, tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillans, leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservoit pour le soutient des matelots. „Amis, dit-il, „avant la nuit nous aurons embrassé la terre, et nous „oublirons tous nos maux".

Ces secours furent inutiles pour la plupart des Espagnols. Les organes trop affoiblis avoient perdu leur activité. Gomès eut la douleur de voir ces malheureux expirer, dans le moment même qu'il croyoit

leur rendre la vie. Ceux là mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides; ceux ci, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentoit, et en maudissant la pitié qui les avoit fait s'abstenir de la chair et du sang humain: Mais le plus grand nombre, adoucis par la foiblesse et la souffrance, libres de passions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatisme et l'orgueil les avoient plongés, détestoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares, et devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens qu'ils avoient si cruellement et si lâchement tourmentés. Les uns tendant les mains au ciel, imploroient sa miséricorde; d'autres tournoient leurs yeux mourans vers les esclaves mexiquains; et les traits douloureux d'un repentir amer étoient empreints sur leur visage. L'un d'eux faisant un dernier effort, se traine aux pieds de Télasco, et d'une voix entrecoupée par les sanglots de l'agonie: « Pardonne moi, mon frere, lui dit-il ». Et à ces mots il expira.

Notes.

(a) La course fut assez paisible) Dans un conte de M. de Saint-Lambert, intitulé Zimeo, imprimé à la suite du poëme des Saisons, se trouve une description assez semblable à celle ci. Mais j'ai pris soin de constater que cette partie de mon ouvrage étoit écrite, et connue de mes amis, avant que le conte de Zimeo fut fait. L'auteur l'a reconnu lui même, et m'a permis de l'en prendre à témoin.

Chapitre 23.

Cependant le rivage aproche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au dessus des eaux: C'étoient les isles, qui depuis sont devenues célebres sous le nom de Mendoce. On aborde et on voit sortir d'un canal qui sépare ces îles fortunées, une multitude de barques, qui environnent le vaisseau. Ces barques sont remplies de Sauvages, d'une gaieté et d'une beauté ravissante, presque nuds, désarmés, et portant dans les mains des rameaux verds, où flote un voile blanc, en signe de paix et de joie.

Le malheur avoit amoli le coeur des Castillans,

et brisé leur orgueil farouche. L'éloignement et l'abandon leur avoit appris à aimer les hommes; car le sentiment du besoin est le premier lien de la société. il faut, pour être humain, s'être reconnu foible. attendris de la bienveillance que leur marquent ces insulaires, ils y répondent par les signes de la plus sensible amitié. Les sauvages sans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques sur le vaisseau; et voyant sur tous les visages la langueur et la défaillance, ils en sont émus de pitié. à leurs signes, on voit qu'ils jugent que les Castillans ont souffert. Un tendre empressement et de douces caresses expriment leur compassion, et le desir qu'ils ont de soulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'hésita point à se livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature, servit d'azyle à son vaisseau; et lui et les siens descendirent dans celle (α) de ces isles dont le bord leur parut le plus riche et le plus riant.

Les insulaires enchantés les conduisent dans leur village, au bas d'une coline, sur le bord d'un ruisseau, qui d'un rocher voisin jaillit à pleine source, et serpente dans un vallon, dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau sont revetues de feuillages; l'industrie éclairée par le besoin, y a réuni tous les agrémens de la simplicité;

on y jouit de la lumière, et on y respire un air sain. Le noeud fragile qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, est le symbole heureux de la sécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc et le carquois suspendus sous ces toits paisibles, n'annoncent qu'un peuple chasseur : la guerre lui est inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à se reposer; et à l'instant de jeunes filles, belles comme les nymphes, et comme elles à demi nues, apportent dans des corbeilles les fruits délicieux que leurs mains ont cueillis. il en est un (*) que la nature semble avoir destiné, comme un lait nourrissant, à ranimer l'homme affoibli par la vieillesse ou par la maladie. Ce fruit si délicat, si sain, semble faire couler la vie dans les veines des Castillans. Un doux sommeil suivit ce repas salutaire; et le peuple autour des cabanes se tient dans le silence, tandis que ses hôtes dormoient.

Le soir, à leur reveil, ils virent ce bon peuple, se rassemblant sous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à son repas. Des légumes, d'excellens fruits, une racine savoureuse dont ils font un pain nourrissant, des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois et des eaux, que la flèche a blessés

(*) Les voyageurs l'appellent blanc-manger.

qu'à séduit l'hameçon, une eau pure, quelques liqueurs, qu'ils savent exprimer des fruits, et dont ils font un doux mélange, tels sont les mêts et les breuvages dont ce peuple heureux se nourrit.

Le repos, l'abondance, la bonté du climat eurent bientôt rétabli la flotte. Cependant Gomès observoit les moeurs, ou plutôt le naturel des insulaires; car ils n'avoient de loix que celles de l'instinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laissoit jamais au desir le tems de s'aigrir dans leur ame. S'envier, se haïr entre eux, vouloir se nuire l'un à l'autre, auroit passé pour un délire. Le méchant parmi eux étoit un insensé, et le coupable un furieux. De tous les maux dont se plaint l'humanité dépravée, le seul qui fut connu de ce peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un: ils l'appelloient le long sommeil.

L'égalité, l'aisance, l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au delà de sa félicité présente, devoient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards réunis formoient le conseil de la république; et comme l'âge distinguoit seul les rangs entre les citoyens, et que le droit de gouverner étoit donné par la vieillesse, il ne pouvoit être envié.

L'amour seul auroit pu troubler l'harmonie

et l'intelligence d'une société si douce ; mais paisible lui même, il y étoit soumis à l'Empire de la beauté. Le Sexe fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avoit le plein pouvoir de choisir, de changer, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant que l'on favorisoit, sans jamais s'engager soi même. La laideur parmi eux étoit comme un prodige ; et la beauté, ce don partout si rare, l'étoit si peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel : sur de trouver à chaque instant un coeur sensible et mille attraits, l'amant délaissé n'avoit pas le tems de s'affliger de sa disgrace, et d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le noeud qui lioit deux époux, étoit solide ou fragile à leur gré. Le gout, le desir le formoit ; le caprice pouvoit le rompre. Sans rougir on cessoit d'aimer, sans se plaindre on cessoit de plaire ; dans les coeurs la haine cruelle ne succedoit point à l'amour ; tous les amans étoient rivaux ; tous les rivaux étoient amis ; et chacune de leurs compagnes voyoit en eux, sans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits, ou qu'elle feroit à son tour. Ainsi la qualité de mere étoit la seule qui fut personnelle et distincte : l'amour paternel embrassoit toute la race naissante ; et par là les liens du sang, moins étroits et plus étendus, ne faisoient de ce peuple entier qu'une seule et même famille.

Les Espagnols ne cessoient d'admirer des moeurs si nouvelles pour eux. La nuit ce peuple hospitalier, leur cédant ses cabanes, n'en avoit réservé que quelques unes pour les vieillards, pour les enfans et pour les meres. La jeunesse au bord du ruisseau qui serpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour azyle que le feuillage du platane et du peuplier. On les vit dans leurs danses se choisir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; et quand le jour cessa de luire, quand l'astre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller son arc argenté, cette foule d'amans, répandue en silence sur ce beau tapis de verdure, ne fit que passer doucement de la joie à l'amour, des plaisirs au sommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui dès le jour suivant fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune insulaire put donner à son amant, étoit d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. il eut été humiliant pour elle de le posséder seule; et plus, en vantant son bonheur, elle lui procuroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle, et lui revenoit glorieux.

Quelle espece de culte pouvoit avoir ce peuple? On desiroit de s'en instruire; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte, que l'on prit pour un temple,

quelques statues révérées; on voulut savoir quelle idée ces insulaires y attachoient.

Le langage des Amériquains étoit inconnu dans ces isles; et quoique celui de ce peuple fut aussi simple que ses moeurs on ne l'avoit pas encore appris. Gomès eut recours à des signes. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit de même; et par des gestes dont Gomès saisit aisément le raport, il lui dit: "Tu vois nos cabanes; voilà l'image de celui qui nous aprit à les élever. "Tu vois cet arc et ce carquois; voilà l'inventeur de "ces armes. Tu nous a vus tirer du feu du froissement "de ces bois secs; voilà celui qui le premier connut ce "secret merveilleux. Regarde ces tissus d'écorce, dont "nous sommes à demi vêtus; l'art de les travailler nous "vient de celui ci. Celui là nous apprit à nouer ces "filets où les oiseaux et les poissons s'engagent. Près "de lui se présente l'industrieux mortel qui nous enseigna l'art de creuser les canots, et de fendre l'onde "à la rame. Cet autre imagina de transplanter les "arbres, et il forma ce beau portique, dont le hameau est "ombragé. Tous se sont signalés par quelque bienfait rare; "et nous honorons les images qui nous présentent leurs traits.

Note.

(a) Descendirent dans celle) On la nommée depuis l'isle Christine. a neuf degrés de latitude méridionale.

Chapitre 24.

Des malheureux, à peine échapés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette isle enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, ou les mêmes horreurs les attendoient peut-être. ils commençoient à parler la langue de ce peuple, et avec la facilité de l'entendre et d'en être entendus, la douceur de vivre avec lui devenoit pour eux tous les jours plus sensible et plus attrayante. Un nouveau charme vint s'offrir, et acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses, qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amans du hameau, et dans lesquelles un nouveau choix variot tous les jours les noeuds de l'himénée. Gomès s'opposa vainement aux instances des indiens: il vit qu'il les affligeroit, et qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister au charme des plaisirs qui les appelloient. Tout ce qu'il put lui même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, et de ne pas donner l'exemple.

Amazili et Télasco, depuis leur séjour dans cette isle, rapellés à la vie, chéris des indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. ils

ne se quittoient pas; ils jouissoient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur azyle: il ne manquoit à leur bonheur que de posséder Orozimbo. ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Amazili ne voulut s'y mêler. „ S'il „ n'y avoit que des Sauvages, dit-elle à Télasco, je „ n'hésiterois pas. ils laissent à leurs femmes la liberté „ du choix; et tu serois bien sûr du mien. Si une „ plus belle que moi te choisissoit aussi, je serois „ préférée, je le crois; et s'il arrivoit qu'elle fut plus „ belle à tes yeux, je reviendrois pleurer dans la ca- „ bane, et je dirois, il est heureux avec une autre „ que moi. Mais non, cela n'est pas possible, et ce „ n'est pas la crainte de te voir infidele qui m'inquiete „ et me retient; c'est l'orgueil jaloux de nos maitres, „ que je ne veux pas irriter. Que sais-je? ils preten- „ droient peutêtre au choix de ton amante: ils sont „ fiers, violens; ils seroient offensés de voir préférer „ leur esclave. ah! leur esclave sera toujours le maitre „ absolu de mon coeur. Fait donc entendre aux insu- „ laires que nous sommes unis, que notre choix est „ fait, que nous sommes heureux d'être seuls, l'un „ à l'autre; ou si quelqu'une de ces beautés te touche „ plus que moi, va te montrer au milieu d'elles; „ tous leurs voeux se réuniront; tu n'auras qu'à „ choisir; et moi je te serai fidele, et en pleurant je

„dirai au Sommeil de me laisser Songer à toi". Cette seule pensée faisoit couler ses larmes. Le Cacique les essuya par mille baisers enflamés. „Qui moi, dit-il, „que je respire, que mon coeur palpite un instant „pour une autre qu'Amazili! Non, ne le crains ja- „mais; ce Seroit une injure. J'ai voulu, je l'avoue, „assister à ces danses, pour me voir préférer par toi: „car tu sais que j'aime la gloire; et il est doux d'être „envié. Mais puisque tu crains d'exciter la jalousie „des Castillans, je cede à tes raisons. Soyons heureux „en paix; et laissons à ces malheureux, qui ne „connoissent point l'amour, les vains plaisirs de l'in- „constance". On fut surpris de leur refus; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, éblouissantes de fraicheur, belles de leurs simples attraits, sans parure et presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légeres, animées par le feu de la joie et l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, et leur tendant la main, avec des regards enflamés, ils étoient comme dans l'ivresse; et leur ravissement ressembloit au délire du plus délicieux Sommeil.

Les Indiennes dans leurs danses sembloient toutes

se disputer la conquête des Castillans : car c'étoit un devoir de l'hospitalité. ils firent donc un choix eux mêmes ; mais le jour suivant la beauté reprit ses droits, et choisit à son tour. Alors ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, et que nous appellons l'amour, cette passion triste, inquiete et jalouse, commence à verser ses poisons dans l'ame des Castillans. ils prétendent gêner la liberté du choix, en usurper le droit eux mêmes. ils menacent les insulaires ; ils intimident leurs compagnes ; ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut à son réveil les plaintes des indiens. „Tu nous as amené, lui dirent-ils, des bêtes farouches, „et non pas des hommes. Nous les rappellons à la vie ; „nous partageons avec eux les dons que nous fait la „nature ; nous les invitons à nos jeux, à nos festins, „à nos plaisirs ; et les voilà qui nous menacent et „qui nous glacent de frayeur. ils veulent, entre nos „compagnes, choisir et se voir préférés. Qu'ils sachent, „que le premier droit de la beauté c'est d'être libre. „Nos femmes sont toutes charmantes ; et c'est leur faire „injure, que de vouloir gêner leur choix. Si tes „compagnons veulent vivre en intelligence avec „nous, qu'ils tâchent de nous ressembler ; qu'ils soient „bienfaisans et paisibles. S'ils sont méchans, remmene „les ».

Gomès sentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, et vit les suites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarement où les esprits étoient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre alloit en croissant. Les soldats se disoient entre eux, que le retour étoit impossible vers le rivage américain; que le vent d'orient qui regnoit sur ces mers, s'opposeroit à leur passage; que, par un miracle visible, le ciel les avoit conduits dans un azyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue et de soins, dans une paisible abondance; que résolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, et ne connoissoient plus de chef auquel ils dussent obéir. C'en étoit fait, si les insulaires révoltés de l'ingratitude et de l'orgueil des Castillans, n'avoient pris eux mêmes la résolution et le moyen de s'en délivrer.

Une nuit forcés de céder à l'arrogance impérieuse de leurs hôtes, et les laissant s'abandonner aux charmes des plaisirs, aux douceurs du sommeil, ils se saisirent de leurs armes, et les jetterent dans la mer.

Gomès fut le premier instruit de ce désastre; et dès le point du jour il assembla les siens: „Nos armes „nous sont enlevées, leur dit-il. Ce peuple se venge: „il s'est lassé de vos mépris. S'lus adroit que nous, „plus agile, il seroit aussi courageux. Mieux que „nous il feroit usage de la fléche et du javelot.

„il connoit les retranchemens de ses bois, de ses montagnes;
„et des isles voisines, les peuples ses amis l'aideroient à
„nous accabler. Laissez moi ménager une prompte
„retraite; et en attendant, évitez tout ce qui peut troubler
„la paix".

A ce discours les Castillans furent interdits et troublés. Les plus intrépides pâlirent. Les plus impétueux se sentirent glacés. Alors un vieillard se présente, et parle ainsi aux Castillans: „il y eut du tems de
„nos peres un méchant parmi eux: il vouloit domi-
„ner; il vouloit que tout lui cédat, que tout ne fut
„fait que pour lui. Nos peres le saisirent, quoiqu'il
„fut fort et vigoureux; ils lui lierent les pieds et les
„mains avec la branche du saule, et le jetterent dans
„la mer. Nous n'y avons jetté que vos armes. Eloignez
„vous, et nous laissez en paix. Nous voulons être
„heureux et libres. Vous avez cette plaine immense
„de l'Océan à traverser; nous vous donnerons, pour
„ce voyage, du bois, de l'eau, des vivres, mais ne
„differez pas. Pour vous, dit-il aux deux Mexiquains,
„vous avez le choix de rester avec nous, ou de partir
„avec eux: car tout ce qui respire l'air que nous res-
„pirons, devient libre comme nous mêmes. Ici la for-
„ce n'est employée qu'à protéger la liberté".

Les Castillans indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, et accuserent les Indiens de trahison.

„ Nous ne vous avons point trahis, reprit le vieillard
„ indien. Vos armes vous donnoient sur nous trop d'avan-
„ tage; et vous en avez abusé. Nous vous avons réduits,
„ comme il est juste, à l'égalité naturelle. A présent,
„ voulez vous la paix? Nous l'aimons; et vous partirez
„ de ces bords, sans avoir reçu de nous la plus légere
„ offense. Voulez vous la guerre? Nous la détestons;
„ mais la liberté nous est plus chere que la vie. Vous
„ aurez le choix du combat. Nous partagerons avec vous
„ nos flèches et nos javelots; et nous nous détruirons, puis-
„ que vous le voulez, jusqu'à ce qu'il ne reste aucun de
„ vous pour nous faire injure, ou aucun de nous pour
„ la souffrir.

Ce courage, qui n'est dans l'homme qu'un sen-
timent de supériorité, abandonna les Castillans. ils
se repentirent d'avoir aliéné un peuple si brave et
si juste; et ils supplierent Gomès de les reconcilier
ensemble. Gomès n'eut garde d'engager les indiens à
se laisser fléchir; et dès lors toute liaison fut rom-
pue entre les deux peuples. Mais les devoirs de l'hos-
pitalité n'en étoient pas moins observés. La même
abondance regnoit dans les cabanes des Castillans;
et leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la
longueur du voyage.

Amazili et Telasco n'eurent pas longtems à se
consulter. „ Renoncerons nous à revoir ton frere et

» mon ami, dit Télasco à son amante? — Non, dit-elle,
» je ne puis vivre sur des bords où je serois sure de ne
» le revoir jamais. Gomès nous donne l'espérance de
» nous rejoindre à lui; partons ».

Rien de plus rare sur ces mers que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant.(a) Gomès fut longtems à l'attendre; et lorsqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriser son retour. il assemble les siens: » Compagnons, leur
» dit-il, n'attendons pas que l'on nous chasse. Le vent
» nous seconde; partons, et partons sans regret: cette terre
» inconnue n'eut été pour nous qu'un tombeau. Vivre
» sans gloire, ce n'est pas vivre. Etre oublié, c'est être
» enseveli. Allons chercher des travaux qui laissent de
» nous quelque trace. L'influence de l'homme sur le
» destin du monde, est la seule existance honnorable
» pour lui, la seule au moins digne de nous ».

L'homme se fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix est pour lui l'organe de la renommée. il existe dans leur pensée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais entre eux et lui ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui même, c'est l'environner d'un abime, et le laisser plongé dans une épaisse nuit. Aussi ce peu de mots que prononça Gomès, frapperent-ils les Castillans d'un trait foudroyant de lumiere; et ils ne purent sans frayeur se voir, pour le

reste du monde, au rang des morts dont le nom même et la mémoire avoit péri.

Il saisit ce moment pour se rendre au rivage. On le suit; on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens tristement rassemblés au bord de leur isle, voyant le vaisseau s'éloigner, disoient en soupirant: » Que vont-ils devenir? » ils étoient si bien parmi nous! Pourquoi ne pas » y vivre en paix? ils nous appelloient leurs amis; et » nous ne demandions qu'à l'être. Mais non: ils sont » méchans; qu'ils partent. ils nous auroient rendus » méchans ».

Les Castillans de leur côté regretoient cette isle charmante. Tous les yeux y étoient attachés; tous les coeurs gémissoient de la voir s'éloigner. Enfin elle échape à leur vue, et les soucis d'un long et pénible voyage viennent se mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau séjour.

Note.

(a) Les vents de l'aurore céder à celui du couchant.) Cela n'arrive qu'au décours de la lune.

Chapitre 25.

Bientôt l'inconstance des vents se fit sentir, et tint la flotte dans de continuelles alarmes; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle; et l'art du pilote ne s'exerça qu'à diriger sa course vers l'aurore, sans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquile, jusqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port; et le ciel voulut qu'Orozimbo fut témoin du désastre qui vengeoit sa patrie sur ces malheureux Castillans.

Alonzo prévoyant le retour de Pizarre avoit pressé l'Inca de se mettre en défense. "il n'est pas besoin, "disoit-il, d'élever des remparts solides; des murs de "sable et de gazon suffisent pour rebuter les Castil-"lans. De tous les dangers de la guerre ils ne craignent "que les lenteurs. C'est à Tumbès qu'il vont descendre; "c'est ce port qu'il faut protéger".

Ce plan de défense approuvé, Alonzo se chargea lui même d'aller présider aux travaux Orozimbo voulut le suivre; et par les champs de Tumibamba, ils se rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Espagnol chez ce peuple, son premier hôte, fut célébré par des transports de reconnoissance et d'amour. "Kéquoi! lui "dit le bon Cacique, tu ne m'as donc pas oublié? Tu

» as bien raison ! Mon peuple et moi nous n'avons ces-
» sé de parler du généreux Alonzo. ils m'ont demandé
» que le jour où tu vins parmi nous, fut célébré tous
» les ans comme une fête. Tu crois bien que j'y ai con-
» senti. C'en est une de te revoir; et les larmes de joie
» que tu nous vois répandre, en sont de fideles té-
» moins.

Les travaux, qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour suivant, et sont poussés avec ardeur. ils s'avançoient; le fort qui dominoit la plaine, et qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un Soir qu'avec Orozimbo et le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte de ce fort, et s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit saisi les Espagnols, et qui dépeuploit leur pays pour dévaster un nouveau monde; il appercut de loin le vaisseau de Gomès qui voguoit vers la côte, à voiles déployées. il regarde, et ne doutant pas que ce ne fut le vaisseau de Pizarre: » Les voilà,
» les voilà, dit-il; quelle diligence incroyable a si
» fort pressé leur retour? Le ciel les seconde; les
» vents semblent leur obéir ». Comme il disoit ces mots, tout à coup, au milieu d'une sérénité perfide, un tourbillon de vent s'éleve sur la mer. Les flots, qu'il roule sur eux mêmes, s'enflent en ecumant, et semblent bouillonner. Dans le même instant, ——

un nuage, roulé comme les flots, s'abaisse, s'arrondit, se prolonge en colonne; et cette colonne fluide, dont la baze touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poid de l'air qui la presse à l'entour, monte jusqu'au nuage, et lui sert d'aliment.

Molina reconnut ce prodige terrible, si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de trombe; et à la vue du danger qui menaçoit les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il se souvint seulement que leur patrie étoit la sienne; et son coeur fut saisi de crainte et de pitié.

Gomès avoit eu beau faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui enveloppoit son vaisseau; le vent le saisit, l'entraina jusques sous la colonne d'eau, qui rompue par les antennes, tomba, comme un déluge, sur le navire, et l'engloutit.

„Le ciel est juste, s'écrie Orozimbo. Ainsi périssent „tous les brigands qui ont ravagé mon pays. — Cacique, lui dit Molina, réservez votre haine et vos ma„lédictions pour les heureux coupables. Le malheur a „le droit sacré de purifier ses victimes; et celui que „le ciel punit, devient comme innocent pour nous".

Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater: „Pardon, dit-il. J'ai tant souffert!

„ J'ai tant vu souffrir ma patrie „ !

Le calme renait. La colomne et le navire ont disparu. Mais peu d'instans après, on apperçut de loin deux malheureux échapés du naufrage, qui nageoient à l'aide d'un banc, dont ils s'étoient saisis. „ Ah, s'écrie Orozimbo, ils respirent encore : il faut les secourir. Cacique, hâter vous, détacher des canots, „ pour les sauver s'il est possible. Je vais au devant „ d'eux „. il dit, et soudain se jette à la nage. Un canot le suivit de près, et le joignit, avant qu'il eut atteint le bois flotant au gré de l'onde, que ces malheureux embrassoient.

Ces malheureux étoient sa soeur et son ami, qui prévoyant de loin la chute de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Castillans, et plus exercés à la nage. „ On vient à nous ; courage, ma chere Amazili, disoit Télasco : soutiens-toi, „ nous touchons au salut. — Ah ! je succombe, disoit „ elle ; ma foiblesse est extrême ; mes deffaillantes „ mains vont abandonner leur appui. Si l'on tarde „ un moment encore, mon ami, c'en est fait, tu ne „ me verras plus „.

Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. il arrive, il se panche, il tend les bras : „ Venez, dit-il, ô qui que „ vous soyez, vous êtes nos amis, puisque vous êtes

„malheureux". Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente, empêcha de le reconnoître. Amazili saisit la main qu'il lui tendoit. il l'embrasse, il l'enleve; et c'est dans ce moment qu'il reconnoit sa soeur, une soeur adorée. il jette un cri. „Ciel! est-ce „toi! ma soeur! ma chere Amazili!" „Laisse moi, „dit-elle d'une voix expirante, et sauve Télasco". A ce nom, Orozimbo, la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, ou son ami surnage encore; il le saisit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, et y enleve son ami.

Télasco qui la reconnu, succombe à sa joie; il l'embrasse; et sentant ses genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo les voit expirants l'un et l'autre, et il les appelle à grands cris. Télasco le premier revient de sa foiblesse, mais c'est pour partager la crainte et la douleur de son ami. Pâle, glacée, évanouie, entre son frere et son amant, Amazili respire à peine. Orozimbo sur ses genoux soutient sa tête languissante, dont les yeux sont fermés encore; et sur ce visage, où se peint la pâleur de la mort, il verse un déluge de larmes. Télasco cherche en vain, à travers sa paupiere, quelques étincelles de vie; il croit voir ses beaux yeux éteints par le trépas. „Tu respires, lui disoit-il; mais tu as perdu le sentiment. Tu

» n'entends plus ma voix! Ton ame va-t-elle s'éteindre,
» et ton coeur se glacer? Après tant de périls, après
» t'avoir sauvée, ô moitié de mon ame! la mort, la
» mort cruelle te saisit dans nos bras! O mon cher Oro-
» zimbo, le jour qui nous rassemble sera-t-il le plus
» malheureux de tes jours et des miens! N'as-tu revu
» ta soeur que pour l'ensevelir? N'as-tu embrassé
» ton ami, ne l'as-tu retiré des flots que pour le
» voir désespéré s'y précipiter pour jamais?

Cependant le canot abordoit au rivage; et le Ca-
cique et Molina venoient au devant d'Orozimbo. » Ah!
» dit-il, vous voyez le plus heureux des hommes, si
» je puis ranimer cette femme expirante. C'est
» ma soeur. Voilà cet ami, dont je vous ai tant
» de fois parlé. Le ciel reunit dans mes bras ce
» que j'ai de plus cher au monde. Ah! s'il est
» possible, aidez moi à rendre la vie à ma
» soeur ».

Lorsqu'Amazili ranimée ouvrit les yeux à la
clarté, elle crut, au sortir d'un pénible sommeil, être
abusée par un songe. Elle regarde autour d'elle; elle
n'ose en croire ses yeux. » Ah! dit-elle, est-ce vous?
» Mon frere! Mon ami! Parlez, rassurez moi. —
» Oui, tu revois ton frere, tu revois Télasco. — Tous
» mes sens sont troublés; mon ame est égarée; je
» ne sais encore où je suis. Télasco! j'étois avec toi,

„ et nous allions périr ensemble. Mais mon frere! —
„ il est dans tes bras. Notre bonheur est un prodige;
„ mais il est aussi vrai qu'il est inconcevable. —
„ hélas! Je suis trop foible pour l'excès de ma joie.
„ Viens, Télasco retiens mon ame sur mes levres.
„ Je sens qu'elle va s'échaper ". Elle acheve
à peine ces mots; et sans un déluge de larmes,
qui soulagea son coeur, elle alloit expirer. Télasco
recueillit ces larmes précieuses. „ Rends le calme
„ à tes sens, ô mon unique bien! lui disoit-il;
„ vis, pour aimer un frere, un époux qui t'a-
„ dorent. — Mon ami! Mon frere! C'est vous!
„ redisoit-elle encore en leur tendant les mains.
„ Je retrouve tout ce que j'aime! Dites moi sur
„ quels bords, et quel dieu nous rassemble? Som-
„ mes nous chez un peuple ami? — Vraiment ami,
„ lui dit Alonzo; et je vous réponds de son zele.
„ Voilà son Roi qui nous est dévoué; et plus
„ loin, pardelà ces chaines de montagnes, re-
„ gne un monarque plus puissant, qui nous comble
„ de ses bienfaits ".

La joie et le ravissement de ces trois Mexiquains
ne peut se concevoir. Ils ne se lassoient point
d'entendre mutuellement leurs avantures; et le
souvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus,
les faisoit frémir tour à tour.

Cependant le rempart s'éleve; Alonzo le voit achever. il instruit, il exerce le Cacique et son peuple à la défense de leurs murs; et après avoir tout prévu, tout disposé pour leur défense, il retourne auprès de l'Inca, suivi de ses trois Mexiquains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la Soeur et l'ami d'Orozimbo, qu'en se voyant dans son palais, ils croyoient être encore au sein de leur patrie, dans la Cour des Rois leurs ayeux.

Mais ce Monarque étoit loin de jouir du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'est emparée de son ame. Puissant, aimé, révéré de son peuple, il fait des heureux, et il ne l'est point. La fortune jalouse a corrompu ses dons, et mêlé l'amertume des chagrins domestiques aux trompeuses douceurs de la prospérité.

Table

du premier volume

Préface.

Chapitre 1. Etat des choses dans le royaume des Incas. Fête du Soleil à l'équinoxe d'automne. Lever du Soleil le jour de la fête. hymne au Soleil.

Chapitre 2. Le même jour, fête de la naissance. Ataliba, Roi de Quito reçoit les enfans nouveaux nés sous la tutelle des loix. Loix des Incas.

Chapitre 3. Adoration du Soleil à son midi. Présentation de trois vierges consacrées au Soleil. Cora, l'une des trois, se dévoue à regret. Sacrifice au Soleil. festin donné au peuple après le sacrifice.

Chapitre 4. Jeux célébrés après le festin.

Chapitre 5. Coucher du Soleil. Présages funestes. Arrivée des Mexiquains, neveux de Montézume,

qui viennent demander un azyle à l'Inca.

Chapitre 6. Orozimbo, l'un des Caciques Mexiquains, raconte à l'Inca les malheurs de sa patrie.

Chapitres 7, 8, 9, 10. Suite de ce récit.

Chapitre 11. Les Espagnols étendent leurs ravages vers le midi de l'Amérique. Caractere de Pizarre, et son entreprise. Cent jeunes Castillans parteut de l'isle Espagnole, pour s'aller joindre à lui. Alonzo de Molina est à leur tête. il emmene avec lui Barthélemi de Las-Casas. Leur voyage. Leur arrivée à Panama.

Chapitre 12. Conseil tenu avant le départ de Pizarre. Las-Casas y défend les droits de la nature et la cause des Indiens.

Chapitre 13. En retournant à l'isle Espagnole, Las-Casas va voir les Sauvages réfugiés dans les montagnes de l'isthme.

Chapitres 14, 15, 16. Suite de ce voyage.

Chapitre 17. Pizarre part du port de Panama. il aborde a la côte appellée Pueblo quémado. Guerre avec les Sauvages. Chant de mort d'un vieillard indien que les Espagnols font bruler.

Chapitre 18. Descente de Pizarre sur la côte de Catamès. il passe à l'isle Delgallo. Presque tous ses compagnons l'abandonnent. il ne lui en reste que douze avec lesquels il se retire dans l'isle de la Gorgone, pour y attendre du secours; mais il est rapellé lui même.

Chapitre 19. Avant de s'en retourner, il va reconnoitre la côte et le port de Tumbès. Accueil qu'il y reçoit. Molina se sépare de lui, et reste parmi les indiens. Molina prend la résolution d'aller à Quito, pour avertir l'Inca du danger qui le menace et l'aider à s'en garantir.

Chapitre 20. Voyage de Molina de Tumbès à Quito.

Chapitre 21. Suite de ce voyage. Arrivée de Molina à Quito.

Chapitre 22. Pizarre de retour à Panama, prend la résolution de se rendre en Espagne, pour faire autoriser et seconder son entreprise. Pendant son voyage, Alvarado, Gouverneur de la province de Gatimala dans le Mexique, forme le dessein de tenter la conquête du Pérou. il y envoie un vaisseau avec deux Mexiquains, la Soeur et l'ami d'Orozimbo. Ce vaisseau est poussé sur la mer du Sud, et il y éprouve un long calme.

Chapitre 23. il aborde à l'isle Christine.

Chapitre 24. Séjour des Espagnols et des deux Mexiquains dans cette isle.

Chapitre 25. Le vaisseau retourne vers le Pérou. il fait naufrage à la vue du port de Tumbès. Les deux Mexiquains se sauvent à la nage et retrouvent Orozimbo.

books2ebooks.eu

www.books2ebooks.eu

eBooks from your library by

eBooks on Demand

digitised by

National Library of Sweden